

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**On n'en croit pas
ses yeux**

Carr, John Dickson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

**ON N'EN CROIT
PAS SES YEUX**



**les maîtres
du roman policier**

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures
créée et dirigée par ALBERT PIGASSE

ON N'EN CROIT PAS SES YEUX

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le Marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros le D^r Gideon Fell et Sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G.K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le secret du gibet*, etc...) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE

LE SPHINX ENDORMI

LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ

DANS LE CLUB DES MASQUES

LE FANTÔME FRAPPE TROIS COUPS

John Dickson Carr

ON N'EN CROIT PAS SES YEUX

Traduit de l'anglais par Gabrielle Ferraris

Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original : SEEING IS
BELIEVING

© JOHN DICKSON CARR, 1941,
ET
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1985.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation
réservés pour tous pays.

I

Vicky était mariée depuis deux ans à Arthur Fane, de l'étude Fane & Randall, lorsqu'elle découvrit que son mari était un assassin.

La jeune femme, dont chacun s'accordait à louer le charme et la douceur, n'avait pas fait un mariage d'amour. Et elle n'avait pas mis longtemps à s'apercevoir qu'Arthur Fane n'était pas – il s'en fallait de beaucoup – l'époux idéal. Néanmoins, elle s'était résignée à son sort et avait affiché une apparence de bonheur – tout au moins jusqu'au jour où le crime de son mari lui fut révélé en même temps que sa trahison. À partir de ce moment, Arthur Fane lui devint totalement étranger ; elle éprouva même, pour cet homme, une aversion croissante et insurmontable.

Peu à peu, par recoupements successifs, elle avait pu reconstituer tous les détails du drame qui s'était déroulé chez elle, comme si elle avait suivi le meurtrier à la trace.

Plus elle y réfléchissait et plus elle sentait grandir en elle la conviction qu'un autre connaissait le terrible secret : l'oncle Hubert, qui, depuis le mois d'avril, avait élu domicile chez son neveu.

C'est peu après l'arrivée de l'oncle Hubert, dans la nuit du 15 juillet, qu'Arthur Fane avait assassiné Polly Allen, une jeune fille de dix-neuf ans.

Sans doute Polly Allen n'avait-elle représenté, dans la vie de Fane, qu'un épisode sans importance, mais Polly, probablement désireuse de se faire épouser, avait menacé son amant d'un scandale s'il refusait de divorcer. Or, un scandale à Cheltenham était chose inadmissible et Arthur Fane, pour le bon renom de l'étude Fane & Randall, devait jouir d'une réputation intacte. Profitant alors de l'occasion offerte par l'absence simultanée de sa femme, de son oncle et des deux domestiques – absence qu'il avait dû susciter –, Arthur Fane avait invité Polly chez lui. La jeune fille, qui venait de quitter ses amis, s'était rendue sans méfiance au rendez-vous, mais elle ne devait pas ressortir vivante de la maison. Arthur Fane l'avait étranglée au moyen de sa propre écharpe. À la faveur de l'obscurité, l'assassin avait porté le cadavre à sa voiture. Après quoi il était allé à Leckhampton Hill et il avait enfoui sa victime dans une carrière abandonnée.

Polly Allen n'était pas une jeune fille du monde. Ses origines étaient obscures ; elle vivait depuis peu de temps à Cheltenham,

personne ne lui connaissait de proches, de sorte que sa disparition avait passé inaperçue. Aucune recherche ne fut entreprise pour la retrouver.

Le lendemain du crime, Vicky avait trouvé sous un coussin du canapé un mouchoir de batiste brodé au nom de Polly. Cette découverte avait éveillé en elle des soupçons bien naturels. À cette occasion, elle dut constater que la révélation de l'infidélité de son mari ne lui causait aucune peine, non quelle fût plus indulgente qu'une autre, mais pour la simple raison qu'elle ne l'avait jamais aimé. Elle brûla le mouchoir afin qu'il ne tombât pas dans les mains de Daisy, la femme de chambre, puis, pour satisfaire une curiosité légitime, elle entreprit des recherches discrètes. Elle voulait se renseigner sur sa rivale. C'est ainsi qu'elle apprit que Polly passait pour avoir quitté la ville.

L'incident n'aurait pas eu de suites si Arthur Fane, au cours des chaudes nuits de l'été, ne s'était mis à parler en rêve. Vicky fut réveillée par les soubresauts du dormeur. Haletante, dans la chambre baignée de lune, les yeux agrandis d'épouvante, elle recueillit les bribes d'un drame qu'il lui fut trop facile de reconstituer. Elle eut ainsi, du même coup, l'explication du changement d'attitude de son mari envers l'oncle Hubert, changement qui datait du 15 juillet.

Lorsque Hubert Fane était arrivé, au mois d'avril, il avait déclaré : « Je viens pour quelques jours seulement, mon garçon, le temps de me trouver un logement. » Il revenait des colonies où il passait pour avoir amassé une grande fortune ; Arthur l'avait reçu avec beaucoup de cordialité. À la fin de mai, l'oncle Hubert n'avait toujours pas fait allusion à son départ : il ne semblait pas avoir la moindre intention de quitter la maison, pas plus que de renoncer à son penchant pour l'alcool. Bien plus, il se mit à emprunter de l'argent à Arthur, tantôt une livre, tantôt deux : « Juste en attendant que je me tire un chèque. » En juillet, Arthur, excédé, se préparait à signifier son congé à l'oncle Hubert. Puis, au lendemain de la nuit fatale, tout changea. L'oncle Hubert fut installé dans une chambre ensoleillée dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin. Les emprunts se firent de plus en plus fréquents sans qu'Arthur Fane y trouve rien à redire. Enfin, il suffisait que l'hôte exprime un désir, pour sa nourriture, par exemple, pour qu'aussitôt Vicky reçût l'ordre de veiller à ce que l'on en tînt compte. La jeune femme, néanmoins, s'étonnait de n'éprouver aucune antipathie pour le maître chanteur. C'est qu'à son insu, elle subissait, comme tout son entourage, le charme de ce quinquagénaire dont la distinction était due autant à sa haute taille qu'à la coupe impeccable de ses costumes. Il choisissait ces derniers dans une gamme de gris perle qui faisait valoir ses tempes argentées et son teint basané. Certes,

Vicky n'ignorait rien de sa vie aventureuse et n'accordait, au fond d'elle-même, que peu d'estime à cet aimable forban, mais elle ne pouvait s'empêcher d'apprécier son attitude de grand enfant coupable, et une vivacité de cœur et d'esprit qui lui plaisait. Grand voyageur et fin lettré, l'oncle Hubert, avec son langage châtié, sa culture et sa verve, était l'ornement de son salon.

Les officiers en retraite, nombreux à Cheltenham, lui témoignaient une grande amitié et s'accordaient à voir en lui un homme d'excellente compagnie. Hubert Fane, de son côté, leur vouait un respect flatteur et prenait plaisir à discuter avec eux des problèmes de stratégie à l'endroit desquels, bien que n'étant pas du métier, il ne manquait pas de compétence.

Lorsque Vicky fut convaincue que l'oncle Hubert connaissait le crime d'Arthur, elle conçut le projet de le faire parler et elle y réussit. C'était au cours d'un après-midi torride, vers la fin d'août. Ils étaient seuls, face à face, dans le salon, celui-là même où deux mois plus tôt... Aucun souffle n'agitait les rideaux ; la chaleur montait de la roseraie, dense et comme palpable, en même temps que la senteur des fleurs gorgées de soleil. Vicky se tenait assise, la tête baissée, les mains jointes sur sa robe de toile bleu lavande – le bleu de ses yeux –, sa chevelure d'un brun chaud enroulée en torsade sur sa nuque. L'entretien périlleux suivait son cours inexorable.

— Ainsi, j'avais deviné juste ? demanda-t-elle faiblement.

— Vous aviez deviné juste !

Le poids de cet acte monstrueux accablait la jeune femme. Que pouvait-elle avoir de commun, désormais, avec l'auteur du crime ?

— Il s'agit donc bien... d'un... as-sas-si-nat ?

Mais d'un geste l'oncle Hubert l'interrompt.

— Chut ! je vous en prie. Ne prononcez pas ce mot. Tout au plus un meurtre. L'acte n'a pas été prémédité. Il faut comprendre les circonstances qui ont amené jusque-là celui qui l'a commis, reconstituer son état d'esprit...

Vicky leva les yeux. Une grande détresse se lisait dans son regard. Cependant, elle restait maîtresse d'elle-même. Pas une seconde, elle ne se départit de sa calme dignité.

L'oncle Hubert toussota pour s'éclaircir la voix :

— Peut-être... pourriez-vous... parler à Arthur ?

— En parler à Arthur ? Non ! cela, jamais !

L'oncle Hubert l'effleura d'un regard où perçait une certaine inquiétude :

— Ma chère petite, j'espère que vous n'avez pas l'intention de vous adresser à la police... Pensez à l'honneur de la famille.

— L'honneur de la famille ! répéta Vicky avec indignation. L'« honneur de la famille » ! Dites plutôt que vous tremblez pour votre bien-être ! Vous savez bien que vous n'avez cessé d'extorquer de l'argent à Arthur !

L'oncle Hubert se montra blessé. Dans toute autre circonstance, Vicky se serait laissé attendrir par son air navré.

— Vous me méconnaissiez profondément, dit-il, d'une voix douce. J'avoue qu'il m'est arrivé, parfois, de risquer de légères allusions afin qu'Arthur comprenne que je compatissais à ses difficultés. Mais rien de plus. Je vous jure qu'il n'est jamais tombé de mes lèvres une seule parole se rapportant à la question d'argent.

— Je vous crois, répondit Vicky d'un air hautain, vous en avez si peu besoin !

— Merci, ma chère enfant. En homme bien élevé, je ne veux pas relever la nuance ironique de votre remarque.

Vicky le regarda dans les yeux :

— Comment avez-vous appris la vérité ?

— Oh ! très simplement. Qu'Arthur vous ait envoyée passer la nuit chez votre mère était déjà suspect. Qu'il donne congé, pour toute la nuit, à la cuisinière et à la femme de chambre, cela pouvait s'expliquer à la rigueur. Mais qu'il m'offre un billet de théâtre pour m'inciter à aller à Bristol, où chantait la Juanita, qu'il me paye non seulement le voyage mais encore mes frais d'hôtel, c'était plus qu'il n'en fallait pour m'alerter. En outre, il m'a paru bizarre qu'Arthur prétende avoir à travailler à l'étude ce soir-là. Bien que je sois le moins soupçonneux des hommes, je n'ai pu me défendre de la pensée qu'il se tramait quelque chose. Je ne suis pas allé à Bristol, je suis revenu ici. Il me semblait de mon devoir de veiller sur Arthur et sur vous-même.

— Et... vous avez vu...

— J'ai vu... Je suis arrivé sans bruit. Le tapis du vestibule amortissait mes pas. Je me tenais debout dans l'embrasure de la porte qui était restée grande ouverte...

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu ?

Pour la première fois, l'oncle Hubert eut l'air mal à son aise, mais il ne se laissa pas désarçonner pour autant :

— Ma chère, qu'aurais-je pu faire ? Comment pouvais-je imaginer un tel dénouement ? L'état de surexcitation d'Arthur était effrayant. Je dois avouer que je suivais la scène avec une attention passionnée. Le

malheur est arrivé avant que j'aie pu faire quoi que ce soit. La « chose » s'est passée là, justement sur le canapé où vous êtes assise...

Vicky se leva d'un bond, comme si elle avait été piquée par un million d'épingles.

— Et ensuite, continua Hubert Fane, devais-je avouer à Arthur que j'avais été le témoin involontaire du drame ? Reconnaissez que ç'aurait été terriblement gênant pour lui ; je ne pouvais pas manquer à ce point au sens des convenances. Alors ?...

« Comment cette chose horrible a-t-elle pu se produire ? » se demandait Vicky qui ne l'écoutait plus. Serrant ses bras sur sa poitrine, comme si elle avait eu froid, elle se mit à aller et venir dans le salon. C'était toujours la même pièce confortable dont elle aimait le caractère d'intimité, les meubles d'érable moucheté, le parquet soigné et les rideaux de chintz fleuri. Son regard erra tour à tour sur la tapisserie d'un jaune pâle, la vaste cheminée, la gerbe d'arums épanouie sur le piano à queue. Pas un détail n'avait changé et cependant tout était différent. Et cela parce qu'ici même Arthur avait étranglé Polly Allen. Le caractère insolite de cet acte frappa d'abord la jeune femme. Mais, à la réflexion, était-ce vraiment incroyable ? Elle pensa à Arthur, évoqua sa silhouette trapue, son visage sombre au sourire rare. À première vue, on pouvait le trouver séduisant, mais il ne tardait guère à se révéler mesquin, peu généreux, même dur à l'occasion. Somme toute, il lui avait donné bien peu de tendresse. En était-il même capable ? S'apercevait-il seulement de toute cette part d'elle-même, la meilleure, qu'il laissait insatisfaite ? Certainement non ! Ces deux années de mariage avaient été pour Vicky l'échec de ses aspirations de jeune fille. Pourquoi l'avait-elle épousé ? Avait-elle été séduite par son aspect robuste ? Ou bien avait-elle obéi simplement aux injonctions de sa mère, qui voulait la marier à tout prix ? Elle n'aurait pas su le dire. Il s'agissait d'un passé confus qui lui paraissait lointain et détaché d'elle-même. Ah ! si son choix s'était porté sur un être tout différent, sur Frank Sharpless, par exemple... À ce moment de ses réflexions, Vicky se sentit rougir jusqu'aux oreilles et un flot de pensées dangereuses déferla en elle. Il suffirait d'un mot, pourtant, d'un coup de téléphone...

Vicky repoussa de toutes ses forces ces pensées coupables. Deux ans de cohabitation avec Arthur Fane avaient tout de même créé entre elle et son mari sinon des liens profonds, du moins une communauté d'intérêts, une tolérance mutuelle. Elle se devait de l'aider, de le soutenir, de le défendre, quoi qu'il arrive. Quoi qu'il arrive ! Seigneur ! Et de nouveau, des idées affreuses l'assiégèrent. Elle s'immobilisa devant la cheminée, s'y accouda, la tête entre les mains, et se mit à rire nerveusement. Hubert Fane, inquiet, s'approcha de la

jeune femme, lui écarta les paumes.

— Ma chère, vous me semblez bien agitée. C'est peut-être la chaleur. Voulez-vous prendre un rafraîchissement ? Non ? Eh bien, laissez-moi vous parler raison. Je voudrais aborder un sujet un peu... délicat.

— Comment pouvez-vous parler de « sujet délicat » après ce que nous venons de dire ?

— Permettez. Je ne vois pas pourquoi un accident, un accident malheureux certes, compromettrait la sécurité de nos vies... à tous les trois ?

— Mais comprenez-moi, chaque fois que l'on sonnera, chaque fois que je répondrai au téléphone, je serai en droit de me demander si...

Elle s'interrompit.

— Non, je ne le pense pas, objecta Hubert après un instant de réflexion. Arthur a procédé avec le soin et la méthode qui le caractérisent... Mais ce n'est pas ce que je voulais dire... Ma chère, vous apprendrez, peu à peu, que le secret du succès, c'est de savoir transiger...

— Croyez-vous que ce soit l'opinion de la police ?

Hubert ne s'émut aucunement.

— C'est celle de mon neveu, en tout cas. Et j'en arrive à ma démonstration. Croyez-vous que j'aie pu vivre quatre mois sous votre toit sans m'apercevoir que vous n'avez plus que les apparences d'un ménage uni ?

Vicky baissa la tête sans répondre.

— Comme tant d'autres jeunes femmes, vous aimez qu'on vous fasse la cour.

Il se tut un instant, puis reprit doucement :

Et tout particulièrement quand il s'agit d'un garçon tel que le capitaine Sharpless, par exemple...

Vicky tressaillit. Elle tournait le dos à Hubert et fut heureuse de penser qu'il ne pouvait voir la subite rougeur de son visage. Ce n'était pas un sentiment de culpabilité, mais une vive contrariété à se savoir devinée par cet être rusé. Cependant il ne fallait pas perdre la tête. Allait-il essayer de la faire chanter, elle aussi ?

— La société des jolies femmes ne déplaît pas à Arthur, continua Hubert. Avez-vous remarqué l'attrait qu'Ann Browning exerce sur lui ?

Cette fois encore Vicky se tut.

— Mon Dieu, oui ! fit Hubert cauteleux. Il faut en prendre son parti : nous ne sommes pas des saints, et le plus sage me paraît d'user d'indulgence réciproque. L'affaire de Polly Allen appartient au passé. Laissons-la reposer. Ce serait faire preuve d'un goût déplorable que de ruminer sans cesse un événement révolu dont personne ne peut plus modifier le cours. Ce serait morbide. En outre, il y a bien des circonstances atténuantes...

— Assez ! s'écria Vicky hors d'elle. Vous trouvez commode de minimiser un acte monstrueux. Il faut reconnaître que vous avez su en tirer profit ! Votre indulgence va loin !

— Si loin, ma chère, que même votre égarement, s'il m'attriste, ne peut me blesser. Laissons là cette discussion stérile. Efforcez-vous de vivre comme par le passé. Le capitaine Sharpless et miss Browning viendront ce soir... — Il s'interrompit, puis reprit en regardant devant lui d'un air pensif : Mais j'y pense, je dois vous avertir que je me suis permis d'inviter un convive.

— Un convive ?

— Oui, le D^r Rich, un psychiatre, que je connais depuis plusieurs années. Il vous intéressera. Je l'ai rencontré, par hasard, aujourd'hui, dans un bar où je prenais l'apéritif. C'est un garçon qui n'a pas eu de chance et j'ai pensé qu'il serait heureux de faire un bon repas.

Il y avait, dans les yeux de Hubert, la nuance d'inquiétude que l'on voit parfois dans ceux d'un chien bien dressé.

— J'espère, continua-t-il, que vous n'y voyez pas d'objection ?

Vicky se dit mélancoliquement que les objections qu'elle pourrait avoir ne changeraient pas grand-chose à la situation. Appuyée sur le rebord d'une fenêtre, elle regardait vaguement le jardin inondé de soleil. Son esprit était occupé de problèmes quotidiens — un convive de plus à table, des ordres à donner —, mais une idée fixe l'obsédait comme un leitmotiv : Arthur avait tué, et l'on pouvait s'attendre au pire. Jamais plus elle ne connaîtrait la paix.

— Oncle Hubert, dit-elle soudain, comment était-elle ?

— Qui, mon enfant ?

— Cette fille, Polly Allen.

— Mais, ma chère, je vous en conjure, vous ne devez pas...

— Je vous demande comment était Polly Allen, s'obstina Vicky.

— À vrai dire, répondit Hubert après un instant d'hésitation, elle me rappelait un peu Ann Browning. Naturellement, je ne pense qu'à son aspect physique et je fais abstraction de son rang social. En outre, elle était plus jeune, et brune. Mais il y avait certainement une

ressemblance, quelque chose dans l'allure. On peut dire qu'elle était jolie... Mais elle ne l'était déjà plus quand je l'ai vue pour la dernière fois.

Les doigts de Vicky se crispèrent. Ses pensées tournaient sans fin, comme un disque de gramophone dérégulé. Que faire, mon Dieu, que faire ?

II

Le lendemain matin – mercredi 23 août – Philip Courtney quitta l'hôtel Victoria et se trouva dans Regent Street qu'inondait un soleil radieux. Philip se sentait en paix avec l'univers entier. Il était 11 heures ; il avait déjeuné tard et fumé sa première pipe, la meilleure de la journée, en lisant sans hâte les journaux du matin. Jusqu'au soir, il était maître de son temps, et le travail qui l'attendait alors n'avait rien de désagréable.

Cheltenham lui semblait la ville la plus exquise du monde. Tout lui plaisait : les géraniums aux fenêtres, les larges rues animées, les parterres soignés, le confort et l'aisance qui régnaient partout. Il se disposait à flâner jusqu'au repas de midi, lorsqu'une voix connue retentit derrière lui :

— Phil Courtney ! D'où sors-tu ?

Courtney se retourna.

— Frank Sharpless ! s'écria-t-il.

En 1938, il était assez rare de voir un uniforme kaki dans les rues de Cheltenham. Frank Sharpless, capitaine dans un régiment de sapeurs, resplendissait de la tête aux pieds.

— Quel plaisir de te rencontrer, Phil ! En quel honneur te trouves-tu ici ? un nouveau travail ?

— Oui. Et toi ?

— Je suis en permission, chez mon père, qui habite ici. Mais viens, allons prendre un verre quelque part.

Lorsqu'ils furent installés au bar le plus proche, ils se regardèrent avec une visible satisfaction.

— Phil, dit Sharpless, je vais entrer à l'École supérieure de Guerre.

— Je suppose, dit Courtney après réflexion, que c'est une bonne nouvelle ?

— Une bonne nouvelle ? s'exclama Sharpless. En voilà une question ! Mais, mon cher, c'est le plus grand honneur qu'on puisse me faire. Tu devrais le savoir ! C'est pour l'année prochaine. Six mois d'école et puis... en route pour l'avancement. Il n'y a aucune raison pour que je ne devienne pas colonel. Tu me vois colonel ?

Et il coula vers ses épaulettes un regard ravi.

Frank Sharpless était un beau garçon, large d'épaules, au visage franc, aux manières aisées. Ses yeux gris brillaient d'intelligence. Cependant, ce matin-là, Courtney eut l'impression qu'un léger nuage voilait sa bonne humeur habituelle.

— Je te félicite de tout mon cœur, dit Courtney. C'est ton père qui doit être content !

— Et comment ! Dis donc, Philip...

Sharpless souleva son verre, puis le reposa brusquement. Il avait sans doute changé d'idée, car il n'acheva pas sa phrase.

— Toujours spécialisé dans les biographies romancées ? demandait-il.

— Hé oui ! Le genre me réussit et je m'en tiens là.

Philip Courtney, jeune écrivain de talent, s'était mis, en effet, à publier sous forme d'autobiographies, les mémoires de personnalités en vue. Il les choisissait dans des milieux très divers. Le livre paraissait, avec l'assentiment du héros, sous le nom de ce dernier. Qu'il s'agisse d'un homme politique, d'un champion, d'une beauté célèbre ou d'une vedette de cinéma, Phil entrait si bien dans la peau du sujet, exploitait avec un tel art toutes les ressources de la documentation, souvent confuse, qui lui était fournie, que ces autobiographies étaient de véritables petits chefs-d'œuvre dont la réputation n'était plus à faire. Ses personnages avaient sur les héros de roman l'avantage de n'être pas inventés. On pouvait trouver leur nom et leur adresse dans l'annuaire du téléphone, ou même, avec un peu de chance, les rencontrer dans la rue. Sans doute arrivait-il qu'un de ses personnages se jugeât malmené ou mal compris, mais c'était l'exception. L'on peut dire que la vie de Philip Courtney s'écoulait heureuse dans une paisible atmosphère de travail couronné de succès.

— Est-il permis de demander le nom de ta dernière victime ?

— Cette fois, c'est une « huile » !... un des as du Service secret !

— Vraiment ? Comment s'appelle-t-il ?

— Merrivale. Sir Henry Merrivale.

Il était dit que Frank Sharpless, qui venait de lever son verre, ne goûterait pas à son sherry. Pour la deuxième fois, il le reposa lentement, sans y toucher.

— Ainsi, dit-il en articulant distinctement chaque syllabe, tu écris les mémoires de sir Henry Merrivale ?

— Oui, mon cher ! Il a déclaré à l'éditeur qu'il n'avait pas le temps de les écrire lui-même, mais qu'il était prêt à les dicter. C'est ce qu'ils disent tous, naturellement, mais ça se passe tout autrement... C'est

moi qui fais le boulot.

— Eh bien, s'écria Sharpless, voilà un ouvrage qui ne paraîtra jamais !

— Pourquoi donc ? Ce Merrivale est une personnalité intéressante : il a joué un rôle important pendant la dernière guerre et il s'est occupé d'une quantité de crimes sensationnels.

Sharpless contempla son ami d'un œil inquisiteur.

— Pauvre Phil ! Tu perds la boule. Comment se fait-il que tu n'aies pas assez de flair pour savoir que tu es en train de faire fausse route ?

— Je ne te comprends pas.

— Écoute-moi, mon vieux ! commença Sharpless en posant sur la table le bout de ses doigts écartés. Je ne voudrais pas te décourager, mais il faut que je te prévienne d'une chose : si tu t'imagines vraiment écrire les mémoires de sir Henry Merrivale, c'est que ta candeur est grande.

— J'y suis ! Tu crois que le bonhomme va me livrer des secrets professionnels ! s'écria Courtney. Eh bien, je peux te dire que tu te trompes. Je...

— Folle jeunesse ! interrompit Sharpless en secouant la tête. Mais dis-moi, je ne savais pas que sir Henry était dans ces parages. Où habite-t-il donc ?

Courtney feuilleta son calepin :

— Voilà ! dit-il. J'ai noté son adresse : avenue Fitzherbert, chez le major Adams. Il arrive de Gloucester, où il avait probablement une affaire criminelle à tirer au clair. Il vient de s'installer à Cheltenham, et nous commençons notre travail ce soir même.

Courtney s'arrêta, car son ami semblait inquiet ; il tambourinait sur la table en regardant furtivement autour de lui, comme pour s'assurer que personne ne pouvait entendre ce qu'il allait dire.

— Écoute, Phil..., se hasarda-t-il, lorsque le barman se fut éloigné. Cette adresse me rappelle des gens que je connais, les Fane ; ils habitent près de là.

— Et alors ?

— Phil ! je suis tombé amoureux d'une femme mariée... Et... je crois que c'est très sérieux, ajouta-t-il après un silence.

Il avait parlé à voix basse, le front tout à coup sillonné de rides.

— Mais..., objecta Courtney, et ton École de Guerre ?...

— Justement ! comment concilier ?... Crois-tu que je ne me rende

pas compte des difficultés qui vont naître ?... mais il n'y a rien à faire... je ne peux pas résister !

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Victoria Fane. Vicky... Elle habite aussi avenue Fitzherbert, dans une grande maison claire, un peu en retrait... Tu la verras certainement en passant ce soir. Vicky est mariée avec un type odieux, un de ces avocats tout juste bons à s'écouter parler. Ah ! Phil, elle est exquise... Mais je ne voudrais pas te raser...

— Tu sais bien que tu ne me rases pas du tout, au contraire. Continue.

— J'ai dîné chez elle hier soir et j'y retourne ce soir...

— Quoi ? Deux jours de suite ?

— Attends que je t'explique. Hier nous étions six, Vicky et cet immonde Fane – oui, je sais que je ne devrais pas dire du mal d'un type chez qui je vais dîner, mais je ne peux pas m'en empêcher –, l'oncle de Fane, Ann Browning – une gamine insignifiante –, le D^r Rich et moi.

— Qui est le D^r Rich ?

— Un psychiatre. Un pauvre type, par ailleurs. Il a trouvé l'occasion, hier soir, de nous parler de ses talents d'hypnotiseur. La question m'intéresse. À vrai dire, je ne crois pas à l'hypnotisme, mais je dois avouer que je n'ai jamais assisté qu'à des expériences plus ou moins truquées, au music-hall, faites par des charlatans aidés de complices. Ça m'a paru idiot.

— Ce n'est pas idiot du tout, Frank.

— C'est justement ce que disait ce Rich, et tout le monde était de son avis. Je crains d'avoir été un peu agressif. J'ai dit que pour le croire il me faudrait des preuves. J'ai demandé au D^r Rich : « À supposer que vous teniez une personne sous votre influence hypnotique, de telle manière que votre volonté se substitue à la sienne, seriez-vous de force à obtenir d'elle ce que vous désirez ? Pourriez-vous, par exemple, contraindre une jeune fille à se donner à vous ? »

Sharpless fit une pause, l'air songeur, mais les coins de sa bouche eurent un petit frémissement comme s'il avait retenu un sourire. Il y avait en lui une ingénuité charmante, qui lui permettait de tenir des propos qui, venant d'un autre, auraient choqué.

— Je reconnais que la question manquait de tact, concéda-t-il au bout d'un instant. Mais, tu comprends, je supputais les dangers de la chose.

— Dans le cas particulier, on pouvait se le permettre, observa Courtney. Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il le pouvait, à condition que la jeune fille ait déjà, dans son subconscient, une tendance inavouée à lui céder. C'est justement là un des risques graves de l'hypnotisme quand il est pratiqué par des individus immoraux... La conversation s'étant engagée par ma faute sur ce sujet scabreux, j'ai demandé, pour créer une diversion, s'il était possible de faire commettre un crime à une personne hypnotisée. Or, la réponse du D^r Rich a été des plus catégoriques.

— Explique-toi.

— Voilà : le sujet hypnotisé n'accomplit, paraît-il, que des actes voulus, ou tout au moins tolérés, par sa conscience ou subconscient. Suppose que le D^r Rich commande à Vicky Fane endormie de se lever et d'aller au bar ingurgiter d'un seul coup un cocktail bien tassé, Vicky, qui n'a nullement le dégoût de l'alcool, s'exécuterait. Mais si la même injonction est adressée à un abstinent fanatique, lady Astor, par exemple...

— Ce serait une bonne blague à lui faire !

— ... le sujet résisterait à la volonté de l'hypnotiseur, à moins que... l'hypnotisé n'éprouve, à son insu, un penchant secret pour l'alcool. En ce cas, ses principes d'abstinence seraient un moyen de défense contre l'alcoolisme.

— Mais Frank, quelle merveilleuse méthode d'investigation que l'hypnotisme ! Si je comprends bien, ce serait une sorte de projecteur qui éclaire les moindres recoins de notre être intime. Nos instincts les plus profonds, connus ou ignorés de nous, seraient ainsi mis à jour, et en public, que nous le voulions ou non !

— C'est aussi mon impression. Mais j'en arrive au fait. Rich a regretté de ne pas s'être muni de ses accessoires habituels, sinon, il aurait tenté une petite expérience sur l'un de nous, dans le but de dissiper mes derniers doutes. Alors, je n'ai pu retenir un gloussement de scepticisme ; car, enfin, pourquoi la nécessité d'une mise en scène, et tout cet appareil de charlatan s'il s'agit vraiment d'une démonstration scientifique ? Sur quoi l'oncle de Fane, vieux monsieur fort aimable, a proposé que nous revenions tous les six ce soir, pour assister à l'expérience du D^r Rich. Le mari de Vicky n'était pas très enthousiaste, mais je crois que Hubert Fane est un oncle à héritage, qu'on se garde de contrarier... Le fait est qu'Arthur a consenti à ce que la séance ait lieu chez lui ce soir. Voilà pourquoi je vais dîner chez eux deux jours consécutifs.

— Quelle espèce d'expérience veut faire le D^r Rich ? demanda

Courtney.

— Je l'ignore, reconnut Sharpless qui ajouta d'un ton soucieux : Tu trouves que je me suis conduit comme un imbécile ?

Courtney se mit à rire.

— Ne te moque pas de moi, mon vieux ! protesta Sharpless. Ton heure viendra aussi ! Mais il y a encore autre chose que je voulais te dire... Il se passe quelque chose dans cette maison, je sens un mystère... quelque chose qu'on cache...

— Crois-tu que le mari de la dame ait deviné ton secret ? demanda Courtney sans ménagements.

Comme Sharpless ne répondait pas, il continua, avec la même rudesse :

— Où en es-tu, au juste, avec elle ?

— Nous n'avons jamais parlé de rien, et il se peut très bien que je lui sois parfaitement indifférent. Pourtant, murmura-t-il, rêveur, j'ai des raisons de croire le contraire. La semaine dernière – pour te donner une idée de ce que je veux dire – nous avons assisté ensemble à un concert dans le Parc. L'orchestre jouait ce tango – tu connais ? – *Le vent m'a parlé ce soir, le vent m'a parlé de toi...* La main de Vicky tremblait... Phil, si tu te permets de ricaner, je te casse la gueule...

Mais Courtney ne broncha pas. Sharpless, qui l'avait observé avec anxiété, baissa les yeux et continua d'une voix saccadée :

— Elle n'aime pas son mari, j'en suis sûr et certain ! Elle ne laisse rien paraître, mais on le devine. Rich est peut-être très fort sur les théories psychologiques, mais il est aveugle aux réalités qui lui crèvent les yeux. J'ai fait une partie de la route avec lui, hier soir, en sortant de chez les Fane ; il m'a répété à plusieurs reprises qu'il n'avait jamais vu un couple aussi bien assorti, que c'était un réconfort de découvrir une telle oasis de bonheur, dans une société où fleurissent l'adultère et le divorce... Que sais-je encore ? Je mourais d'envie de le gifler.

— Tu as bien fait de te retenir !

— N'empêche que je flaire un mystère chez les Fane. Je t'avouerai que la perspective de cette soirée m'inquiète. J'aimerais que tu puisses m'accompagner.

— Impossible ! J'ai rendez-vous avec sir Henry Merrivale.

— Maintenant que tu es au courant, demanda Sharpless, qu'est-ce que tu me conseilles ?

— La plus grande prudence !

— Comment pourrais-je être prudent ? Autant conseiller à un

malade d'être bien portant !

— Mais qu'est-ce que tu veux, au juste ? Qu'elle divorce pour t'épouser ?

— Même en admettant que Fane soit d'accord, il faudrait que je renonce à l'École de Guerre... Je commence à me dire que...

— ... Que tu ne tiens pas tellement à l'École de Guerre, n'est-ce pas ? acheva Philip Courtney.

— Tout de même pas. Et pourtant... tu n'as pas tout à fait tort. Je t'en prie, Phil, ne reste pas là comme une souche ! Donne-moi une idée, trouve une solution.

Courtney prit l'air gêné. Il n'était pas beaucoup plus âgé que Frank Sharpless, mais il se sentait infiniment plus mûr que son ami.

— Mon vieux Frank, dit-il enfin, personne ne peut résoudre les problèmes des autres. C'est à toi de voir clair en toi-même. Si tu aimes vraiment cette jeune femme et quelle partage ton sentiment, il ne vous reste plus qu'à vous libérer l'un et l'autre de vos liens avec le minimum de scandale. Mais il ne faut agir qu'à coup sûr. Qu'est-ce que je peux te dire d'autre ?

Sharpless ne répondit rien. Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre. Absorbé par un tourment secret, la tête entre les épaules, les sourcils froncés, ses prunelles grises assombries jusqu'à en être noires, il parut s'absorber dans la contemplation de la rue.

— Bon ! dit-il enfin. (Puis il revint à la table comme un homme qui vient de prendre une brusque décision.) Si nous déjeunions ensemble ? proposa-t-il d'une voix tout autre.

— Très volontiers. Mais si...

— Non ! ne pense plus à tout cela ! interrompit Sharpless en vidant son verre d'un trait. Je voudrais seulement être déjà revenu de cette soirée. Bon Dieu ! quel soulagement ce sera !

III

— Tout le monde est prêt ? demanda le D^r Rich. Je peux commencer ?

Il était près de 9 heures. Le grand salon n'était éclairé que par une petite lampe placée près du canapé. Ce soir-là, en raison de la chaleur suffocante, Arthur Fane avait fait une concession à l'étiquette et il portait sous son smoking une chemise molle de tussor blanc. Le capitaine Sharpless restait sanglé dans son uniforme au plastron rigide. Vicky Fane était très en beauté dans une longue robe de moire violette aux larges manches bouffantes. Ann Browning était vêtue de blanc. Malgré l'éclairage crépusculaire, le groupe se détachait distinctement du fond clair de la tapisserie.

D'un côté de la pièce, les fenêtres étaient ouvertes, mais on avait tiré les rideaux et seul un reflet du jour mourant filtrait encore lorsque Richard Rich se leva et alla se placer dos à la cheminée. Rich était de petite taille, un peu au-dessous de la moyenne. Il avait enfoncé les mains dans les poches de son smoking élimé. Une couronne de boucles grises disposées autour de son crâne chauve lui tombait sur le col. Ces longs cheveux donnaient une touche légèrement théâtrale à ce personnage essentiellement bourgeois. La chaleur, ou le cognac dont il avait usé largement après le dîner, avivait d'une rougeur inaccoutumée le visage rond du docteur.

— Le capitaine Sharpless ne va pas tarder à comprendre pourquoi il ne m'était pas possible de travailler hier soir, annonça-t-il.

Sharpless eut un geste d'indifférence :

— Soit, dit-il. En quoi consiste votre expérience docteur ?

— Je voudrais bien le savoir, moi aussi, déclara Arthur Fane. Que voulez-vous faire au juste ?

Rich sourit d'un air mystérieux.

— Vous allez voir. Voulez-vous que je commence par vous ?

— Moi ? lit Arthur. Vous voudriez m'hypnotiser, moi ? pour que je devienne un personnage ridicule ? Je suis tout à fait opposé à ce genre d'exhibition, vous le savez très bien.

— Vous seriez d'ailleurs un sujet rébarbatif, répondit Rich. Non... si vous n'y voyez pas d'objection, je choisirai M^{rs} Fane.

Cette proposition fut accueillie sans étonnement, mais Vicky qui

était assise à côté de la cheminée, les mains croisées sur les genoux, tourna la tête d'un air surpris.

— Moi ? dit-elle. Pourquoi justement moi ?

— D'abord parce que vous êtes sans contredit le meilleur sujet ici présent, M^{rs} Fane, et pour une autre raison encore, que vous comprendrez quand nous aurons terminé.

_ J'aurais cru plutôt...

Vicky ne termina pas sa phrase, mais son regard désignait clairement Ann Browning.

La jeune fille, assise dans l'ombre, les coudes aux genoux et le buste penché, suivait la conversation avec un vif intérêt. Un peu plus jeune que Vicky, elle était de taille plus menue et son expression était plus grave. La lumière tamisée de la lampe accrochait des reflets d'or à sa chevelure blonde qu'elle portait en tresses enroulées autour de la tête. L'éclatante blancheur de sa peau contrastait avec le teint légèrement hâlé de Vicky.

Le docteur, qui avait suivi le regard de Vicky, mit les choses au point :

— Vous vous trompez, M^{rs} Fane ; comme la plupart des non-initiés, vous semblez croire que les personnes les plus faciles à hypnotiser sont les individus les plus sensibles et impressionnables. C'est justement le contraire, comme chaque médecin peut vous le dire.

Arthur Fane eut un ricanement sarcastique :

— Vous ne voulez pas dire, docteur, que vous me rangez dans cette catégorie ?

— Certainement non, M^r Fane. Mais vous êtes d'un naturel obstiné, et vous résisteriez à l'influence hypnotique. Je doute que quelqu'un arrive à vous mettre en état d'hypnose.

— Là, vous avez raison, approuva Arthur, et je m'en flatte !

Son visage s'illumina alors d'un de ses rares sourires.

— Mais pourquoi, continua-t-il en aspirant la fumée de son cigare, est-il nécessaire de jeter votre dévolu sur l'un de nous ? On pourrait appeler une des bonnes ?

— Elle bavarderait, Arthur ! s'interposa Vicky, d'un air de reproche.

Arthur n'insista pas, mais son humeur redevint morose. À plusieurs reprises, Vicky le vit jeter sur Ann Browning des regards furtifs qui déshabillaient la jeune fille.

— Eh bien, M^{rs} Fane, êtes-vous disposée ? s'enquit le docteur.

Vicky eut un léger rire.

— Je consens à vous servir de cobaye, dit-elle mais je partage les craintes d'Arthur, je n'aime pas que l'on se moque de moi. Dans ce genre de choses c'est le subconscient qui agit, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à un certain point seulement. Vous serez contrôlée par ma volonté et obligée de m'obéir.

— C'est bien ce que je voulais dire, répliqua vivement Vicky. Il me serait désagréable que vous me fassiez coasser comme une grenouille, ou embrasser quelqu'un, ou toute autre bêtise du même genre...

L'oncle Hubert, qui fumait avec un plaisir évident un des meilleurs cigares d'Arthur, suivait la scène d'un air pensif, et un observateur attentif n'aurait pas manqué de remarquer qu'il semblait soucieux. Lorsque Vicky avait fait allusion au subconscient, il avait ouvert la bouche pour parler, mais le D^r Rich avait prévenu son intervention.

Cette fois encore, il ne put prendre la parole, car le docteur répondit avec gravité :

— Vous oubliez, M^{rs} Fane, que nous ne sommes pas ici pour divertir un public, mais pour faire une expérience scientifique. Je ne suis même pas certain qu'elle réussisse. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne vous demanderai rien qui vous mette dans une situation embarrassante ou ridicule.

— Allons, Vicky, du cran ! s'écria Ann Browning.

— Vous me le promettez ? demande Vicky au docteur.

— Je vous le promets.

— Alors, dit la jeune femme avec un haussement d'épaules et un sourire un peu forcé, commencez. Que dois-je faire ?

Chacun retenait son haleine.

Rich se tourna vers la cheminée, sur laquelle il avait posé, en arrivant, un carton.

— M^{rs} Fane, dit-il, il faut que je confie aux assistants une chose que vous ne devez pas entendre. Oserais-je vous prier de vous retirer dans le vestibule jusqu'à ce que je vous appelle ?

— C'est un jeu de charades ? ironisa Sharpless.

Rich se retourna brusquement vers lui :

— Capitaine Sharpless, ayez l'obligeance de vous borner à suivre les phases de l'expérience que je tente, sur votre propre demande et vous comprendrez, dans quelques instants, quelles sont mes intentions !

— Pardonnez-moi ! je ne voulais pas vous blesser, mais...

— Veuillez sortir, M^{rs} Fane, si cela ne vous contrarie pas, trancha le docteur.

Il souleva le couvercle du carton au moment où Vicky se disposait à sortir. Voyant qu'elle jetait involontairement un regard sur le contenu de la boîte, Rich la referma précipitamment, la mit sous son bras, et se hâta d'aller ouvrir la porte. C'était un battant massif, qui ne fermait pas très bien. Le pêne ne joua pas, et lorsque Rich se tourna vers les personnes qui étaient restées dans la chambre, la porte était restée légèrement entrebâillée.

Sharpless ouvrait la bouche pour avertir le docteur, lorsque celui-ci expliqua :

— J'ai dans ce carton deux objets, dit-il ; d'abord un poignard en caoutchouc.

Rich éleva le poignard et l'on put constater que la lame était habilement camouflée, de façon à ressembler à du métal. Le manche était noir. Rich ploya dans tous les sens la lame de caoutchouc.

— Je l'ai acheté ce matin dans un bazar, expliqua-t-il. Un poignard de pacotille, qui ne présente aucun danger. Le second objet est tout différent.

Ayant reposé le poignard dans le carton, il en sortit une arme que les assistants examinèrent avec étonnement.

— C'est, dit Rich, un véritable revolver chargé de vraies cartouches.

Chacun regardait, en silence, le docteur exhiber un Webley-38, de métal sombre et poli, à crosse d'ivoire. Rich l'ouvrit, en sortit une cartouche qu'il jeta en l'air et rattrapa au vol.

— Cet objet n'a rien d'un joujou, déclara-t-il en remettant la cartouche dans le magasin et en refermant vivement le revolver. C'est l'arme la plus meurtrière qui soit. C'est pourquoi... Mais que se passe-t-il ?

Sharpless se livrait, depuis quelques instants, à une véritable pantomime, essayant en vain, au moyen de grimaces et de gestes, d'attirer l'attention du docteur. Il montra du doigt la porte entrebâillée.

Rich étouffa une exclamation, courut à la porte et la ferma.

— Elle a entendu, murmura Sharpless, elle a certainement tout entendu.

— Je l'espère bien, répondit Rich en souriant, sinon mon

expérience serait complètement manquée.

— Je ne comprends plus.

Pour toute réponse, Rich lança le revolver à Sharpless qui se mit à l'examiner attentivement.

— Déchargez-le, ordonna Rich, vérifiez les cartouches.

Or, les cartouches étaient fausses.

C'étaient de petits cylindres de bois peint, une imitation parfaite. Sharpless les sortit l'une après l'autre, puis les remit en place.

— Je crois que je commence à voir clair ! s'exclama-t-il. Cette arme est parfaitement inoffensive.

— Oui, répondit Rich, de même que le poignard, mais M^{rs} Fane la croit dangereuse...

L'oncle Hubert, que la vue du revolver semblait avoir épouventé, manifesta un grand soulagement, et se mit à tirer de son cigare de telles bouffées de fumée qu'un vrai nuage se forma autour de lui.

— Vous me suivez, reprit le docteur. Voici donc deux objets : l'un des deux, le poignard, est fictif et M^{rs} Fane le sait ; mais elle croit à l'authenticité de l'autre... Je vais maintenant endormir ma patiente, puis je lui ordonnerai...

— De tuer quelqu'un ! s'écria Ann Browning qui haletait.

— Parfaitement !

À l'exception du cercle de lumière émanant de la lampe à côté du canapé, toute la pièce était maintenant dans l'ombre. Un léger vent d'orage agitant doucement les rideaux.

— Écoutez-moi ! dit Rich en passant la main sur son crâne chauve. Je ne peux pas garantir le succès de mon expérience. Mon pouvoir magnétique n'est peut-être pas assez fort... Mais si je réussis...

— Si vous réussissez ?... demanda Ann dans un souffle.

— Eh bien, je ne peux pas vous dire ce qui se passera dans ce cas, dit Rich en souriant. L'homme en état d'hypnose n'a plus de volonté consciente. Ce n'est qu'une marionnette, un corps articulé dont je tire les ficelles. Jusqu'à un certain point seulement.

— Alors ?

— Alors, si j'ordonne à M^{rs} Fane de saisir le revolver et de tuer quelqu'un qu'elle aime, elle ne m'obéira pas, quels que soient son trouble et son désarroi. Mon influence n'est pas assez forte pour renverser les barrières du subconscient qui subsiste dans l'état d'hypnose. Si, par contre, je lui ordonne de se servir du poignard, elle

s'exécutera sans la moindre hésitation, car dans son sommeil elle se rappellera qu'il ne peut s'agir que d'un simulacre.

Le silence retomba.

— Eh bien, capitaine Sharpless, dit enfin le médecin, si tout se passe comme je le prévois, serez-vous convaincu ?

— Je n'aime pas ce jeu ! lança brusquement Sharpless en se levant soudain.

— C'est pourtant à votre instigation que nous l'avons organisé.

— Oui, mais je ne pouvais pas supposer que votre démonstration prendrait cette tournure, et je la désapprouve !

— Moi, je trouve que c'est passionnant ! s'écria Ann Browning.

— Qui lui ordonnerez-vous de tuer ? demanda Sharpless.

— Son mari, naturellement ! répondit Rich d'un air étonné.

Frank jeta autour de lui un regard désemparé. Mais s'il avait compté sur l'appui de Fane, il fut déçu.

Arthur, en effet, semblait indifférent. Immobile sur sa chaise, il fixait le bout de ses souliers vernis et mâchonnait son cigare éteint. Soudain il leva les yeux et, tournant vers les assistants un regard inexpressif :

— L'expérience est intéressante, dit-il. Êtes-vous sûr qu'il n'en découlera rien de fâcheux pour ma femme ?

— Tout à fait sûr. Un peu de fatigue, peut-être, qui sera vite dominée, si M^{rs} Fane est la personne saine et équilibrée qu'elle paraît être.

— Se souviendra-t-elle de ce qui s'est passé ?

— Non.

— Et... plus tard, non plus ?

— Non, certainement non !

Arthur, cependant, semblait perplexe. Soudain il eut un rire bref et caustique.

— L'expérience, suggéra-t-il, pourrait tourner tout autrement dans le cas où ma femme dissimulerait au fond de son âme le désir de m'expédier dans l'autre monde...

Le visage du médecin exprima une véritable consternation ; il balbutia :

— Cher M^r Fane, voilà une idée qui ne me serait jamais venue... Je veux dire... il est si évident que M^{rs} Fane et vous... M^r Hubert Fane

m'avait parlé de votre ménage en des termes qui...

— Oh ! ce n'était qu'une plaisanterie, concéda Arthur, dont la voix exprimait une certaine satisfaction. En règle générale je ne parle jamais de mes affaires conjugales, et je suis sûr que vous m'approuvez ; mais je peux bien vous dire que vous pourriez chercher longtemps avant de rencontrer un couple plus heureux que Vicky et moi... oui, vraiment. Il y a peut-être des gens, continua-t-il après une courte pause, qui jugent mon existence monotone...

— Mon cher Arthur, s'écria l'oncle Hubert, ce sont des gens qui te connaissent mal. L'opinion de ton entourage est tout autre.

Arthur lui jeta un regard singulier et conclut :

— En tout cas, ma vie me satisfait pleinement. Maintenant, nous pouvons peut-être poursuivre la séance.

Frank Sharpless fit quelques pas sur le parquet ciré. L'uniforme noir et rouge qui moulait ses formes nerveuses lui donnait un air méphistophélique qui contrastait étrangement avec la franchise de son visage. Il eut un geste de protestation, mais ne dit rien.

Le D^r Rich replaça le couvercle sur le carton qui renfermait le poignard et le revolver et tendit le tout à Arthur :

— Gardez ceci jusqu'à ce que je vous dise ce qu'il faut en faire.

Puis il ouvrit la porte et appela M^{rs} Fane.

IV

Vicky hésita un instant sur le seuil.

Comme au jeu de charades, elle semblait se demander à qui poser la première question. Mais son visage avait pâli sous le hâle et quelque chose dans ses yeux bleus trahissait son inquiétude. Frank Sharpless comprit qu'elle avait peur.

Rich lui prit la main.

— Venez, M^{rs} Fane, dit-il, asseyez-vous sur le canapé et mettez-vous bien à votre aise.

Vicky eut un mouvement de recul.

— J'aimerais mieux ne pas m'asseoir sur le canapé, dit-elle.

Un malaise étrange plana sur l'assistance.

— Comme vous voudrez, dit Rich au bout d'un instant. Voyons si l'on ne peut pas vous installa confortablement ailleurs.

Il parcourut le salon du regard et fit quelques pas vers la fenêtre, mais le craquement du parquet sembla le contrarier. Il appuya fortement et à plusieurs reprises sur l'endroit où le craquement s'était produit, puis il se dirigea résolument dans la direction opposée. Il s'arrêta devant Arthur Fane, qui tenait toujours le carton sur ses genoux.

— Est-ce que vous nous céderiez votre place, M^r Fane ?

Arthur se leva aussitôt.

Le cordon de la petite lampe placée près du canapé était très long. Rich saisit la lampe, la déposa sur le parquet et poussa le canapé contre le mur en face de la cheminée. Il porta ensuite la lampe vers le fauteuil d'Arthur et la plaça de manière que la lumière se concentrât sur ce siège. Ayant poussé le fauteuil contre la paroi, il se tourna vers Vicky.

— Vous aimeriez mieux ceci, M^{rs} Fane ? demanda-t-il.

— Oui, ça va très bien, répondit Vicky qui avait suivi le manège du docteur.

Et elle s'assit.

— Bon ! dit le docteur. Maintenant, laissez-vous aller, détendez-vous ! Quant à vous, mesdames et messieurs, je vous demanderai de

vous approcher, mais en gardant une certaine distance. Placez-vous de côté, de façon que M^{rs} Fane ne puisse vous voir. Comme cela... très bien !

Le milieu du salon s'était vidé. Vicky était assise le dos au mur, le visage tourné vers les fenêtres, dont la séparait un espace d'environ sept mètres cinquante.

— Maintenant, M^{rs} Fane, dit le médecin en s'approchant de la jeune femme, j'aimerais vous prier de me donner toute votre confiance... Car vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ?

— Oui... je crois.

— Parfait !

La voix profonde du médecin se fit vibrante et persuasive. Plusieurs fois, il modifia la position de l'abat-jour de façon à projeter la lumière de la lampe sur son propre visage. Il sortit de sa poche un shilling neuf qu'il fit reluire.

— Regardez, M^{rs} Fane, dit-il, je tiens cette pièce de monnaie devant vos yeux. Fixez-la avec intensité et ne regardez rien d'autre. C'est tout ce que je vous demande. Concentrez votre attention. C'est facile..., vous avez compris ?

— Oui.

— Que chacun reste immobile et silencieux !

Plus tard, lorsque Frank Sharpless essaya de se rappeler ce qui s'était passé, il fut incapable de reconstituer la suite exacte de la scène. Il se souvint qu'à ce moment la pièce s'était remplie d'un murmure incessant qui semblait venir d'un autre monde, comme une étrange incantation. Mais de quoi était fait exactement ce murmure ? Il sut tout au plus que le mot « dormir » revenait constamment, dormir, dormir profondément, dormir sans rêves, dormir, oublier... La voix monotone agissait même sur les spectateurs qui n'avaient pas les yeux fixés sur le visage de Rich ou sur la pièce d'argent.

La pendule avait cessé son tic-tac, aucun frémissement n'agitait plus les rideaux : le temps semblait avoir suspendu son cours.

— Dormez, maintenant ! commandait la voix. Dormez paisiblement. Dormez profondément, dormez... dormez...

Rich fit un pas en arrière.

Sharpless regarda Vicky et fut alors parcouru d'un frisson.

Vicky Fane était appuyée au dossier de son fauteuil. Elle semblait détendue et paisible. Lorsque Rich fit tomber sur son visage la lumière de la petite lampe, on vit qu'elle avait les yeux clos. Elle était

parfaitement immobile, et seule sa respiration soulevait encore sa poitrine à intervalles égaux. Ses boucles brunes, qu'elle avait dénouées pour le soir, encadraient son visage où se lisait une extraordinaire expression de sérénité. Les paupières pâlies semblaient de cire et un sourire errait sur ses lèvres.

Sharpless, Arthur, Hubert et Ann se regardaient comme pour rompre un enchantement. Ce fut Ann qui parla la première.

— Est-ce qu'elle nous entend ? demanda-t-elle à voix basse.

— Non, répondit Rich de sa voix ordinaire.

Ce changement de ton avait quelque chose d'effrayant. Le magnétiseur essuya son front emperlé de sueur.

— Est-elle vraiment ?...

— Oui, elle est tout à fait inconsciente.

Il y eut un silence.

— Et maintenant, M^r Fane, voulez-vous, s'il vous plaît, sortir du carton le revolver et le poignard et les poser sur la table ronde que j'ai placée près de la fenêtre.

Arthur hésitait, en proie à un malaise évident. Il retira du carton les objets demandés et les examina. Il ploya la lame de caoutchouc, ouvrit le revolver, en sortit les fausses cartouches qu'il regarda attentivement l'une après l'autre avant de les remettre en place. Enfin, avec le demi-sourire d'un homme qui se moque de lui-même, il alla poser le poignard et le revolver sur la table.

Il avait à peine rejoint le groupe qui s'était formé autour du fauteuil de Vicky que la porte du vestibule s'ouvrit, et Daisy, la femme de chambre, se montra.

— M^r Fane, s'il vous plaît ! dit-elle.

Arthur se tourna vers elle et, d'une voix dure et irritée qui résonna étrangement dans le silence de la chambre, il lui demanda :

— Oui vous a permis de nous déranger ? Je vous avais pourtant interdit...

Daisy, quoique intimidée, insista :

— Je ne savais pas comment faire, monsieur. Il y a dehors un homme qui veut voir M^r Hubert Fane. Il dit qu'il s'appelle Donald MacDonald et que...

— Est-ce ?... interrogea Arthur, furieux, en s'adressant à Hubert. (Il s'arrêta puis fit un effort pour se contenir :) Est-ce encore ton bookmaker ?

— Désolé, dit alors Hubert, mais c'est le cas. J'espère que les péchés de MacDonald, y compris sa rapacité, lui seront pardonnés dans un monde meilleur, mais il n'en est pas moins vrai qu'il manque de tact au point de venir me réclamer de l'argent ici. Malgré un tuyau absolument sûr, j'ai fait une petite erreur de calcul...

— Eh bien ! va le payer ! fit rudement Arthur. Tu sais bien que je n'aime pas que des individus de ce genre viennent chez moi !

— Malheureusement, j'ai oublié d'aller à la banque ce matin. Il ne s'agit que d'une petite somme d'ailleurs, cinq livres. Si tu veux être assez aimable, je te les rendrai demain matin.

Arthur renâcla, mais après un moment d'hésitation, il sortit son portefeuille, en retira cinq billets d'une livre et les tendit à son oncle.

— Merci ! Ce n'est que pour quelques heures, promet Hubert avec assurance. Ne m'attendez, pas, je ne fais qu'aller et revenir ; continuez la séance.

Et il referma la porte derrière lui.

L'incident avait passé à peu près inaperçu. À l'exception d'Arthur, personne n'y avait réellement pris garde et les quelques répliques échangées n'avaient pas été entendues. Sharpless, Ann et le docteur entouraient toujours Vicky et la regardaient curieusement. Arthur Fane avait retrouvé son sang-froid.

Rich s'épongea de nouveau le front.

— La partie la plus difficile commence, dit-il. Je vous prierai tous, après cette petite halte, de vous rasseoir et d'observer le plus grand silence jusqu'à ce que je vous autorise à parler. La plus légère diversion risquerait d'amener un échec.

Rich plaça alors deux chaises de chaque côté de la jeune femme endormie et les tourna légèrement vers elle. Sharpless et Ann s'assirent à sa gauche,

Arthur à sa droite, à côté de la chaise laissée inoccupée par Hubert. Le docteur, resté debout au milieu du demi-cercle qui s'était ainsi formé, se tenait en face de Vicky.

— Victoria Fane ! commença-t-il d'une voix douce et étrangement suggestive, vous m'entendez... vous m'entendez, n'est-ce pas ? Mais ne vous réveillez pas encore.

Il fit une pause.

— Victoria Fane, je suis votre maître. Ma volonté est votre loi. Parlez maintenant, et répétez : « Vous êtes mon maître et votre volonté est ma loi. »

On eût dit que l'ordre de Rich mettait longtemps à parvenir à l'oreille de l'hypnotisée, mais la jeune femme, comme un automate dont le déclenchement se fait attendre, remua les lèvres ; un frisson l'agita. Sa tête s'inclina sur l'épaule. Elle parla.

— Vous êtes...

Sharpless, Arthur et Ann tressaillirent à ce timbre inaccoutumé. La voix de Vicky était méconnaissable. C'était plutôt l'écho lointain, comme assourdi, des paroles du magnétiseur.

— Vous êtes mon maître et votre volonté est ma loi...

— « Tout ce que vous m'ordonnerez, je le ferai, sans demander pourquoi. Je sais que c'est pour mon bien. »

La forme étendue sur le fauteuil s'affaissa un peu.

— Tout ce que vous m'ordonnerez, je le ferai sans demander pourquoi, je sais que c'est pour mon bien.

— « Je vous obéirai. »

— Je vous obéirai.

Rich respira profondément.

— Maintenant, agissez ! commanda-t-il. Ouvrez les yeux ! Levez-vous ! Marchez !

— Bon Dieu ! fit involontairement Sharpless, crispé d'angoisse.

D'un geste impérieux, Rich l'invita à se taire.

Vicky se tenait maintenant droite, impassible, au milieu du salon. La lumière de la lampe braquée sur elle ne la fit même pas ciller. Le visage qu'elle offrait aux regards n'avait plus rien d'humain. On l'eût dit modelé dans de l'argile. Toute trace de vie, de spiritualité, en avait disparu, faisant place à une dureté marmoréenne.

« Vicky, Vicky, pensa Sharpless, est-ce possible que ce soit vous, je ne vous reconnais plus ! »

— Sur la petite table du téléphone, dit alors Rich à sa victime, vous trouverez une boîte de cigarettes et des allumettes. Vous m'apporterez une cigarette et une allumette.

— Il n'y a pas de boîte d'al..., objecta Arthur.

Rich le fit taire du regard.

Vicky alla droit à la table où se trouvaient le revolver et le poignard, mais elle ne s'y arrêta pas. Changeant de direction, elle gagna la table du téléphone dans un coin assez obscur de la pièce. On la vit se pencher et chercher quelque chose. On entendit le léger claquement de la boîte à cigarettes ouverte et refermée. Puis les talons

de la jeune femme martelèrent le parquet. Il était évident qu'elle s'impatientait de ne pas trouver les allumettes. Un gémissement lui échappa.

— Vous voyez, dit Rich, elle n'arrive pas à mettre la main dessus.

— C'est une manifestation de sadisme ! éclata Sharpless. Je ne puis tolérer !...

— Surveillez vos réflexes, capitaine Sharpless, remarqua Arthur ironiquement.

— Laissez la boîte d'allumettes ! ordonna Rich. Je n'en ai pas besoin.

Sa voix insidieuse traversa la pièce et sembla se poser comme une écharpe tiède sur les épaules de Vicky frisonnante.

— Apportez-moi seulement la cigarette !

Vicky obéit aussitôt.

Rich tourna les yeux vers le piano à queue.

— Joue-t-elle ? demanda-t-il à Arthur.

— Oui, mais...

— Mettez-vous au piano ! commanda doucement le docteur. Vous êtes heureuse, Vicky Fane, très heureuse : jouez et chantez pour exprimer votre bonheur.

Vicky eut une hésitation. Ses doigts restèrent immobiles sur les touches. Elle se trouvait à une certaine distance des spectateurs et leur tournait le dos. Ils devinèrent la lutte qu'elle livrait contre elle-même, et se levèrent tous trois pour suivre la scène.

— Je vous l'ordonne ! Jouez ! Jouez n'importe quoi !

Les mains de la jeune femme plaquèrent un accord. Elle chanta faiblement :

Le vent m'a parlé ce soir...

Le vent m'a parlé de toi...

Mais la voix se brisa, coupée par un sanglot.

Le docteur était consterné ; son trouble faisait mal à voir. Il regarda autour de lui comme pour chercher une explication de l'incident. Sa main passait et repassait sur sa calvitie rose de sueur.

— Je crois bien, dit-il, que j'ai commis une faute. J'aurais dû m'informer... Cette chanson rappelle-t-elle quelque chose à M^{rs} Fane ?

— Pas que je sache, répondit Arthur avec étonnement. Mais peut-être le capitaine Sharpless pourra-t-il vous renseigner mieux que moi ?

Rich jeta un regard rapide à Sharpless.

— À mon avis, suggéra l'officier, il vaudrait mieux s'arrêter.

— Ce n'est pas mon opinion, remarqua Arthur Fane d'un ton glacial.

— Dois-je poursuivre ? demanda Rich.

— Mais certainement, docteur. Il ne s'est rien passé jusqu'à maintenant qui soit vraiment concluant. Nous sommes tous impatients de la suite.

— Alors, que chacun regagne sa place... Victoria Fane, marchez jusqu'à la table ronde, prenez le revolver chargé qui s'y trouve !

On eût entendu voler une mouche. Les spectateurs retenaient leur respiration. Dans la demi-pénombre du salon, la scène était vraiment hallucinante : Vicky, debout, très pâle, les mains tendues en avant, dans une attitude hiératique, dominait le groupe. Non loin d'elle, le vieux docteur aux boucles grises la galvanisait du regard, son front ruisselant plissé sous l'intensité de l'effort. Auprès des deux hommes impassibles, la robe blanche d'Ann Browning faisait une tache lumineuse. La jeune fille vibrait d'un intérêt passionné, ses mains fines crispées autour de ses genoux, ses prunelles dilatées par l'attente...

— Approchez jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter... Halte !... À droite maintenant, un peu plus loin, placez-vous devant votre mari.

Arthur passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Faites quelques pas en arrière !... Très bien ! Capitaine Sharpless, si vous effleurez M^{rs} Fane en ce moment, vous pouvez lui faire beaucoup de mal...

Sharpless, qui avait fait le geste instinctif de se lever, recula vivement.

— Victoria Fane, vous haïssez l'homme qui est devant vous. Il a commis une action que vous ne pouvez pas lui pardonner. Vous le haïssez du fond de votre cœur et vous désirez sa mort...

Vicky ne fit pas un mouvement.

— Vous tenez à la main un revolver chargé. De votre place, il serait facile de tirer et de loger une balle dans le cœur de cet homme. Regardez !

Il s'approcha d'Arthur et, ayant tiré un crayon de sa poche, il en traça une croix sur le plastron de son hôte avant que celui-ci ait eu le temps de deviner son geste et de protester.

— Le cœur est là... un peu plus haut que vous ne pensiez. Vous

souhaitez sa mort, de toutes vos forces. Je la désire également. Je vous ordonne donc de le tuer. Je vais compter jusqu'à trois et, à trois, vous tirerez ! Un... deux...

Tout le monde tendit l'oreille dans l'attente du déclic.

— Trois !...

Vicky tremblait comme une feuille au vent. Sa main et son bras s'agitaient convulsivement. Le revolver échappa à ses doigts et tomba sur le parquet.

Elle ne pouvait pas tirer.

Le D^r Rich haletait. Dans son soulagement, il ferma un instant les yeux, puis il sourit.

Arthur s'efforçait de rester parfaitement calme, mais il eut peine à contenir un petit rire de satisfaction qui lui retroussa le coin des lèvres.

— Je vois, dit le docteur, vous ne voulez pas vous servir du revolver ! Vous n'aimez pas cette arme. Peut-être le poignard vous conviendra-t-il mieux... C'est l'arme des femmes jalouses. Il y a un poignard sur la table, M^{rs} Fane, prenez-le !

Vicky s'approcha de la table en chancelant un peu. Elle obéit.

— Maintenant revenez sur vos pas... Halte !

Le D^r Rich mit une main en visière au-dessus de ses yeux.

— La haine que vous éprouvez pour cet homme grandit d'instant en instant, dit-il. L'arme que vous tenez à la main est aussi meurtrière que le revolver. Son cœur est là !... Frappez !

Sans une seconde d'hésitation, Vicky leva le bras et, prompte comme l'éclair, frappa au cœur.

Le D^r Rich se tourna en souriant vers Sharpless et Ann Browning. Il fit, des deux mains, le geste du prestidigitateur qui vient de réussir un tour et il allait parler lorsque la porte du vestibule s'ouvrit : livrant passage à Hubert Fane. Son visage réjoui se figea soudain et Rich le vit qui regardait avec terreur dans la direction d'Arthur Fane.

Le docteur se retourna d'un bond.

Arthur Fane, les deux mains agrippées au dossier de sa chaise, essayait vainement de se redresser. Sur le plastron de sa chemise, à l'endroit marqué d'une croix par le docteur, le manche noir du poignard se détachait. Autour, une trace rouge allait se s'élargissant. Les genoux de l'homme tremblaient, et la douleur lui tordait la bouche. Un instant plus tard, il s'écroulait sur le sol.

V

Aucun des assistants ne put faire un mouvement.

Dix secondes passèrent.

Arthur Fane gisait sur le flanc, parfaitement immobile. La lumière de la lampe se reflétait dans le parquet ciré.

Enfin le D^r Rich se baissa vers le blessé. Il le coucha sur le dos et lui tâta le pouls. Puis, sortant sa montre, il la tint appliquée contre les lèvres d'Arthur Fane. Mais aucune buée ne vint ternir l'éclat du verre. Rich nota l'heure et remit sa montre dans son gousset.

— Si extraordinaire que cela puisse paraître, dit-il enfin, cet homme est mort...

— Mort ? répéta Sharpless.

— Mort ! Frappé en plein cœur.

— Non ! s'écria Hubert, non ! ce n'est pas possible !

Sa voix exprimait le doute et l'effroi. Il semblait défier le sort de lui jouer un tour aussi abominable.

Il secoua le mort par sa manche, comme pour mettre fin à une mystification de mauvais goût.

— Arthur ! Arthur ! implora-t-il.

— Il ne vous entend plus, répondit Rich.

Puis il toucha le poignard fiché jusqu'au manche dans la poitrine de Fane.

— Il y a autre chose que je dois vous dire, continua-t-il, le visage blême. Ce poignard n'est pas celui que j'ai apporté ce soir !

— N'y touchez pas ! s'écria Sharpless. Nous n'avons plus rien à faire ici. Il appartient maintenant à la police de faire son devoir.

— Pourquoi ? s'étonna Ann Browning. Nous savons tous qui a tué Arthur.

L'horreur de la situation leur apparut alors.

Vicky se tenait debout à quelques pas de l'homme qu'elle venait de tuer. Elle était parfaitement calme et semblait inconsciente de son acte. Sharpless détourna les yeux de ce masque glacé au regard absent.

— Docteur Rich, le fameux Frankenstein n'était rien à côté de

vous !

Mais Rich était atterré. Il regarda la jeune femme endormie et passa la main sur son front. Sharpless se méprit sur son geste.

— Pour l'amour du ciel, supplia-t-il, ne l'éveillez pas !

— Ce n'est pas mon intention, répondit le docteur.

— Est-ce qu'elle nous entend ?

— Je ne le pense pas. Victoria Fane, ajouta-t-il d'une voix douce en se tournant vers elle, allez vous étendre sur le canapé. Mettez un coussin sous votre tête !

Vicky obéit immédiatement. Elle fut parcourue d'un frisson en arrivant près du divan, niais le docteur lui ayant posé les doigts sur les tempes, elle se tranquillisa et s'allongea, paisible.

— Dormez maintenant, murmura Rich. Vous avez repris possession de votre personnalité, Victoria Fane, mais vous dormez. Vous ne vous réveillerez que lorsque je vous l'ordonnerai. Vous ne devez rien savoir de ce qui vient de se passer. Dormez !

Les traits de Vicky recouvrèrent peu à peu leur expression habituelle : les joues s'avivèrent, la respiration devint calme, comme celle d'un enfant dans son sommeil. Elle souriait...

— Dieu merci ! soupira Sharpless. Si seulement vous n'aviez jamais tenu cette terrible séance !

— Capitaine, s'inquiéta le docteur, savez-vous si ce canapé était associé à un mauvais souvenir dans l'esprit de M^{rs} Fane ?

— Je ne puis vous le dire.

— Et vous, Hubert, avez-vous une idée ?

— Comment le saurais-je ? répondit Hubert, dont le visage devint terreux. D'ailleurs, je ne vois pas quelle sorte de signification un meuble peut avoir. De toute façon, la question me paraît secondaire. Que s'est-il passé ?

— Il y a eu substitution de poignard, déclara Rich. Voyez !

Il s'agenouilla auprès du mort et, sans s'inquiéter des protestations des autres, il sortit le poignard de la blessure qui avait cessé de saigner. La lame était fine et mince, longue d'une dizaine de centimètres. Lorsqu'il l'eut essuyée avec son mouchoir, on s'aperçut qu'elle était peinte en gris, pour imiter le caoutchouc. Le manche était recouvert de caoutchouc noir et, de loin, l'arme ressemblait à s'y méprendre au poignard factice du D^r Rich.

— C'est bien ce que je pensais, dit celui-ci. On a truqué le manche. La table était plongée dans l'obscurité, M^{rs} Fane, en saisissant le

poignard, a été trompée par un contact mou et, dans la conviction subconsciente que l'arme était inoffensive, elle n'a pas hésité à s'en servir pour obéir à mon ordre.

Il soupesa l'arme sur la paume de sa main.

— Le poids est le même, dit-il, rien ne pouvait l'avertir de la substitution. Quelqu'un aura à répondre de ce crime...

— Vous voulez dire...

— Je veux dire, fit le docteur en déposant le poignard sur le parquet et en se relevant, que je ne suis en rien cause du drame. Quelqu'un a volontairement échangé mon jouet contre une arme meurtrière et on a amené une femme à assassiner son mari. Le stratagème est diabolique ! poursuivit-il d'un air accablé... Nous savons qui a commis matériellement le crime, mais nous ignorons qui est le véritable coupable.

Il y eut un silence.

— Mais, dit alors Ann Browning, comment a-t-on pu échanger les poignards ?

Tous se tournèrent vers elle.

Ann était très pâle, mais tout à fait maîtresse de ses nerfs. Elle avait éloigné sa chaise du cadavre.

— Réfléchissons ! À moins que je ne me trompe, Arthur est la dernière personne qui ait tenu ce poignard...

— C'est exact ! approuva Sharpless après un temps.

— Il était assis là, reprit Ann, les sourcils froncés par l'effort qu'elle faisait pour reconstituer les faits. Il a examiné les deux objets. À ce moment-là, c'était encore le poignard du docteur. Je me souviens très bien d'avoir vu plier la lame.

— Parfaitement ! reconnut Rich. Je l'ai vu, moi aussi.

— Ensuite, dit Ann en s'adressant au docteur, vous lui avez dit de poser les deux objets sur la table ronde. Il s'est levé, il a fait ce que vous lui demandiez, puis il est revenu à sa place. Après cela, aucun de nous ne s'est approché de la table.

Cet exposé des faits était exact ; personne n'y trouva un mot à redire. Tous regardaient la table qui se trouvait à environ six mètres du fauteuil sur lequel Vicky était assise au commencement de l'expérience.

Ann continua, imperturbable :

— Aucun de nous n'est sorti du demi-cercle lorsque Vicky a traversé la chambre. Chacun, d'ailleurs, pouvait suivre les

mouvements de ses voisins. Personne ne s'est approché de la table. Par conséquent, ça ne peut pas être l'un de nous qui a échangé les poignards.

— C'est juste ! s'écria Sharpless.

— Vous feriez un bon détective, miss Browning, remarqua le docteur. Vous raisonnez parfaitement bien. Et votre conclusion ?

— Ma conclusion, poursuivit Ann avec vivacité, c'est que quelqu'un a dû se glisser dans le salon... quelqu'un qui n'y était pas avant...

Elle s'interrompit et ses yeux firent le tour de ses auditeurs. Ils s'arrêtèrent sur Hubert Fane et elle se mordit les lèvres.

Hubert s'appuyait d'une main au dossier de la chaise. Il avait l'air d'un homme à qui le sort vient d'assener un coup immérité.

— Je vous en prie, n'allez pas croire..., commença Ann.

Hubert s'éclaircit la voix.

— Vos regrets me touchent, miss Browning, mais j'ai saisi l'allusion. Non, ce n'est pas moi qui ai tué mon neveu, chère mademoiselle. Je puis vous jurer qu'il était le dernier homme dont j'eusse souhaité la mort. Il est vrai que j'ai dû quitter le salon, mais outre le fait que j'ai eu un entretien avec un filou de bookmaker, le dénommé...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, s'écria Ann. Vous ne pouvez pas avoir échangé les poignards avant de sortir puisque, vous non plus, vous ne vous êtes pas approché de la table. Lorsqu'on vous a appelé, vous êtes allé tout droit à la porte. Je m'en souviens très distinctement, bien que je n'aie pas attaché d'importance à cet incident.

— C'est encore vrai, dit Sharpless.

— Je vous remercie, fit Hubert, mais...

Ann l'interrompit de nouveau.

— Non, je ne vois vraiment pas comment vous auriez pu rentrer plus tard... vous ou un autre... Et quant à échanger les poignards...

Rich parut surpris que cette jeune fille, qui n'avait pas dit trois mots de toute la soirée, fit preuve, en un tel moment, de tant d'autorité.

— Pourquoi dites-vous que personne n'aurait pu entrer ? demanda-t-il.

— D'abord, nous regardions tous du côté de la porte. Et ensuite, elle grince, même quand on l'ouvre avec les plus grandes précautions. Comment quelqu'un aurait-il pu entrer par cette porte, venir jusqu'à la

table en traversant le rayon de la lampe, échanger les poignards et ressortir sans que personne s'en aperçoive ?

— Non, dit Sharpless, cette possibilité est exclue.

Rich se pétrissait le crâne d'une main.

— Et la fenêtre ? demanda-t-il.

— Avec ce parquet qui craque ! s'écria Ann. En outre, les rideaux sont presque complètement tirés.

Sharpless traversa lentement la pièce. Plus il approchait de la fenêtre, plus le plancher craquait. Il examina les rideaux, les écarta, mit la tête dehors.

— Il y a environ deux mètres cinquante de hauteur ! constata-t-il. Quelqu'un a-t-il une lampe de poche ?

Hubert prit l'objet demandé dans le tiroir de la table du téléphone. Sharpless dirigea le faisceau de la lampe dans la nuit.

— Aucune trace de pas sur la plate-bande, dit-il. Par conséquent, personne ne peut être entré par la fenêtre. (Il s'interrompit, puis reprit lentement avec une certaine hésitation :) Serait-il possible que Fane lui-même ait échangé les poignards ?

L'hypothèse était hardie, peu vraisemblable, pour ne pas dire absurde. À supposer qu'Arthur eût voulu tenter une expérience et braver le sort, comment aurait-il eu l'idée de se procurer au préalable un poignard identique à celui du docteur, puisqu'il ignorait non seulement les rites de la séance, mais encore en quoi elle consisterait ?

Cependant, Rich tourmentait un des boutons de son smoking. Il semblait en proie à un grand trouble.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, nous devons avertir immédiatement la police.

— Si vous le voulez bien, je vais m'en charger, proposa Ann.

Rich et Sharpless la regardèrent avec surprise. Ann baissa les yeux.

— Vous savez, expliqua-t-elle, que je travaille à Gloucester, où j'assume le secrétariat personnel du colonel Race, chef de la police. J'ai une certaine expérience des affaires criminelles ; mon chef m'emmène quelquefois avec lui dans ses enquêtes. Je pourrais peut-être appeler le colonel Race lui-même... À moins que vous ne jugiez préférable que ce soit l'un de vous qui annonce le crime ?...

Rich la contempla avec un intérêt nouveau et Frank Sharpless sembla la voir pour la première fois. Hubert Fane, de son côté, examinait la jeune fille avec une attention non dépourvue d'admiration.

— Nous cédon's volontiers le pas au beau sexe, dit Rich avec empressement. Voilà le téléphone... Mais qu'allez-vous dire à votre chef ?

Ann se mordit la lèvre.

— Je n'en sais rien, dit-elle. La situation est très gênante pour nous tous, surtout si l'on alerte Scotland Yard, ce qui sera probablement le cas. Le colonel Race n'aime pas beaucoup laisser débrouiller ce genre d'affaires à son personnel. Du reste, cela n'a pas d'importance... Je suis convaincue qu'aucun de nous n'est coupable. En outre...

— En outre, acheva brutalement Sharpless, vous êtes également convaincue que l'hypothèse d'une personne venue du dehors ne tient pas debout, elle non plus. Je partage votre opinion. J'ai bon œil et bonne oreille, et je pourrais jurer que personne n'est entré ni par la porte ni par la fenêtre.

Sharpless ne croyait pas si bien dire

VI

Philip Courtney avait passé agréablement l'après-midi. Il avait flâné sous les ombrages du Parc municipal, visité le Musée, goûté aux célèbres eaux de Cheltenham, et il se sentait singulièrement léger en prenant son thé à la terrasse d'une élégante pâtisserie.

« À quoi peut donc tenir mon sentiment d'euphorie ? s'interrogea-t-il en se beurrant un toast qu'il recouvrit ensuite d'une confortable couche de marmelade d'orange. À l'absence de toute contrainte. J'exerce une profession qui me plaît, que j'ai choisie. Je pratique l'indépendance matérielle et morale – je me suffis à moi-même – aucun « fil à la patte »... Décidément, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

Il dîna tard, prit l'autobus, et, vers 9 heures, il débouchait dans l'avenue Fitzherbert. La rue ne comptait guère plus d'une demi-douzaine de maisons, encloses chacune dans un jardin ceinturé d'un mur de pierre venant à hauteur de l'épaule. Lorsqu'il se trouva devant la grande maison blanche qui répondait à la description de son ami Sharpless, il reconnut la villa des Fane et s'arrêta pour l'examiner. Aucune des fenêtres de la façade n'était éclairée. Le vent du soir agitait les feuilles des arbres.

Il se mit à penser aux confidences de Frank Sharpless et à se demander quelle influence un amour malheureux pouvait exercer sur le développement d'un être. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps. La dernière maison de la rue était celle du major Adams, qui le reçut lui-même et le conduisit à la bibliothèque, où sir Henry Merrivale – H.M. (His Majesty) comme on l'appelait souvent à cause de l'allure majestueuse et même royale qu'il aimait à se donner – trônait déjà devant le bureau, prêt au travail, le nez chaussé d'énormes lunettes d'écaille.

Sir Henry salua le jeune homme d'une vigoureuse poignée de main, que démentait, par ailleurs, une certaine froideur méfiante et quasi hostile du regard. Courtney en fut impressionné. « Quelqu'un se serait-il permis de dire du mal de moi à mon client ? » se demanda-t-il. Mais il se convainquit bientôt qu'il ne s'agissait là que d'un masque destiné à en imposer dès l'abord au nouvel interlocuteur et à marquer, une fois pour toutes, que H.M. désirait rester le maître de la situation.

Sir Henry ne perdit pas de temps en vaines palabres. Les coudes sur les genoux, le front dans la main, posant un regard distrait sur la

collection d'armes anciennes exposée au mur, il commença d'emblée à dicter ses mémoires.

— « Je suis né le 6 février 1871, débuta sir Henry d'une voix vibrante, à Cranleigh Court, près de Yewborough, dans le comté de Sussex. Ma mère, née Agnès Honoria Gayle, était fille du pasteur William Hayle et de son épouse légitime. Mon père, Henry Saint-John Merrivale, huitième baronnet de ce nom... »

Courtney fit entendre un léger grognement « Cela promet d'être drôle ! » se dit-il.

— Vous avez noté ? s'enquit H.M. en le regardant par-dessus ses lunettes.

— Oui, monsieur. Mais je me demande s'il convient de commencer ainsi.

— Et pourquoi pas ? Est-ce moi qui écris mes Mémoires ? Ou est-ce vous ?

— Je pensais seulement qu'il serait peut-être préférable...

— Laissez-moi faire, jeune homme. Je sais où je vais et le choix de chaque mot m'est imposé par des raisons impérieuses. Voulez-vous écrire ce que je vous dicte, oui ou non ?

— Mais certainement, certainement ! Veuillez continuer, je vous prie.

— Autant vous dire tout de suite que j'ai l'intention de traiter de mon enfance d'une manière très détaillée. Je tiens surtout à dépeindre mon oncle George, grand amateur de chevaux...

« Seigneur ! » pensa Courtney.

— ... qui dès mon jeune âge a joué dans ma vie un rôle considérable. J'avais dix-huit mois lorsque je lui fus présenté...

Courtney l'interrompit d'un air ahuri :

— Êtes-vous bien sûr, questionna-t-il, que vos souvenirs remontent aussi loin ?

— Ils remontent plus loin encore. J'étais une sorte d'enfant prodige, répondit H.M. avec une noble simplicité. Vous comprenez maintenant pourquoi mes souvenirs feront l'objet d'un très gros volume.

— J'espère que vous n'omettez aucun détail susceptible de nous éclairer sur la révélation de votre vocation ? dit Courtney avec timidité.

Son visage exprimait l'inquiétude. Quoi ! les Mémoires de ce grand détective, dont le tirage devrait atteindre un chiffre sensationnel,

pourraient n'être qu'un radotage décevant ? Le jeune homme voyait déjà ses espérances s'écrouler. Sharpless aurait-il eu raison ?

— Vous évoquerez sans doute les grands crimes de votre carrière ? s'enquit-il modestement.

— Les crimes ? Quels crimes ? répéta H.M. don les sourcils levés exprimèrent un profond étonnement.

— Enfin, je pense aux cas difficiles que vous avez éclaircis, aux énigmes que vous avez résolues, aussi bien dans le Service Secret que...

— Non, non, mon cher, il n'est pas question de cela ! interrompit H.M. en secouant la tête. Les histoires criminelles, j'en ai par-dessus la-tête. Elles n'offrent plus pour moi aucun intérêt. Tandis que mes souvenirs intimes, les choses que j'ai vécues.

À ce moment, on frappa à la porte et une femme de chambre se montra.

— Qu'y a-t-il ? questionna H.M.

— On vous demande au téléphone, sir Henry. Si j'ai bien compris, c'est le chef de la police de Gloucester...

H.M. jeta un regard méfiant à son biographe mais le visage de Courtney resta aussi impassible que celui d'une idole. H.M. envoya au diable tous les services téléphoniques et toutes les polices de l'univers, mais il ne s'en leva pas moins pour aller répondre. Courtney l'entendit vociférer dans le vestibule.

— Je vous ai déjà expliqué, mon bon Race, que le cyanure était dans la corbeille à ouvrage, et si vous arrêtez la belle-sœur...

Il y eut une assez longue pause.

— Quoi ? un nouveau cas ?

Un autre silence suivit.

— Non, vraiment, je ne peux pas, Race ! J'ai un travail urgent en ce moment, je suis en train de dicter mes... Oui ? Il faut vous adresser à Scotland Yard... Quoi ? Une affaire impossible à démêler ?

À l'autre bout du fil on discourt longuement.

— Ah ! C'est ainsi que la chose se présente. Comment s'appelle la victime ?... Arthur Fane ?

Philip Courtney bondit. La pipe qu'il s'apprêtait à bourrer retomba sur la table. Haletant, il tendit l'oreille.,

— Bon, bon ! J'accepte, mais a une condition. C'est que vous fassiez venir de Londres l'inspecteur en chef Masters. Oui, mon cher,

s'il en est, j'en suis aussi. Bien, c'est entendu ! Oui, oui ! j'y vais de ce pas... Au revoir !

Il raccrocha bruyamment le récepteur.

Lorsqu'il reparut dans la bibliothèque, H.M. avait un air mi-figue mi-raisin où la contrariété cédait le pas à un intérêt évident.

— C'est un avocat nommé Arthur Fane que sa femme, si je comprends bien, a envoyé ad patres.

— Bon Dieu !

— Mais il semble que la culpabilité ne soit pas établie..., dit H.M. en observant son biographe qui pâissait. Qu'est-ce qui vous prend, jeune homme ? Est-ce que vous connaissiez ces Fane ?

— Non, non..., mais je pensais à notre travail.

— Napoléon était capable de faire quatre ou cinq choses à la fois, remarqua sentencieusement H.M. Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas en faire au moins deux. Venez avec moi. Je vais voir de quoi il s'agit, et, tout en étudiant le cas, je continuerai à vous dicter, à bâtons rompus...

— Mais je ne peux pas tomber chez ces gens sans autre formalité...

— Si, si, avec moi, tout est possible. Le colonel Race me dit que sa secrétaire est justement là. Une jeune fille nommée Ann Browning, qui a, paraît-il, quelques idées sur l'affaire. C'est, du moins, ce que dit Race. Moi, je ne crois pas au fameux don d'observation des femmes. Enfin, cette gamine peut avoir des choses intéressantes à raconter. Mettez votre chapeau et allons-y !

Courtney ne portait pas de chapeau, mais il suivit H.M. dans le vestibule où il le regarda se coiffer d'un gigantesque panama. Puis ils s'enfoncèrent tous deux dans la nuit chaude.

Peu après, les promeneurs qui prenaient le frais sous les ormes de l'avenue Fitzherbert entendirent avec surprise une voix empathique qui déclamait :

— « En évoquant mon enfance, mon but est de tracer à l'intention du lecteur un tableau fidèle de la société dans cette époque, des mœurs, des tendances intellectuelles, de ce que j'appellerai la mode du moment. En un mot, mon ambition est de donner le jour à une œuvre que l'on pourrait qualifier d'encyclopédique...

VII

Si l'on avait prévenu Philip Courtney que ce même soir, à 11 heures et demie, dans une maison inconnue, il porterait dans ses bras une jeune femme plongée dans un profond sommeil, il aurait été bien étonné. C'était pourtant ce qu'il était en train de faire.

Lorsque sir Henry et Courtney étaient arrivés à la maison des Fane, ils avaient trouvé la porte ouverte et le vestibule éclairé.

Sharpless, qui soutenait à bras-le-corps une forme inanimée vêtue de violet, discutait âprement avec un inspecteur de Gloucester. Il était évident que les deux hommes n'étaient pas du même avis.

— Comment voulez-vous qu'elle s'échappe ? s'impatientait Sharpless. Laissez-moi la déposer dans sa chambre.

— Soit ! dit enfin l'inspecteur après avoir hésité. Mais vous redescendrez tout de suite, c'est compris ? (Il se tourna vers les nouveaux venus :) Sir Henry Merrivale ? demanda-t-il. H.M. répondit par l'affirmative, et l'inspecteur s'inclina en se présentant :

— Inspecteur Agnew. Le colonel Race m'a chargé de vous recevoir. Vous permettez que je vous conduise, sir Henry ?

Le plan de la maison était simple. Au rez-de-chaussée, deux pièces de chaque côté du vestibule : à droite, un petit salon et une salle à manger, à gauche, la bibliothèque et le grand salon, qui donnait sur la roseraie et d'où montait un murmure de voix. La cuisine était dans une annexe. L'inspecteur Agnew indiqua du doigt la bibliothèque.

— Je n'ai pas l'intention de procéder à l'interrogatoire ce soir même, déclara catégoriquement sir Henry. Nous pouvons attendre à demain, lorsque Masters sera arrivé. Mais je désire entendre ce que vous avez à me dire, mon garçon. Allez-y.

— Phil ! supplia Sharpless, reste un instant avec moi !

Sir Henry le dévisagea, fit signe qu'il consentait à se priver un instant de son historiographe et suivit l'inspecteur Agnew dans la bibliothèque. Courtney demeura auprès de Sharpless, toujours chargé de son précieux fardeau. Si le jeune officier avait été surpris de voir ainsi surgir son ami, il n'en laissait rien paraître.

— Aide-moi à porter Vicky, lui dit-il. Je vais te montrer le chemin.

Courtney constata que la jeune femme était très jolie. Un peu maladroit dans sa confusion, il atteignit le premier étage, tandis que

Sharpless prenait les devants et allumait les lampes.

Le premier étage, dont les pièces rappelaient la disposition du rez-de-chaussée, comptait six chambres à coucher et deux salles de bains. Sharpless ouvrit toutes les portes l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il eût découvert la chambre des Fane. C'était la première à droite, une très belle pièce où on sentait l'influence de deux goûts différents. Un balcon de pierre blanche surplombait le jardin, du côté de l'avenue. Les meubles étaient modernes, et un tapis de haute laine rehaussait d'un accent plus soutenu les boiseries pâles et le rose effacé des rideaux de taffetas.

— C'est ici ! dit Sharpless. Étends-la sur le lit.

Lorsque Courtney eut déposé la jeune femme, Sharpless referma la porte et les deux hommes se regardèrent.

— Frank ! commença Courtney, dis-moi enfin...

— Chut !

— Que s'est-il passé ? insista Courtney en baissant la voix. Pourquoi ne lui jettes-tu pas un peu d'eau froide au visage pour la faire revenir à elle ?

Sharpless narra brièvement les faits. On entendait, sur une table de chevet, le tic-tac d'une petite pendule de marbre noir ; la lumière de la lampe, tamisée par un abat-jour rose, éclairait le visage immobile de Vicky. Courtney écouta sans mot dire le récit de son ami et ses traits exprimèrent un effroi grandissant.

— Mon pauvre Frank ! dit-il enfin. Je te plains...

— Pourquoi ?

— Tu es persuadé qu'aucun de vous n'a pu échanger les poignards ?...

— C'est l'évidence même !

— Donc, quelqu'un s'est introduit de l'extérieur dans le salon pour opérer la substitution !

— C'est impossible ! J'en suis convaincu !

— Il faut cependant te convaincre du contraire !

— Comment cela ?

— Mais Frank, réfléchis donc un peu !... tu aimes cette femme ?

Pour toute réponse, Sharpless se tourna vers le lit où gisait Vicky Fane et lui prit la main.

— Quelqu'un est-il au courant de ton sentiment ? poursuivit Courtney.

— Je crois que Hubert Fane a deviné quelque chose.

— Frank, si tu ne réussis pas à prouver que le crime n'a pas pu être commis par l'un de vous, tu es un homme perdu.

— Que veux-tu dire ?

— Tout simplement que tu es le seul, parmi l'assistance, qui avais intérêt à supprimer Fane...

Sharpless laissa retomber la main de Vicky et se tourna lentement vers son ami.

— Voilà, dit-il, quelque chose à quoi je n'avais pas pensé !

— D'autres y penseront pour toi.

— Mais pourquoi ? On ne peut pas me soupçonner, du moins pas plus que Rich, ou Ann Browning, ou Hubert Fane. Nos alibis sont aussi solides que le granit.

— Tu en es bien sûr ?

— Parfaitement sûr !

— Il s'agira d'en convaincre l'inspecteur. Écoute, Frank, je suis ton ami... pardonne-moi cette question : ce n'est pas toi qui...

Sharpless eut un sourire sans joie, qui le vieillit soudain de dix ans.

— Non, répondit-il, ce n'est pas moi ! Je n'ai pas tué Fane. Je n'en aurais pas été capable. Maintenant, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre, il faut que je redescende si je ne veux pas que l'inspecteur me fasse une scène. Tu restes auprès de Vicky ?

Courtney sentit ses cheveux se dresser sur sa tête à cette proposition.

— Je ne peux pas, dit-il.

— Il le faut cependant, répondit Sharpless d'une voix grave. Écoute, Phil, tu ne m'as pas pris au sérieux ce matin... non, ne proteste pas, je l'ai deviné. Tu m'as cru fou. Et pourtant j'avais raison. Les faits ont confirmé mon impression qu'un mystère plane sur cette maison. J'ai peur... C'est pourquoi je voudrais que tu veilles sur Vicky en mon absence.

— Tu ne t'imagines pas qu'on va essayer...

— Mon instinct ne m'a pas trompé la première fois et j'ai donc raison de le suivre maintenant encore. Ne cherche pas de mauvais prétextes ! Ce n'est qu'un petit service que je te demande de me rendre. Tu restes ici jusqu'à ce que je revienne ! Ne refuse pas.

— Soit ! acquiesça Courtney à contrecœur.

— Merci ! Maintenant je vais me livrer à la Justice dit Sharpless en

ajustant sa cravate. J'espère être de retour sous peu. Mets-toi à ton aise en attendant.

En l'occurrence, Courtney jugea la recommandation un peu déplacée et, lorsque son ami eu refermé la porte, il promena autour de lui un regard peu rassuré. Il refusa l'invitation du fauteuil de brocart rose. Il essaya de s'intéresser aux tableaux qui ornaient les murs, mais les craquements du plancher le découragèrent. Il se mit alors à écouter le tic-tac de la pendule et la respiration paisible de Vicky Fane. C'était vraiment une jolie femme, il le reconnaissait, mais il aurait mieux aimé n'importe quoi que de se trouver dans une situation pareille, fût-ce auprès de la plus belle femme au monde.

Il remarqua sur le bureau d'Arthur Fane, près de la fenêtre, un relevé de banque dont les feuillets étaient maintenus ouverts par une règle. Il put constater que Fane avait à son crédit la somme coquette de 2200 livres. Il détourna vite les yeux et se demanda pourquoi l'avocat gardait un montant si important à son compte courant au lieu de lui faire produire des intérêts.

Puis il s'ennuya et sortit sur le balcon.

Dix minutes plus tard, il entendit la porte de la chambre s'ouvrir doucement.

Courtney, qui respirait avidement un parfum du foin fraîchement coupé apporté par le vent nocturne, n'aurait probablement rien remarqué, si la personne qui venait d'entrer ne s'était pas donné tant de peine pour ne pas faire de bruit. Ses précautions eurent comme conséquence de tels craquements que Courtney se retourna.

Il vit entrer une jeune fille vêtue de blanc et casquée d'un diadème de cheveux blonds. Avant de refermer la porte, elle jeta un regard anxieux dans le vestibule.

Ce ne pouvait être qu'Ann Browning, dont Sharpless et sir Henry lui avaient parlé.

Philip Courtney qui, à trente ans, n'avait encore jamais ressenti de véritable passion, se dit que, depuis qu'il était au monde, il n'avait jamais vu créature aussi désirable. Sa robe blanche moulait un corps ravissant. Elle parcourut la chambre du regard, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne. Elle fit ensuite le tour du lit, dont la tête se trouvait en face de la fenêtre, et s'approcha de la coiffeuse qui était placée de biais, dans un angle.

Courtney, qui luttait contre une envie intempestive de tousser, ne quitta pas le balcon.

Dans le miroir ovale de la coiffeuse, il dévora des yeux le visage d'Ann éclairé par la lampe. Il remarqua que ses joues étaient colorées

et qu'elle jetait autour d'elle des regards furtifs. De sa place, il ne pouvait voir ce qu'elle faisait, mais il eut l'impression qu'elle cherchait quelque chose. Il entendit un cliquetis de verre et un autre bruit, qui lui sembla légèrement métallique.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau.

— Oh ! fit Ann en se redressant.

L'homme qui venait d'entrer eut l'air aussi surpris qu'elle. Il détacha lentement sa main de la poignée de la porte. C'était le D^r Rich, Courtney en était sûr.

— J'espère que je ne vous dérange pas, modula la voix basse et chantante du psychiatre.

— Mais pas du tout, répondit Ann avec un sourire.

Je cherchais mon poudrier que je croyais avoir laissé ici, mais je ne le trouve pas.

Courtney voyait se profiler dans le miroir incliné la bouche puérile aux lèvres gonflées, le petit nez légèrement retroussé, le front bombé sous l'éclat de la chevelure. Il caressa du regard la ligne longue et sinieuse de la nuque.

— J'admire le parti ingénieux qu'une femme sait tirer de l'usage de son nécessaire à maquillage, dit le docteur. (Il avait un soupçon de raillerie au coin des lèvres, mais son ton restait courtois.) Il y a là matière à une infinité de prétextes charmants. Non vraiment, nous autres hommes n'avons rien trouvé de comparable... Mais dites-moi, miss Browning poursuivait-il sur un ton différent, vous vous demandez sérieusement si M^{rs} Fane est en état d'hypnose ?

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion répondit Ann avec hauteur.

— Donnez-moi cette épingle, je vous prie.

— L'épingle ? Quelle épingle ?

— Celle que vous avez dans la main, parbleu !

Rich s'approcha d'elle et lui prit l'épingle avec précaution.

— Regardez ! ordonna le docteur.

Il s'était penché sur Vicky, avait dégrafé son poignet gauche et relevé jusqu'à l'épaule la manche de sa robe. Courtney vit luire l'épingle dans les doigts de Rich. Soulevant le bras inerte, il en pinça la chair entre deux doigts, puis il y enfonça l'épingle jusqu'à la tête.

Le spectateur invisible crut qu'Ann allait pousser un cri. Or, non seulement Vicky ne fit pas un mouvement, mais elle continua à respirer aussi paisiblement qu'auparavant. Les doigts experts du

médecin retirèrent l'épingle sans faire perler une seule goutte de sang.

— Il y a deux siècles, déclara-t-il alors, on aurait pris M^{rs} Fane pour une sorcière et on l'aurait condamnée au bûcher. Heureusement, on est moins superstitieux de nos jours. Vous feriez mieux de redescendre, miss Browning, conseilla-t-il en souriant. Quant à moi, je m'en vais réveiller M^{rs} Fane. Je ne le fais pas de gaieté de cœur, croyez-le bien !

Ann se dirigea vers la porte.

— Vous savez, j'étais vraiment venue chercher ma boîte à poudre ! lança-t-elle en se retournant avant de quitter la pièce.

Courtney, confus du rôle d'espion qu'il jouait involontairement, s'apprêtait à révéler sa présence au docteur lorsque la curiosité le retint. Rich venait de fermer la porte à clé ; il soupira profondément à plusieurs reprises, fit le tour du lit, et vint se placer près de la coiffeuse. Courtney le vit se pencher sur la femme endormie.

— Victoria Fane ! appela-t-il.

Vicky ne bougea pas.

— Victoria Fane !

Le murmure de sa voix parvenait distinctement aux oreilles de Courtney.

— Vous m'entendez, Victoria Fane ! Vous dormez encore, mais je sais que vous m'entendez ! Je vais maintenant vous poser quelques questions auxquelles vous répondrez en me disant toute la vérité. Vous me comprenez ?

Vicky gémit doucement, comme quelqu'un qui rêve.

— Victoria Fane, questionna Rich après un long silence rompu seulement par le tic-tac de la pendule, haïssez-vous votre mari ?

— Qui... non... oui !

Les yeux étaient fermés et les lèvres remuaient à peine, mais tout le corps se crispait, comme saisi d'une crampe.

— Pourquoi le haïssez-vous ?

— Parce qu'il a tué une femme...

Rich se pencha plus avant. Ses poings se refermèrent sur la couverture.

— Qui était cette femme ?

— Polly Allen... une jeune fille. C'était ici...

À l'audition de ce nom, les poings de Rich se resserrèrent.

— Dans cette chambre ? demanda-t-il.

— Non, en bas.

— Dans le salon où nous étions ce soir ?

— Oui.

— Comment a-t-il tué cette fille ?

— Il l'a étranglée...

— L'a-t-il étranglée sur le canapé ?

— Oui !

Le docteur se redressa. Il hochait la tête comme s'il voyait se confirmer ses soupçons.

Courtney sentit un frisson lui courir le long de l'épine dorsale, tant était grand le contraste entre cette chambre élégante et les images terribles qui se présentaient à son esprit.

— Le tango que vous avez chanté a-t-il une relation quelconque avec ce crime ?

— Non !

— Qu'est-ce qu'il évoque pour vous ?

La jeune femme ne répondit pas.

— Vous devez me répondre ! À quoi vous fait penser cette chanson ?

— À Frank Sharpless.

— Aimez-vous Frank Sharpless ?

— Oui, je crois.

Rich posa sur les yeux fermés des doigts courts aux bouts carrés.

— Est-ce que quelqu'un d'autre a connaissance de ce crime ?

— Oui...

— Qui ?

La poignée de la porte s'abaissa soudain et quelqu'un frappa vigoureusement à la porte.

Rich étouffa un juron, courut à la porte et l'ouvrit.

Il se trouva devant sir Henry Merrivale, l'inspecteur Agnew et Frank Sharpless. Le docteur se domina et c'est d'une voix ferme et assurée qu'il pria les trois hommes d'entrer.

— J'étais justement sur le point de réveiller M^{rs} Fane, expliqua-t-il. Mais il vaut peut-être mieux que je le fasse en présence de témoins... Je crains toutefois que votre uniforme n'effraie ma patiente, monsieur

l'inspecteur.

L'inspecteur lui jeta un coup d'œil méfiant.

— Si vous le jugez utile, je me retirerai, dit-il enfin. De toute façon, sir Henry voudrait vous parler. Le capitaine Sharpless, par ailleurs, a exprimé le désir d'informer lui-même M^{rs} Fane de ce qui s'est passé dès qu'elle sera réveillée.

— Ce n'est pas exact ! protesta Sharpless un peu contrarié. J'ai dit qu'il vaudrait mieux qu'elle l'apprenne de la bouche d'un ami que de celle d'un étranger...

Il poussa de côté sir Henry et l'inspecteur, entra brusquement et s'écria, après avoir jeté un regard autour de la chambre :

— Où est passé Phil Courtney ?

— Qui ? demanda le docteur avec étonnement.

— Phil Courtney, un de mes amis, que j'avais laissé ici il n'y a pas un quart d'heure.

C'est alors que Courtney se vit contraint d'agir d'une manière qu'il qualifia lui-même de cavalière et de grotesque. Avant qu'on pût découvrir sa présence, il bondit par-dessus la balustrade et disparut dans la nuit.

VIII

Plus tard, Courtney devait se louer de son réflexe. Il n'avait pourtant aucun mérite. Son geste n'avait pas été raisonné, mais commandé par un instinct aveugle, par le désir de se dérober aux regards pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Il tomba mollement et presque sans bruit dans une plate-bande. Il se sentait bouleversé. Il avait ressenti en une même soirée les émotions les plus fortes de sa vie : il avait vu une jeune fille qui s'était emparée de son cœur et venait de sauter d'un balcon comme un cambrioleur surpris en flagrant délit.

Il remercia le ciel que personne n'ait remarqué sa fuite, et il entra, comme par hasard, dans la maison dont la porte était restée ouverte.

Le vestibule était désert.

Courtney réfléchissait à ce qu'il avait appris. Ce n'était au détriment ni de Vicky Fane ni de son ami Frank. Mais Fane, ce bourgeois rassis, le maître de cette maison cossue, avait étranglé Polly Allen et s'était débarrassé du cadavre... Sa femme le savait. Même en admettant qu'elle ait voulu se défaire de son mari pour épouser Sharpless, elle n'avait pas besoin de le faire assassiner. Elle n'avait qu'à s'adresser à la police et à dénoncer le meurtrier... le bourreau se serait chargé de la rendre libre... Frank était donc innocent !

Courtney fut arraché à ses pensées par l'arrivée de sir Henry, de l'inspecteur et du D^r Rich, qui descendaient ensemble. Rich avait l'air contrarié.

— M^{rs} Fane est dans un état de grand épuisement, grommelait-il. Elle est beaucoup plus faible que je ne l'imaginai. Croyez-vous que ce garçon sache lui parler sans provoquer de commotion ?

— En tout cas, elle est réveillée, riposta le policier. En outre sir Henry désire s'entretenir avec vous avant de s'en aller.

— C'est aussi mon souhait..., commença le docteur qui s'interrompit soudain en voyant Courtney.

— Tiens ! fit H.M. en le regardant par-dessus ses lunettes. D'où arrivez-vous, jeune homme ?

— Je suis sorti un instant pour prendre l'air. M^{rs} Fane ne semblait pas avoir besoin de moi. J'espère qu'elle se sent tout à fait bien ?

— Justement non, répondit brièvement sir Henry. Elle se sent aussi mal qu'il est possible après une pareille mésaventure. Qu'est-ce que c'est que cette pièce ? et il indiqua du menton la porte qui faisait face à celle du salon.

— C'est la salle à manger, sir Henry, répondit Agnew.

— On peut s'y installer ?

— Mais certainement.

Agnew ouvrit la porte et tourna le commutateur, éclairant ainsi une scène inattendue. L'oncle Hubert se tenait près du dressoir, le goulot d'une bouteille entre les lèvres. Il avait évidemment profité de l'émoi général pour s'offrir une bonne lampée de l'excellent cognac de son neveu.

Hubert ne se montra nullement décontenancé. Il remit posément la bouteille sur le dressoir, la boucha avec soin, s'essuya les lèvres avec son mouchoir et, après avoir salué les intrus d'un geste qui était un peu plus qu'un signe de tête et un peu moins qu'une révérence, il sortit avec une telle dignité que personne n'osa lui adresser la parole.

— Juste ciel, s'écria sir Henry en rajustant ses lunettes, quel est cet oiseau-là ?

— C'est M^r Hubert Fane, l'oncle d'Arthur Fane.

— L'oncle d'Arthur Fane ! répéta H.M. dont l'œil goguenard s'arrêta sur le carnet de sténographe qui dépassait de la poche de Courtney. C'est passionnant ! Aurait-il par hasard une passion pour les chevaux ?

Sidéré, Agnew se tourna vers le célèbre détective.

— Je ne sais ce qui vous fait penser à cela, sir Henry, mais le fait est que l'individu qui a demandé à lui parler ce soir était un bookmaker.

— Vraiment ?

Sir Henry sourit d'un air rêveur, comme si ces mots éveillaient en lui des souvenirs. Mais il écarta ces pensées inopportunes et s'adressa à Rich :

— Docteur, asseyez-vous, je vous prie !

La salle à manger avait les mêmes dimensions que le salon. Un lustre garni de bougies électriques pendait au plafond. Le mobilier, d'un style pur, était richement sculpté et les parois unies, d'un blanc crème, en faisaient ressortir la patine. Au-dessus du dressoir, un tableau d'un maître du XVII^e siècle représentait une tête d'enfant. Il était peint sur bois et l'éclairage le mettait en valeur.

Ayant tiré une des chaises à haut dossier, Rich s'y affala.

— Une seconde ! dit-il.

Il croisa les jambes, posa les mains sur les genoux et sembla les examiner un instant avec attention.

— Sir Henry, commença-t-il, avant toute chose il faut que je vous avoue... que... je n'ai plus le droit d'exercer la médecine.

— Ah bah ! s'étonna distraitement H.M. Pourquoi cela ?

— Parce que, il y a huit ans, j'ai été exclu de l'Ordre des médecins. Vous l'auriez fatalement découvert... aussi...

— Et... pour quelle raison avez-vous été exclu ?

Rich hésita. Il indiqua du menton Courtney et l'inspecteur Agnew.

— Ces messieurs sont vos assistants ? demanda-t-il.

— Oui.

— Puis-je avoir l'assurance que les révélations que j'ai à vous faire resteront entre nous, pour autant, naturellement, qu'elles n'affectent en rien le cas qui nous occupe ?

— Je crois pouvoir l'affirmer ! s'empressa de dire l'inspecteur.

— J'ai été accusé d'un délit, fit le docteur dont les yeux étaient de nouveau fixés sur ses mains, auquel le capitaine Sharpless a fait involontairement – du moins je le crois – allusion hier soir. En ma qualité de psychiatre, on m'a soupçonné d'avoir abusé d'une femme que j'avais hypnotisée.

— Diable ! L'accusation était-elle fondée ?

— Elle ne l'était pas ! affirma Rich avec une violence contenue tandis qu'un tremblement l'agitait tout entier. Ce sont là des dangers auxquels tous les psychiatres sont exposés. Aussi est-il insensé d'hypnotiser les malades sans témoins... Je connais des dentistes qui refusent d'anesthésier leurs patients en l'absence d'un assistant. Ils ont raison ! Vous me suivez ?

— Très bien.

Rich fit un geste d'homme accablé.

— J'étais marié, heureux en ménage... J'avais deux enfants. Ma femme a demandé le divorce : le jugement m'a retiré mes droits de paternité... Je n'ai jamais compris l'accusation, reprit-il après une pause. Si j'avais été un homme du genre de Hubert Fane...

— Vous appelez-vous vraiment Richard Rich ?

— Non. J'avais autrefois un autre nom. J'ai pris celui-ci pour le music-hall.

— Le music-hall ?

— Il faut bien vivre, avoua Rich en haussant les épaules. Il ne me restait pas d'autre moyen d'existence, et puisque le magnétisme réussissait... Dans ce domaine, je n'ai pas beaucoup d'égaux. L'expérience que j'ai faite ce soir, je l'ai faite des milliers de fois. C'est un numéro auquel je ne change jamais rien. Voilà pourquoi je possède ces accessoires truqués.

— Vous avez donc présenté ce numéro au music-hall ?

— À vrai dire, pas celui-ci, ou du moins rarement. Je donnais plutôt les attractions classiques, parfois avec une assistante, une certaine... (Il s'interrompit brusquement avec un geste de la main.) Le nom n'a pas d'importance. L'expérience de ce soir était plutôt réservée aux soirées chez des particuliers. Elle se prête mal aux salles de spectacle. Je me suis laissé entraîner ce soir à cette représentation, parce que... (Il haussa les épaules, puis continua :) Pourquoi ne pas l'avouer ? Parce que j'espérais avoir l'occasion de faire un bon repas. La vie n'est pas toujours facile...

Il épousseta sa manche et fit remonter sa manchette usée.

— Ah ah ! vous n'avez donc pas tellement de succès dans votre nouvelle carrière ?

— Mon numéro est extraordinaire, affirma Rich non sans orgueil. C'est une création à moi. Je m'étais bercé de l'illusion qu'elle me ferait vivre. Il est vrai qu'elle m'a fait connaître, mais...

Sir Henry leva les sourcils d'un air intéressé.

— ... mais, continua le psychiatre, peu de gens donnent des soirées de ce genre. Et puis il y a un danger auquel je n'avais pas songé... (L'ombre d'un sourire effleura son visage soucieux :) Il est arrivé quelquefois que l'épouse hypnotisée ait essayé de faire partir le revolver. Naturellement, les spectateurs étaient enchantés. Mais ma patiente, une fois réveillée, l'était beaucoup moins – pour ne rien dire du mari ! C'était un succès pour moi, sans doute, mais gros de conséquences ! Ça ne faisait pas de moi un de ces hommes que l'on s'arrache. Mon invention présente ce grave inconvénient de ne pas être une charlatanerie qui amuse le public. C'est une manifestation scientifique dont les résultats sont impossibles à prévoir.

Rich soupira, jeta un coup d'œil sur son costume fripé et murmura :

— Est-ce que j'ai l'air d'un homme arrivé ?

Un silence suivit cette confession. Sir Henry se dirigea vers la fenêtre, à l'autre extrémité de la salle à manger et contempla la roseaie que la lune argentait.

Philip Courtney sentit monter en lui une grande sympathie pour le docteur, ce vaincu de la vie, dont les paroles avaient un réel accent de vérité. Pourquoi, cependant, n'avait-il pas soufflé mot des confidences arrachées à Vicky endormie ? Il dut reconnaître qu'à sa place il se serait tu, lui aussi, et il attribua le silence du docteur à une louable délicatesse.

— Je vous remercie de ces renseignements, docteur, conclut sir Henry. Vous avez prévenu mes intentions... je voulais justement vous demander vos diplômes.

— J'ai des attestations légalisées que je puis présenter. Je ne suis pas un charlatan, si c'est ce que vous voulez dire !

— J'en suis convaincu, affirma H.M. Dans le cas particulier, qui vous a donné l'idée de cette séance ?

— Le capitaine Sharpless.

— Mais qui vous avait introduit dans cette maison ?

— Hubert Fane.

— Ah ! et dans quel but ?

— Par pur hasard. Pour rendre justice à Hubert, je dois reconnaître que, lorsqu'il est en veine, il est prêt à aider les autres. Je le connaissais du temps où j'étais encore un médecin réputé... Plus tard, il est allé au Kenya, ou je ne sais où, et je crois qu'il y a fait fortune. Je voudrais bien être à sa place, conclut Rich en grimaçant un sourire.

— Depuis combien de temps donnez-vous des représentations de ce genre ? demanda sir Henry, sans relever la dernière remarque du docteur.

— Deux ou trois ans, environ.

— Où les donnez-vous ?

— Un peu partout !

— Je comprends. Donc tous ceux qui ont assisté à une de ces séances connaissent les instruments que vous employez ; ils savent exactement ce que vous allez faire et ils peuvent même dire combien de temps durera le numéro. Est-ce juste ?

— C'est probable.

— Hum ! Vous voyez où je veux en venir, je suppose. Pourriez-vous me dire si l'une des personnes qui étaient ici ce soir a déjà assisté à l'une de vos représentations ?

— Il m'est impossible de le savoir, sir Henry. À part Hubert Fane, que je connaissais autrefois, je ne me souviens pas avoir jamais rencontré les autres. Cependant... J'espère, continua-t-il d'une voix

anxieuse, que vous ne me soupçonnez pas de complicité ? On ne tue pas un homme qu'on n'a jamais vu, qu'on ne connaît absolument pas...

La porte s'ouvrit tellement doucement que personne n'aurait vu entrer Ann Browning si sa robe blanche n'avait attiré l'attention. D'un air modeste, mais assuré, elle prit place sur une chaise, derrière l'inspecteur, pour suivre la conversation.

— Oh ! oh ! s'étonna sir Henry, sur un ton peu aimable.

Il la regardait fixement.

— Miss Ann Browning, la jeune personne dont je vous ai parlé, expliqua Agnew. C'est la secrétaire du colonel Race. Le colonel l'a autorisée à assister aux débats afin de pouvoir lui en faire un compte rendu.

— J'espère que je ne vous dérange pas, s'excusa Ann avec une gentillesse désarmante. Je ne voudrais pas que ma présence soit importune, mais, si vous me permettez de rester, je ne bougerai pas d'un pouce et j'écouterai sans rien dire.

Agnew fit un geste du menton dans la direction de Courtney.

— D'ailleurs, vous avez également ici votre secrétaire privé, sir Henry, dit-il.

— Je ne suis pas..., rectifia Courtney.

— Taisez-vous ! ordonna sèchement sir Henry.

Courtney, malgré cette injonction, allait protester de nouveau, lorsqu'il vit le regard d'Ann Browning fixé sur lui. La jeune fille lui sourit et il lut sur son visage un intérêt amical. Il sentit son cœur se dilater de bonheur.

— Passons, l'incident est clos ! reprit H.M. Vous disiez, fit-il en s'adressant à Rich, que vous ne vous souveniez pas avoir jamais vu vos spectateurs d'aujourd'hui. Ensuite vous avez ajouté : « Cependant... » Que vouliez-vous dire ?

Rich fronça les sourcils.

— Je suis bien content, dit-il, que miss Browning soit présente. Il me semble l'avoir déjà rencontrée... à moins que ce ne soit M^{rs} Fane ? Je n'ai qu'une vague impression.

— Où croyez-vous l'avoir vue ?

— Je ne sais pas.

— Était-ce à une de vos représentations ?

— Je ne saurais pas le dire.

— Et vous, miss Browning, demanda sir Henry, connaissez-vous le D^r Rich ?

— Je suis certaine de ne l'avoir jamais vu, répondit Ann, et je suis persuadée que si je l'avais déjà rencontré, je l'aurais reconnu, acheva-t-elle avec un sourire malicieux.

— Miss Browning est d'un naturel un peu soupçonneux, fit observer le docteur, d'un ton affable qui atténuait ce que sa remarque pouvait comporter de désobligeant. Elle ne semblait pas convaincue que M^{rs} Fane soit vraiment en état d'hypnose. Il y a quelques instants, je l'ai trouvée qui s'apprêtait à en faire la preuve en enfonçant une épingle dans la chair de son amie. Pour la rassurer, j'ai fait moi-même l'expérience, sans que la patiente se réveille.

Il raconta l'incident, sans y ajouter quoi que ce soit. Courtney le regardait fixement.

— C'est bien aimable à vous, docteur ! s'écria Ann. En réalité, je n'avais pas du tout l'intention que vous m'attribuez, mais c'est une accusation dont il me semble inutile de me défendre, n'est-ce pas ?

L'interrogation s'adressait à sir Henry, qui regarda d'un air pensif Rich et la jeune fille.

— Je n'ai pas à m'occuper de vos différends, dit-il. Du reste, l'inspecteur en chef Masters, qui doit venir de Londres demain, se chargera de vous interroger là-dessus. Avez-vous encore quelque chose à me communiquer dont vous n'avez pas fait part à l'inspecteur Agnew ?

— Non, répondirent la jeune fille et le docteur.

— Alors, vous pouvez rentrer chez vous. De mon côté je vais faire de même et je réfléchirai à cette affaire en dictant mes Mémoires.

Cinq minutes plus tard, la porte cochère se refermait sur sir Henry et Courtney. H.M. abaissa le bord de son large panama. Courtney, qui s'attendait à le voir se diriger vers la porte du jardin, l'entendit frotter une allumette et, à la lueur de la petite flamme, il le vit se pencher vers le gazon, examiner la plate-bande au-dessous du balcon de la chambre de M^{rs} Fane. On y apercevait distinctement l'empreinte de deux grands pieds.

Sir Henry se redressa et ses lunettes brillèrent une seconde dans la nuit.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Il m'avait semblé en effet vous voir plonger de ce balcon. Maintenant, jeune homme, vous allez pouvoir me raconter ce qui s'est passé *en réalité* dans la chambre à coucher. Qui aurait cru que mon biographe serait mêlé à une affaire

criminelle ?

Au-dessus de leurs têtes, la lune révéla la présence d'une troisième personne, mais ni sir Henry ni Courtney ne s'en aperçurent sur le moment.

IX

Le lendemain, à 3 heures de l'après-midi, l'inspecteur en chef Humphrey Masters franchissait le portail du jardin du major Adams, avenue Fitzherbert.

C'était un jeudi 24 août ; la chaleur allait croissant. Bien que Masters souffrit de la température, il portait un costume de drap bleu rigoureusement boutonné et son inévitable chapeau melon.

Il n'avait pas fait deux pas dans le jardin qu'il s'arrêta, ébahi du spectacle idyllique qui s'offrait à ses yeux.

Sir Henry Merrivale, vêtu d'une chemise de sport à manches courtes et d'un pantalon de flanelle blanche, jouait au croquet. Près de lui, installé dans un fauteuil de rotin, un garçon d'une trentaine d'années environ écrivait en sténo tout en fumant sa pipe. Non loin de là, une jeune fille blonde en robe rose semblait réprimer un fou rire.

C'était une scène charmante. Les arceaux rouge vif du croquet jetaient une note joyeuse dans le vert intense du gazon soigné. La maison basse, entourée d'ormes centenaires, respirait la quiétude et le confort sous le ciel sans nuages.

Sir Henry jouait au croquet d'une manière impeccable et ses vêtements étaient fort élégants dans leur blancheur immaculée, mais sa tête s'ornait d'un couvre-chef qui fit frémir Masters lui-même. C'était un de ces chapeaux de paille monumentaux dont les noirs d'Afrique du Sud coiffent leurs chevaux. L'étonnement de l'inspecteur s'accrut encore quand il entendit sir Henry dicter :

— « Je raconterai maintenant comment mon ami Digby Dukes et moi déplaçâmes les tuyaux d'orgue de l'église. C'était une nuit d'automne, un samedi, en l'an 1881. Nous procédâmes avec les plus grandes précautions et une indéniable habileté. Chaque tuyau ne fut reculé que de quelques rangs, afin que le changement ne fût pas trop visible. Mais pour juger de l'effet de cette substitution, il faudrait avoir entendu l'organiste plaquer les premiers accords de plain-chant le matin suivant. Aujourd'hui encore, on évoque cette anecdote dans mon village et il est probable qu'on en parlera aussi longtemps que ce village existera. »

La jeune fille aux cheveux blonds se cachait le visage dans les mains et un rire convulsif l'agitait. Cependant, le jeune homme à la pipe restait impassible comme un grand d'Espagne et sténographiait

sans broncher.

H.M. regarda au loin d'un air rêveur, puis, baissant la tête, il envoya, d'un coup de maillet bien appliqué, une boule dans un des arceaux.

— Bonjour, sir Henry, dit alors l'inspecteur Masters en soulevant son melon et en s'avancant sur la pelouse.

— Ah ! c'est vous ! fit H.M. en guise de salutation.

— Oui, répondit Masters. Vous n'avez pas besoin de me dire quoi que ce soit. Je devine que vous êtes de nouveau dans le pétrin et que vous m'avez fait venir pour vous aider à en sortir.

— Asseyez-vous donc, en attendant ! ordonna H.M. J'ai encore un chapitre à dicter, excusez-moi. Où en sommes-nous, jeune homme ?

— Environ cent soixante mille signes depuis le petit déjeuner, répondit Courtney après avoir retiré sa pipe de sa bouche. Sans compter les soixante mille d'hier soir.

— Vous avez entendu, Masters ?

— Puis-je vous demander, sir Henry, ce que vous fabriquez là ?

— Je dicte mes Mémoires... mon autobiographie, si vous préférez.

Masters s'inclina. Son visage trahit quelque inquiétude.

— J'espère que vous n'avez rien dit de moi...

— Pas encore, mon ami, mais quand j'en serai là, vous pouvez être sûr que vous aurez votre compte.

— Sir Henry, je vous avertis...

Courtney crut bon de rassurer Masters :

— À votre place, je ne me ferais pas de souci, monsieur l'inspecteur. Nous avons déjà plus de deux cent quarante mille signes et nous n'en sommes qu'à la onzième année de la vie de sir Henry. Votre tour ne viendra donc pas avant longtemps.

— Ce qui est certain, déclara H.M. avec beaucoup de dignité, c'est que cet ouvrage sera un document d'une valeur inestimable.

Il cligna des yeux pour mieux voir Ann Browning.

— Est-ce que je me trompe, miss Browning, mais il me semble que vous riez. Puis-je connaître la cause de cette hilarité ?

— Je ne me permettrais pas de rire, sir Henry, mais je crois que M^r Courtney ressent les premiers symptômes de la crampe des écrivains. Pourquoi ne pas faire une petite pause pendant que vous vous entretenez avec l'inspecteur ?

Sir Henry présenta Masters à la jeune fille et vice-versa :

— La protégée de Race, lui dit-il. Elle a reçu l'ordre de me suivre partout. Impossible de m'en débarrasser. Du reste, tout le monde ici ne s'en plaint pas !...

Masters dévisageait Ann Browning.

— Vous étiez présente lors de l'affaire d'hier, miss Browning ? demanda-t-il. Vous êtes la seule des personnes impliquées dans ce crime avec laquelle je n'aie pas encore parlé.

— Voilà ce que j'appelle aller vite en besogne ! s'écria H.M. avec un gros rire.

— Il se fait tard, sir Henry ! fit observer Masters qui s'impatientait.

— Eh bien, dites-moi ce que vous avez fait jusqu'à présent.

— J'ai discuté avec l'inspecteur Agnew et lu le procès-verbal. Puis j'ai interrogé M^{rs} Fane, le capitaine Sharpless, M^r Hubert Fane et le D^r Rich. En outre, j'ai entendu la femme de chambre et la cuisinière. Enfin, j'ai examiné avec soin la pièce dans laquelle le crime a été commis.

Courtney apporta deux transatlantiques qu'il était allé chercher dans un pavillon. Sir Henry déposa son maillet sur l'herbe et s'étendit sur la chaise longue avec un soupir de bien-être. Masters suspendit avec soin son chapeau melon au dossier de son siège avant de s'y installer.

— Si seulement les gens qui assistaient à cette séance n'étaient pas tellement sûrs de ne pas s'être perdus de vue les uns les autres un seul instant ! grogna-t-il avec un regard à l'adresse d'Ann Browning.

— C'est pourtant la vérité, affirma-t-elle. Arthur Fane est le seul qui se soit approché de la table.

— Naturellement ! fit Masters en haussant les épaules. Il faut bon gré mal gré admettre que tout le monde est innocent... bien que ce ne soit pas prouvé. Il n'est pas exclu non plus que vous vous souteniez les uns les autres. Quant à la porte, j'ai un témoin irréfutable...

— Un témoin ? qui donc ?

— La femme de chambre, Daisy Fenton, dit Masters en tirant son carnet de sa poche. Cette fille était dévorée par la curiosité de savoir ce qui se passait au salon. Elle savait qu'il s'agissait d'une séance de magnétisme et elle désirait en suivre les péripéties. Nous aurions fait la même chose à sa place. Ainsi elle est restée postée dans le vestibule, depuis le moment où les invités se sont réunis dans le salon jusqu'à celui où Arthur Fane a été assassiné.

— Tiens ! tiens !

— Lorsqu'on a fait sortir M^{rs} Fane, elle s'est cachée dans l'embrasure de la porte de la salle à manger et elle a attendu, dissimulée dans l'obscurité. Elle a pu se rendre compte que, jusqu'à ce qu'on vienne fermer la porte entrebâillée, M^{rs} Fane écoutait ce qui se disait au salon. Aussitôt après que le D^r Rich soit venu prier M^{rs} Fane d'entrer, Daisy est retournée à son poste d'observation. Peu après, quelqu'un a sonné. C'était un bookmaker nommé MacDonald qui demandait à parler à M^r Hubert Fane. Daisy a essayé de l'éconduire, mais il n'a rien voulu entendre. Pour finir, elle a frappé à la porte du salon et appelé Hubert Fane.

Masters fit une pause. Le soleil brûlait. Courtney évoquait la soirée tragique et son esprit se perdait en conjectures.

— Hubert Fane a reçu son bookmaker sur le perron, devant la maison. Les deux hommes n'avaient pas l'air de s'entendre. Tout en continuant à écouter à la porte, Daisy ne les a pas perdus de vue.

Sir Henry, qui semblait somnoler sous son chapeau ridicule, ouvrit soudain les yeux.

— Halte-là ! je vous arrête. Votre Daisy ne craignait-elle pas d'être surprise par Hubert ?

— Non, répondit Masters en secouant la tête. Elle prétend qu'il ne lui fait jamais d'observations. Elle a même ajouté : « Il est si mignon ce vieux monsieur ! C'est un vrai chou ! »

— Pouah ! fit Ann avec dégoût

— Après avoir discuté avec le bookmaker, Hubert Fane est rentré dans le vestibule. Mais il s'est rendu d'abord à la salle à manger pour se verser un cognac, selon son habitude. Il est entré au salon dix secondes après le coup de poignard. En d'autres termes, son alibi est aussi solide que celui des personnes qui étaient au salon. Daisy jure, conclut Masters en refermant son carnet, – et il n'y a pas de raison pour douter de sa bonne foi – que personne ne peut être entré au salon par la porte. Par conséquent, cette hypothèse tombe...

— Oui, je le pensais également.

— Est-ce aussi votre avis, sir Henry ?

— Sans doute, mon garçon, mais il y a les fenêtres.

— J'ai bien examiné les fenêtres. Elles surmontent une plate-bande d'un mètre de large, qu'on arrose vers le soir, de sorte que les empreintes y auraient été visibles si quelqu'un y avait marché. Le rebord extérieur de la fenêtre est recouvert d'une couche de poussière assez épaisse. En outre, ce rebord est à deux mètres du sol... Les

rideaux étaient un peu écartés. Les fenêtres étaient ouvertes, comme on peut s'y attendre en août, mais malgré cela, je ne vois pas comment on aurait pu s'introduire par là. Non, les fenêtres n'entrent pas en ligne de compte, elles non plus !

— En effet ! appuya sir Henry.

— Mais vous déraisonnez ! s'écria Courtney, qui sentait la tête lui tourner. Il y a pourtant bien un coupable !

Masters se retourna vers lui, surpris.

— Je regrette, dit-il, mais les faits sont les faits. C'est un cas déconcertant. La personne qui a porté le coup mortel n'est pas coupable. Les poignards ont été échangés, mais personne n'a pu effectuer la substitution. Les questions que l'on pose d'ordinaire, telles que : « Où vous trouviez-vous à telle ou telle heure ? » ou bien : « Comment expliquez-vous votre attitude suspecte ? » sont dépourvues de sens, car chacun était à même de surveiller son voisin et personne n'a eu une attitude suspecte. Bref, c'est une histoire à dormir debout !

— Ne vous échauffez pas, Masters ! dit sir Henry avec un sourire ambigu.

— Il y aurait pourtant de quoi, marmotta Masters. Si vous devinez comment les poignards ont pu être échangés, je serais bien content. Quant à moi, je ne vois aucune explication.

— Elle existe pourtant.

— Vous avez une hypothèse qui concorde avec tous les faits ?

— Mais oui !

— Et c'est vous qui l'avez trouvée ?

— Naturellement ! C'était très simple.

Masters se leva, puis il se rassit, au comble de l'agitation.

Sir Henry eut peine à s'extraire de son transatlantique.

— Je ne ferais pas mystère de mon idée, si je n'avais pas peur qu'elle vous aiguille sur une fausse piste.

— Je ne me fie qu'à l'évidence, sir Henry.

— Je sais, et c'est justement ce qui me chiffonne, car il y a place, entre ciel et terre, pour plus de choses qu'on ne le pense... Êtes-vous sûr que les déclarations des différents témoins, Ann Browning, le capitaine Sharpless, Rich et Hubert Fane, concordent bien entre elles ? Croyez-vous vraiment qu'aucun d'eux ne se soit approché de la fameuse table ?

— Je ne vois pas ce que je peux croire d'autre. À moins de

supposer qu'il s'agit d'une conjuration à quatre... je suis bien forcé de me fier à leurs déclarations.

— Bon ! Et vous êtes également persuadé que personne ne peut être venu du dehors ?

— Cela, j'en suis sûr.

— Eh bien, répondit H.M. d'un ton las, il n'y a plus qu'une possibilité, à laquelle personne n'a pensé, parce qu'elle crevait les yeux.

Masters le regarda, d'un air buté.

— Si vous voulez insinuer que c'est Arthur Fane lui-même qui est le coupable, je ne peux que me taire et hausser les épaules. Ainsi Fane savait qu'il allait être assassiné ? Et même il y tenait ? Il a laissé dessiner une croix sur sa chemise pour être sûr qu'on ne le manque pas... ? Voyons ! ne me racontez pas que c'est un suicide ! Et pourtant Fane est le seul qui se soit approché de la table...

— Nous y voilà ! soupira sir Henry.

— Où voulez-vous en venir ?

— À ceci. Nous avons si souvent répété que personne ne s'est approché de la table que cette phrase stupide a fini par n'avoir plus aucun sens. Or, justement, quelqu'un s'en est approché, au vu et au su de tous les assistants ; quelqu'un qui s'est tenu devant, le dos tourné aux spectateurs, de manière à cacher cette table qui, du reste, était déjà mal éclairée ; une personne qui portait une robe ajustée, avec des manches très bouffantes, hors desquelles elle a très bien pu faire glisser le véritable poignard, tout en y cachant l'autre... Cette personne, c'est M^{rs} Fane !

X

Ann n'avait pas fait un mouvement. Ses longues jambes nues ramenées sous son fauteuil, elle regardait le sol. Lorsqu'elle releva la tête pour parler, le soleil fit scintiller des paillettes d'or dans ses cheveux.

— C'est absurde, dit-elle avec véhémence. Il faudrait supposer que M^{rs} Fane faisait semblant d'être endormie et que, par ailleurs, elle avait prémédité de tuer son mari. C'est impossible ! D'ailleurs, je connais très bien Vicky ; c'est une femme admirable. Jamais elle ne serait capable d'une chose pareille.

— Cependant, vous êtes montée dans sa chambre pour vérifier si son sommeil était réel, remarqua froidement Masters.

Les mains d'Ann se crispèrent.

— Je vous demande pardon, je cherchais vraiment mon poudrier : je n'y peux rien si personne ne veut le croire.

— Je ne sais pas, miss Browning, intervint sir Henry, si ce point d'histoire sera jamais éclairci, mais je dois vous avertir que la démonstration que vous a faite le D^r Rich ne prouvait rien.

Une protestation générale accueillit cette affirmation.

— Masters, auriez-vous par hasard une épingle sur vous ?

L'inspecteur en découvrit deux au revers de son veston.

— « Vois une épingle et la ramasse, tout le jour ta chance tiendras », cita-t-il comme pour s'excuser. Ma mère m'a appris cela il y a bien des années, et je mets à profit le proverbe, comme vous le voyez...

Sir Henry prit l'épingle que lui tendait Masters, la plaça entre ses lèvres tandis qu'il frottait une allumette, et en flamba soigneusement la pointe.

— J'espère, dit-il, que notre ami Rich a pris les mêmes précautions avant de piquer M^{rs} Fane ?

— Certainement non, dit Ann, je ne me souviens pas qu'il l'ait fait.

— Eh bien, c'est une grave négligence, qui peut avoir de dangereuses conséquences. Maintenant, veuillez suivre ce que je fais.

Sir Henry pressa son bras contre son genou de manière à en tendre la peau, puis, ayant choisi sa place, il enfonça l'épingle d'un seul coup

jusqu'à la tête. Les assistants eurent un mouvement de recul. Ann s'écria :

— Mais c'est affreux ! Comment pouvez-vous le supporter ? Et vous n'avez même pas bronché !

— Non, ma petite, cela ne m'a fait aucun mal. Je n'ai rien senti.

Et comme chacun s'étonnait, il ajouta :

— C'est un truc connu, tout le monde peut en faire autant. Il suffit de choisir un endroit où il n'y ait ni artère ni veine, de bien tendre la peau et de piquer résolument dedans.

Il ressortit l'épingle sans qu'on vît perler aucune goutte de sang.

— Voulez-vous essayez vous-mêmes ? proposa-t-il à l'assistance.

— Non, merci ! répondit Ann avec un frisson

— Donnez ! fit Courtney.

À vrai dire, l'expérience ne le tentait pas le moins du monde, mais les yeux d'Ann étaient fixés sur lui et il crânait.

Sir Henry insista pour que l'épingle soit désinfectée de nouveau. Courtney attendait, un peu nerveux, le bras découvert. Il se piqua avec précaution, et fit un bond, comme si un serpent l'avait mordu.

— Aïe ! hurla-t-il.

— J'en étais sûr, dit paisiblement sir Henry. Vous aviez peur ; vous avez enfoncé l'épingle trop lentement, en appréhendant de souffrir, et, naturellement, ça n'a pas réussi.

— Quoi qu'il en soit, résuma Masters, nous avons la preuve que M^{rs} Fane a pu simuler le sommeil, et comme l'expérience était faite par le D^r Rich, cela voudrait dire qu'ils s'étaient entendus...

— Vous vous trompez lourdement ! répliqua sir Henry avec violence. Cela ne signifie rien de ce que vous supposez. Rich savait très bien que sa patiente était endormie.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? demanda Masters.

— Parce que, après le coup de l'épingle, il lui a posé des questions dont je vous reparlerai tout à l'heure. Il n'est pas moins vrai que cette jeune personne, ajouta-t-il en montrant du doigt Ann Browning, avait des doutes et que Rich a saisi cette occasion de la rassurer. Mais il n'y a rien de plus.

Masters sortit son carnet, le feuilleta longuement, comme pour donner plus de poids à ce qu'il allait dire.

— Supposons que M^{rs} Fane ait trompé même le D^r Rich, ce qui n'est pas impossible – les femmes sont meilleures simulatrices qu'on

pourrait le croire... Cela lui donnait la possibilité de remplacer le poignard de caoutchouc par un autre. C'est vous-même, sir Henry, qui avez déclaré qu'elle seule pouvait être coupable.

— Selon les faits, oui !

— Que serait devenu le poignard de caoutchouc qu'elle aurait caché dans sa manche ? Agnew assure qu'il a examiné le salon dans tous les recoins, mais il n'a pas trouvé trace de cet objet.

— Évidemment, déclara placidement H.M., puisque c'était moi qui l'avais.

— Vous l'aviez donc découvert ?

H.M. sortit de la poche de son pantalon le poignard en caoutchouc.

— Et où était-il, sir Henry ?

— Sur le canapé. On l'avait fourré entre le siège et le dossier. C'est précisément le canapé sur lequel on a plus tard étendu M^{rs} Fane endormie.

Il y eut une pause.

— Quand avez-vous fait cette découverte ? demanda Masters.

— La nuit dernière.

— Alors l'affaire est claire ! Cette séance d'hypnotisme était truquée. Je suis bien content, je n'ai jamais cru à ces histoires.

— Et cependant, nous ne sommes pas au bout de nos peines, reprit sir Henry en soupirant... Ce jeune homme (il désignait Courtney)... ce jeune homme se trouvait caché sur le balcon de la chambre à coucher de M^{rs} Fane jusqu'au moment où Agnew et moi sommes arrivés. Écoutez un peu ce qu'il va vous dire, et vous apprendrez qu'une évidence, quoi que vous en pensiez, n'est pas une preuve !

Phil Courtney endurait un véritable supplice. Il évita le regard épouvanté d'Ann Browning, qu'il sentait rivé sur lui. Il se souvenait de la manière brutale dont sir Henry lui avait extorqué son secret devant la villa Fane, au clair de lune, alors que le vent secouait les ormeaux.

Il souffrait de penser qu'Ann le prendrait pour un espion ou un traître, mais il se réjouissait, en même temps, de pouvoir disculper Vicky Fane de la terrible accusation qui pesait sur elle. Il décrivit en peu de mots la scène dont il avait été témoin.

— Ce n'est pas une plaisanterie ? demanda l'inspecteur en chef, de l'air d'un homme qui a reçu un coup de massue sur la tête.

— Je vous jure que non !

— Mais... (Masters s'arrêta pour reprendre haleine :) pourquoi un

homme appartenant au milieu d'Arthur Fane aurait-il tué une Polly Allen ? Et puis, ajouta-t-il d'une voix raffermie, qu'a-t-il fait du cadavre ? Agnew ne m'a pas tenu au courant de cette affaire...

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai entendu, dit Courtney en haussant les épaules.

— M^{rs} Fane était soi-disant en état d'hypnose lorsqu'elle a fait ces révélations ?

— Apparemment. Le docteur lui a demandé si un autre personnage connaissait ces faits et elle venait de répondre affirmativement lorsque sir Henry et Agnew ont fait irruption dans la chambre.

— M^{rs} Fane n'a pas nommé cette autre personne ?

— Non. Elle n'a pas eu le temps.

— Vous voyez, Masters, dit sir Henry avec un grand sérieux, que notre excellent Arthur Fane qui, entre parenthèses, devait être un coureur de jupons...

Courtney vit Ann réprimer un frisson.

— ... que notre excellent Arthur Fane, reprit H.M., a commis un de ces crimes que la loi punit de mort. Sa femme le savait... Supposons qu'il lui soit, pour cette raison, devenu odieux. Supposons encore qu'elle aime un autre homme. Est-ce qu'elle choisira le crime pour se débarrasser de son mari alors qu'elle n'a qu'à le dénoncer à la police ?

Masters se rassit, décontenancé et silencieux. Le soleil s'était rapproché de l'horizon et ses rayons incandescents versaient une lumière aveuglante sur la pelouse.

— Il n'est pas exclu non plus, reprit enfin l'inspecteur, que ce soit M^{rs} Fane qui ait inventé une fable pour se couvrir.

— La chose est facile à vérifier. Mettez-vous en relation avec Agnew et suivez la piste Polly Allen. Mais si l'histoire est vraie – et je mettrais ma main au feu qu'elle l'est – vos soupçons à l'égard de M^{rs} Fane ne tiennent plus debout... Quelle est votre avis, miss Browning ? Vous connaissiez Arthur Fane... Aviez-vous l'impression qu'il était capable d'un meurtre ?

Ann tenait les yeux baissés. Courtney put contempler à loisir le profil ingénu, les lèvres pleines et le petit nez, un peu trop large pour être parfait. Il devina qu'elle avait quelque chose à dire, mais qu'elle ne pouvait se décider.

— Je le connaissais peu, répondit-elle enfin en grattant le gazon du bout de sa sandale en daim blanc.

— Aviez-vous entendu parler de cette Polly Allen ?

— Non.

— Vous n'avez pas répondu à ma première question, insista H.M. À votre avis, Arthur Fane a-t-il pu commettre ce crime ?

— Eh bien, oui, je le pense ! fit la jeune fille en regardant H.M. dans le blanc des yeux. Si j'en juge d'après sa famille, je l'en crois capable. Mais, continua-t-elle d'une voix moins assurée, à quelle date cette jeune fille a-t-elle été assassinée ? N'était-ce pas vers la mi-juillet ? Le 15 peut-être ?

Elle regardait Courtney d'un air interrogateur.

— Je n'en sais rien, répliqua Courtney. M^{rs} Fane ne l'a pas révélé.

— Pourquoi précisez-vous cette date ? questionna sir Henry.

— Parce que je suis allée chez les Fane ce soir-là. Ce que je vais dire n'a probablement aucune importance, se reprit-elle en voyant que chacun était suspendu à ses lèvres. (Même Masters qui tournait le dos semblait écouter.)

— Permettez ! Il nous appartiendra d'en juger nous-mêmes ! Qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Peu de chose, dit Ann. Je voulais emprunter de la laine à Vicky. Nous sommes voisines, vous le savez peut-être... Il était déjà 9 heures, mais en juillet, il ne fait pas encore sombre à cette heure. Je me souviens que c'était le 15, parce que j'avais été à une soirée la veille, le 14 juillet... J'ai sonné, mais personne n'est venu répondre, et j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de lumières aux fenêtres. Il semblait étrange que tout le monde fût absent, même les domestiques. Alors j'ai sonné une deuxième fois, sans plus de succès. Je me disposais à m'en aller lorsque Arthur Fane a ouvert la porte.

— Et alors ?

— Il était en manches de chemise. Ce détail m'a frappée parce que je ne l'avais jamais vu sans son veston. Il m'a dit que Vicky était sortie et il m'a fermé la porte au nez. J'ai trouvé cet accueil impoli et je suis rentrée chez moi. Il ne me restait rien d'autre à faire...

Le récit banal de la jeune fille ne paraissait pas justifier l'extrême attention des auditeurs. Cependant, Courtney se sentit de nouveau envahi par l'impression d'angoisse qu'il avait éprouvée la veille. Le récit d'Ann évoquait l'image d'une maison mystérieuse et obscure, aux rideaux clos, ainsi que d'un canapé sur lequel gisait une forme inerte.

— C'est là tout ce que vous pouvez nous dire, miss Browning ? demanda H.M.

— Je vous jure que je n'en sais pas davantage.

— Eh bien, c'est réjouissant, ricana Masters. Nous voilà bien avancés. On y voit clair comme dans un four. Ah ! si l'on pouvait trouver un motif qui ait poussé quelqu'un à échanger les poignards ! À moins que le capitaine Sharpless... Mais non, c'est impossible, puisqu'il n'a pas touché au poignard. La culpabilité de Hubert Fane est à exclure d'emblée : c'est un vieux garçon pourvu de rentes et qui, du reste, n'héritera pas d'un sou, puisque Arthur Fane laisse tout à sa femme. Si elle vient à mourir, la fortune ira à des œuvres de bienfaisance... Le D^r Rich est à éliminer également, faute de motif. Quant à miss Browning?... (Masters s'arrêta et regarda Ann en souriant :) J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous compter parmi les suspects ?

— Je vous en prie, ne vous gênez pas ! fit-elle aimablement.

— Miss Browning, non plus, n'avait pas de motif, du moins pas que nous sachions. Voilà, sir Henry, où en est l'affaire, dit Masters en refermant son carnet. On pourrait évidemment soupçonner aussi Daisy Fenton, la femme de chambre, ou M^{rs} Prop-per, la cuisinière...

— À propos de la cuisinière, s'inquiéta sir Henry, qu'a-t-elle à dire ?

— Rien du tout ! Elle se couche à 9 heures précises tous les soirs. Sa chambre est au second. Elle n'a rien entendu. Je voudrais savoir où diable...

Il s'interrompit, et Courtney, suivant la direction de son regard, vit Frank Sharpless qui arrivait en courant, l'air épouvanté. Il était clair qu'il venait de la maison Fane et Courtney se fit la réflexion qu'il était imprudent de donner ainsi lieu à des commérages après la mort d'Arthur. Mais ce souci fit bientôt place à de plus graves préoccupations.

— Sir Henry, s'écria le jeune officier, est-ce vrai que vous avez des connaissances médicales ?

— Oui, mon garçon.

Sharpless tirait le col de son uniforme comme s'il s'étranglait.

— Alors venez vite voir Vicky ! supplia-t-il. Pour l'amour du ciel ! Venez tout de suite ! Il n'y a pas de temps à perdre !

— Qu'y a-t-il encore ?

— Je n'en sais rien. J'ai téléphoné au médecin de M^{rs} Fane, mais il habite à l'autre bout de la ville et il tarde à venir ; je suis fou d'angoisse. Elle a commencé par se plaindre d'une raideur dans la nuque, puis de violentes douleurs aux mâchoires. Elle ne voulait pas que j'appelle un médecin, mais j'ai insisté, parce que les contractions

s'accélérent d'une manière effrayante.

Toute la bonhomie de sir Henry avait disparu et ses yeux étincelaient derrière ses lunettes.

— Quand cela a-t-il commencé ? demanda-t-il d'une voix impérative.

— Il y a environ une heure...

— Est-ce qu'elle a de la peine à avaler ?

Sharpless réfléchit un instant, puis il s'écria :

— Oui, oui, c'est exact ! Je me souviens qu'elle s'en est plainte en prenant son thé ; elle n'a presque rien bu.

Il s'arrêta, suivit la direction du regard de sir Henry, remarqua une épingle sur la table de rotin. C'était celle avec laquelle Courtney avait tenté de se piquer le bras.

Sir Henry sortit sa montre de sa poche et passa le doigt sur le cadran comme pour compter les heures.

— Vous soupçonnez quelque chose ! s'écria Sharpless. Expliquez-vous !

— La paix, mon garçon !

Mais Sharpless saisit l'épaule de sir Henry :

— Vous avez une idée ! Vous me cachez quelque chose ! J'exige que vous me le disiez tout de suite.

— Sharpless ! répondit sir Henry en se dégageant, soyez raisonnable ! Voulez-vous m'aider, ou bien compliquer ma tâche ?

— Je serai courageux, mais je veux savoir la vérité !

— Eh bien, fit lentement H.M. en le regardant dans les yeux, je crains que les symptômes que vous me décriviez ne soient ceux du tétanos.

XI

Le clocher de l'église sonna 9 heures et demie. Dans le jardin des Fane, la lune éclairait un couple qui se tenait debout, les yeux fixés sur les fenêtres de la malade.

La voiture des médecins et l'ambulance qui venait d'apporter le sérum antitétanique stationnaient dans l'avenue.

Ann Browning et Phil Courtney s'entretenaient à voix basse.

— Y a-t-il un espoir de la sauver ? demanda Ann. Dites-moi qu'elle n'est pas perdue !

— Comment saurais-je, Ann ? Je me souviens seulement d'avoir lu que, si les symptômes se précipitent, le malade est condamné !

Ann posa sa main blanche et tiède sur le bras du jeune homme. Il la sentit trembler et fut ému de lire tant de détresse dans ses yeux.

— Comment une épingle rouillée peut-elle causer tant de mal ? gémit-elle. Et dire que c'est moi qui aurais pu commettre cette erreur ! Pauvre Vicky !

Courtney prit la main tremblante dans la sienne et fit faire à la jeune fille quelques pas dans le jardin pour tenter de l'apaiser.

— Voyez-vous, dit-elle, je n'avais pas remarqué que cette épingle était rouillée...

— Elle ne l'était pas, affirma Courtney. Je l'ai vue briller au reflet de la lampe. Du reste, ce n'est pas cela qui compte. Le bacille peut se trouver dans l'air, dans la poussière, n'importe où !

Deux des fenêtres de la maison s'illuminèrent soudain. C'était dans la chambre qui faisait face à celle de Vicky. Une silhouette se dessina – celle de Hubert Fane. On le vit se promener de long en large, les mains derrière le dos, mais on n'entendait aucun son, aucune voix.

— Il vaudrait mieux que nous rentrions, Ann, suggéra le jeune homme ; nous attendrons dans la maison le verdict des médecins. Sir Henry nous tiendra au courant de l'évolution du mal.

Mais Ann retenait ses larmes avec peine.

— Vicky est un être tellement exceptionnel, murmura-t-elle. Elle est si droite, si dévouée, elle a le don du sacrifice... Quel malheur si...

La porte du jardin grinça. Le D^r Rich, coiffé d'un feutre noir à larges bords, s'approcha d'un pas hésitant.

— C'est bien miss Browning ? demanda-t-il en essayant de voir dans la pénombre, et Mr...

— Courtney...

— Ah oui ! le secrétaire de sir Henry. J'espère que je ne vous dérange pas ! Je suis venu aux nouvelles.

— Vous osez en demander ! s'indigna Ann.

— Comment ? s'étonna le docteur.

— Docteur, dit la jeune fille en accentuant les mots avec une cruauté voulue, je me demande à combien de personnes votre négligence professionnelle a coûté la vie, mais le fait est que vous aurez probablement causé la mort de Vicky Fane... Car, à l'heure qu'il est, elle est mourante.

— Je ne sais absolument pas de quoi vous parlez ! répondit le docteur en s'efforçant de distinguer les traits bouleversés de la jeune fille.

— Ann, je vous en prie, calmez-vous ! pria le jeune homme un peu gêné. (Et entourant de son bras les épaules de sa compagne il la sentit aussitôt se détendre sous son étreinte...) Docteur, expliqua-t-il, deux médecins sont en ce moment en consultation. Nous attendons le résultat. M^{rs} Fane a contracté le tétanos. On suppose que c'est à la suite de la piquûre que vous lui avez faite sans désinfecter l'épingle.

Dans le silence qui suivit, on entendit la respiration haletante du docteur, puis il affirma posément de sa voix de basse, et malgré la peur qui lui serrait la gorge :

— C'est impossible !

— Vous pouvez vous en convaincre !

— Je répète que c'est impossible. L'épingle était absolument nette. En outre...

Il n'acheva pas. Il resta un instant tête basse. Ses lèvres bougeaient comme s'il voulait parler. Puis, il se détourna sans rien dire et se dirigea vers la maison. Les jeunes gens le suivirent. Lorsque Rich enleva son chapeau, on put voir qu'il était pâle comme la mort.

— Est-ce que je peux monter ? demanda-t-il.

— Ça m'étonnerait qu'on vous admette. Les médecins sont en conférence. Il y a aussi un homme de Scotland Yard.

Rich hésita, puis, voyant que la bibliothèque était éclairée, il fit signe à ses deux compagnons d'entrer et referma la porte sur eux.

Il était visible que cette pièce servait rarement. Le bureau massif, la cheminée monumentale, les sombres boiseries, contribuaient à lui

donner un caractère d'austérité peu accueillante. Deux des parois étaient couvertes de livres qui semblaient n'avoir jamais été lus. Une lampe de bronze éclairait la table.

— Et maintenant, dit Rich, d'une voix sourde, voulez-vous me décrire les symptômes ?

Courtney lui répéta ce qu'on lui avait appris.

— Quand la maladie s'est-elle déclarée ?

— Peu avant le thé, si je me souviens bien.

— Seigneur ! s'écria Rich comme s'il n'en pouvait croire ses oreilles. Il serra ses tempes entre ses mains, puis tirant soudain sa montre : Seize heures, dit-il. Je ne peux pas le croire... Le mal ne se déclare avec cette rapidité que lorsque...

Sa voix s'éteignit, ses épaules s'affaissèrent.

— Est-ce que j'aurais un trou de mémoire ? Depuis le temps que je ne pratique plus... Il doit bien y avoir parmi ces livres un traité de médecine ou une encyclopédie quelconque...

Ayant découvert le livre qu'il cherchait, il le feuilleta rapidement. Mais il n'eut pas de peine à trouver le mot qui l'intéressait, car une enveloppe marquait la page où figurait l'article relatif au tétanos.

— Tiens ! dit-il, on a déjà cherché Tétanos.

— C'est probablement quelqu'un qui a voulu se renseigner sur l'évolution de la maladie, observa Ann. Elle se manifeste par des crampes, n'est-ce pas ?

— Oui, dans la dernière phase.

— Et vous êtes responsable de ce malheur ! dit Ann d'une voix dure.

— Miss Browning, riposta Rich en tournant vers elle un visage décomposé, si j'ai commis des erreurs dans ma vie, dans le cas particulier, je me refuse à encourir le moindre reproche.

La porte s'ouvrit à ce moment et sir Henry Merrivale entra. Sa tenue de joueur de croquet, qu'il n'avait pas eu le temps de quitter, contrastait singulièrement avec le souci qui se lisait sur son visage. Ann et Courtney l'interrogeaient anxieusement du regard.

— Pas de changement, marmotta-t-il avec humeur. À vrai dire, l'état de la malade empire plutôt...

— Sir Henry ! s'écria soudain le D^r Rich.

— Tiens ! vous êtes ici.

— Oui, dit-il, et je suis de nouveau accusé à tort, pour une faute

que je n'ai pas commise. Mais cette fois, je vous préviens, je ne me laisserai pas faire, je me défendrai !... Je refuse de croire au tétanos, consécutif à une piqûre... Non, les symptômes se sont déclarés trop tôt !

— Je le pense aussi, soupira H.M., et je me creuse vainement la tête...

— J'ignorais que vous connaissiez la médecine.

— J'en ai fait un peu autrefois.

— Quel traitement a-t-on appliqué à M^{rs} Fane ?

— Le sérum antitétanique naturellement.

— Combien ?

— Deux mille unités. En injection intraveineuse. En outre, les médecins lui ont administré de la morphine. Le repos et l'obscurité sont prescrits. Que pouvait-on faire d'autre ?

Sir Henry parcourait la pièce à grands pas. Puis il se laissa tomber sur une des chaises sculptées.

— Voulez-vous mon opinion ? dit-il enfin. L'épingle a été sciemment infectée par quelqu'un !

Un silence terrible s'ensuivit et l'on perçut distinctement le craquement du plancher dans la chambre de Vicky. Rich posa lentement la main sur le globe terrestre qui se trouvait sur la table et il se mit machinalement à le faire tourner.

— Voulez-vous dire que c'est une tentative de meurtre ? demandait-il

— Si invraisemblable que cela puisse paraître, je le suppose. J'ai même là-dessus une autre idée... Excusez-moi, dit-il en se levant subitement. J'ai affaire dans la maison.

La porte s'était déjà refermée sur lui et l'on entendait ses pas précipités dans le vestibule lorsque ses compagnons retrouvèrent la parole.

— Sciemment infectée..., répéta Ann, les yeux dilatés par l'horreur. Mais pourquoi, grands dieux ? Docteur, ajouta-t-elle en se tournant vers Rich, une telle chose est-elle possible ?

— Ne me demandez plus rien. Le mystère qui plane sur cette maison me confond. Je voudrais n'y avoir jamais mis les pieds !

— Si Vicky est condamnée... va-t-elle souffrir longtemps ?

— Non ! Dans le cas de tétanos, la mort survient environ vingt-quatre heures après l'apparition des premiers symptômes.

— Vingt-quatre heures ! s'écria Ann avec angoisse.

Rich sortit de la pièce sans regarder personne.

Des minutes, interminables, se traînèrent. Ann prit le lexique et le remit à sa place. Le rythme des événements paralysait la pensée des jeunes gens. On eût dit que l'atmosphère morbide de la maison des Fane se concrétisait entre eux, comme un poison lent.

— Je vais rentrer chez moi, annonça la jeune fille d'une voix terne. Je ne peux être utile à personne ici. Et demain, je dois me lever tôt. Voulez-vous... (Elle hésita, légèrement troublée :) Voulez-vous m'accompagner ?

Philip Courtney la regarda avec tendresse :

— Vous savez bien que je le voudrais !

— Prenons la petite porte au fond du jardin, derrière la maison. J'habite à côté, à Drayton Street. En traversant Elm Street, puis Old Bath Street, il n'y en a pas pour cinq minutes.

Ils franchirent sans bruit le vestibule et la salle à manger. De l'étage supérieur venait un murmure confus que domina un instant la voix de sir Henry Merrivale :

— Ces crampes continues..., disait-il.

Puis on entendit le D^r Nithsdale prononcer d'un ton rassurant une phrase indistincte.

La salle à manger était sombre, mais la cuisine attenante brillait de lumière. Elle donnait sur le jardin ; les jeunes gens y pénétrèrent pour gagner la sortie. La femme de chambre, Daisy Fenton, assise sur un tabouret, s'essuyait les yeux du coin de son tablier.

Près de l'évier se tenait une matrone aux cheveux gris que Courtney supposa être M^{rs} Propper, la cuisinière. Elle ressemblait à un grenadier enjuponné.

— Bonsoir, M^{rs} Propper, salua poliment Ann Browning.

— Bonsoir, miss Browning.

— Vous veillez bien tard, aujourd'hui !

— C'est la première fois que je ne suis pas au lit à 9 heures, déclara M^{rs} Propper. Dites-moi vite, miss Browning, qui est cet hurluberlu ?

— Quel hurluberlu ?

— Le chauve !

— Vous voulez parler du D^r Rich ?

— Non, le magnétiseur, je le connais. Je veux dire le gros ventru en chemisette. Il vient de me poser tant de questions que j'en ai la tête

tout à l'envers.

— C'est sir Henry Merrivale, sans doute.

— Sir Henry Merrivale, le fameux détective ?

Il était clair que le personnage montait du coup de plusieurs degrés dans son estime. La cuisinière changea de conversation :

— Vous ne trouvez pas, miss Browning, qu'il n'est pas convenable que le capitaine Sharpless passe son temps dans la chambre à coucher de M^{rs} Fane, alors que le pauvre M^r Fane n'est pas encore refroidi dans son cercueil ?

M^{rs} Propper, en mal d'épanchements, continua sans reprendre haleine :

— Ce n'est pas que j'avais beaucoup de sympathie Pour M^r Fane. En voilà un grippe-sou, qui épluchait tous les comptes comme s'il s'était méfié de vous et qui ne vous faisait pas grâce d'un centime ! Moi, je préfère les gens moins regardants. Comme M^r Hubert, par exemple ! Il est vrai que quand il s'agit de son argent, il n'est pas large non plus, mais il a toujours un mot aimable pour les gens. Et moi je trouve...

La cuisinière était lancée et il n'y avait pas de raison apparente pour qu'elle s'arrête. Courtney, agacé, lui coupa la parole :

— Dites-moi, M^{rs} Propper, quelles questions vous a donc posées sir Henry ?

— Il voulait savoir ce que M^{rs} Fane avait mangé aujourd'hui, je me demande bien pourquoi !

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, oui. Il a insisté une douzaine de fois. Et moi je lui disais et je lui redisais qu'elle n'avait rien avalé de la journée. Pas vrai, Daisy ? Excepté le grape-fruit que le capitaine lui a apporté cet après-midi à 4 heures. Quand elle se sent patraque, c'est ce qu'elle prend, bien que je me tue à lui répéter que ce n'est pas une nourriture : ça ne vous tient pas à l'estomac.

— Évidemment, M^{rs} Propper, mais...

— Et si la pauvre M^{rs} Fane doit mourir, elle aussi, quelle différence est-ce que ça peut faire qu'elle ait mangé avant ou qu'elle n'ait pas mangé ? Je vous demande un peu...

Courtney profita de la pause que fit M^{rs} Propper pour rompre l'entretien.

— Vous nous excuserez, M^{rs} Propper, dit-il, mais miss Browning aimerait rentrer chez elle.

— Elle a bien raison, dit la cuisinière en lui ouvrant la porte avec empressement. C'est déjà assez que nous soyons tous ici à ne pas pouvoir fermer l'œil. Bonne nuit !

— Bonne nuit, M^{rs} Propper, bonne nuit, Daisy !

Daisy ne répondit que par un sanglot.

XII

Lorsque la porte se fut refermée sur les jeunes gens, ils restèrent un instant immobiles dans le clair de lune qui baignait le jardin. Ils se dirigèrent alors vers le garage, d'où un sentier conduisait à la roseraie.

— Pourquoi, demanda Ann, est-ce que sir Henry voulait savoir ce que Vicky a mangé ?

Courtney devina l'enchaînement des pensées de sa compagne.

— Est-ce qu'il y a dans les grape-fruits un principe nocif pour les tétaniques ?

— Je ne sais pas. C'est un fait que ce fruit est très acide...

De l'autre côté de la roseraie, au-delà d'un haut mur de pierre, se trouvait un verger. Lorsque Courtney ouvrit la porte pratiquée dans le mur, Ann se tourna vers lui et lui dit :

— Philip, ne m'en veuillez pas. À la réflexion, je préfère rester seule. Je me sens tout à coup très lasse et j'ai besoin de réfléchir à certains éléments du problème dont je ne puis parler, pas même à vous, pas encore... Dites-moi que vous n'êtes pas fâché !

— Naturellement pas... mais...

— Alors, bonne nuit ! dit-elle en lui tendant la main.

Courtney saisit cette main et la retint un instant.

— Bonne nuit ! dit-il.

Lorsque la jeune fille l'eut quitté, Courtney, déçu, referma le petit portail, s'y appuya et regarda entre les barreaux. L'herbe haute amortissait le bruit des pas. D'un côté, le pré était bordé par un mur au-dessus duquel on voyait la cime des arbres, de l'autre, une rangée d'ormes et des buissons touffus le clôturaient. Le verger où, tout le jour, les guêpes avaient bourdonné, agglutinées en grappes sur les prunes écrasées au sol, prenait sous la lune un aspect étrange, avec ses arbres nouveaux. Courtney suivait des yeux la robe claire qui s'éloignait. Lorsqu'elle eut disparu, il tira sa pipe et sa blague à tabac. La flamme de l'allumette le fit tressaillir et il se dirigea vers la maison en se disant que l'état de ses nerfs devait être déplorable, pour que la flamme d'une allumette le trouble.

Il avait fait quelques pas, lorsqu'il s'arrêta soudain. Un son clair et impératif, plusieurs fois répété, parvint à son oreille. C'était le klaxon

d'une voiture.

Au même instant, à l'autre extrémité du pré, des cris perçants s'élevèrent. Courtney essaya vainement d'éteindre sa pipe et finit par la fourrer telle quelle dans sa poche. Malgré la chaleur de la nuit, un frisson lui courut le long de l'échine. Les cris s'arrêtèrent soudain, comme étouffés par une main.

Courtney se retrouva en trois bonds devant la porte du verger. Ses doigts tremblaient tellement qu'il mit à l'ouvrir un temps qui lui parut interminable. Sans hésiter, il se dirigea vers la gauche, courut comme un fou.

— Ann ! criait-il. Ann !

Aucune réponse ne vint, mais il lui sembla que quelque chose remuait. Puis il y eut un silence angoissant. Enfin il perçut un craquement dans les buissons et, comme il se précipitait entre les broussailles, il reconnut la robe d'Ann Browning. La jeune fille était blottie contre le mur. Il allait la rejoindre, mais, en l'entendant, elle s'était levée en hâte et tentait de fuir dans la direction opposée.

— Ann ! cria-t-il. C'est moi !... Phil Courtney !...

La frêle silhouette s'arrêta, chancela, indécise.

— Qu'est-il arrivé ? haleta Courtney hors d'haleine.

— Rien... dit-elle. Ce n'est rien...

Sa voix tremblait. Courtney frotta une allumette et l'éleva au-dessus d'eux. Anne détourna la tête, elle eut un pauvre sourire de petite fille épouvantée.

Sa robe était déchirée à l'épaule gauche, révélant la naissance de sa gorge. Le cou était marqué d'une meurtrissure au-dessous de l'oreille. Les lourdes tresses blondes s'étaient déroulées. La robe avait des taches d'herbe. Bien qu'elle tremblât de tous ses membres, la jeune fille essayait de donner le change.

— Ne dramatisez pas ! supplia-t-elle. C'est si peu de chose !

— Ann, ma chérie, je veux savoir la vérité !

— Quelqu'un m'a attaquée... un homme !

— Quel homme ?

— Je... je ne sais pas. Il était derrière moi, il m'a saisie par les épaules et il pressait la main sur ma bouche, pour m'empêcher de crier. J'ai essayé de me défendre et je l'ai mordu, du moins je le crois... Quand il vous a entendu venir, il s'est enfui.

— Dans quelle direction ?

— Là-bas, il me semble, vers les champs... Non, non ! revenez ! Je vous prie ! Ne me laissez pas seule !

Il s'apprêtait à poursuivre l'agresseur, mais l'appel angoissé de la jeune fille le fit revenir sur ses pas.

— Le reconnaissez-vous ? demanda-t-il. — Non, je ne crois pas... Je ne l'ai même pas vu. Philip, je n'aurais pas dû vous renvoyer ; reconduisez-moi à la maison.

Elle tremblait à tel point qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Courtney lui prit le bras et l'accompagna jusqu'à Old Bath Street, qui était encore éclairée.

Séparons-nous ici. Tout danger est écarté, dit-elle. J'habite tout près et je ne voudrais pas que mes parents vous voient... Ils s'imagineraient Dieu sait quoi... Bonne nuit, Philip, merci.

Avant qu'il ait le temps de prendre congé, elle s'était éloignée d'un pas léger, en retenant d'une main son corsage déchiré. Il la vit ouvrir la porte de jardin d'une maison qui formait l'angle de la rue et disparaître, après avoir jeté des regards rapides de tous les côtés. Lentement, Courtney reprit le chemin de la maison Fane.

Cet incident avait été si rapide qu'il lui semblait avoir rêvé. Arrivé à l'endroit où il avait trouvé Ann blottie, au pied du mur, il s'arrêta et examina la place. Mais il ne vit rien que le gazon foulé. Les recherches les plus minutieuses ne lui procurèrent aucun indice. Découragé, il laissa tomber sa dernière allumette. Lorsqu'il fut à proximité de la maison, il vit quelqu'un à côté de la porte du jardin.

— Qui est là ? demanda la voix de Sharpless.

— C'est moi... Phil.

— Ah ! c'est toi !... Quelle heure est-il, Phil ?

— Je ne sais pas... Il ne doit pas être loin de 11 heures. Frank, tu n'as pas vu quelqu'un se faufiler par ici ?

Il fallut à Sharpless un certain temps pour saisir la question de son ami. Il avait l'air si anéanti que Courtney oublia ses propres soucis. Il se souvint que Vicky, là-haut, dans sa chambre obscurcie, luttait contre la mort. Il se borna donc à raconter brièvement l'agression subie par Ann.

— Ann a été attaquée ? répétait Sharpless, comme s'il n'arrivait pas à comprendre. Où ? Quand ? Pourquoi ?... Elle est blessée ?

Il parlait d'une voix singulièrement indifférente, malgré l'effort évident qu'il faisait pour s'intéresser à ce nouvel événement.

— Pas gravement. Elle a une ecchymose au cou et sa robe est

déchirée.

— Est-ce qu'on a tenté de la...

— Je ne sais pas. J'ai plutôt l'impression que l'individu voulait la tuer, elle aussi.

— Pourquoi dis-tu elle « aussi » ? demanda Sharpless après une pause.

— Pour rien... C'est une manière de parler.

— Tu crois donc, dit Sharpless en saisissant le bras de son ami, que quelqu'un a voulu se débarrasser de Vicky ?

— Mais non !

— Tu aimes Ann ; n'est-ce pas ?

— Oui.

Sharpless laissa retomber son bras et fit un mouvement comme pour retourner à la maison.

— Dans d'autres circonstances, dit-il, je te féliciterais... mais en ce moment... Oh ! Phil, qu'est-ce que je deviendrai si je perds Vicky ? Je suis fou d'anxiété. Il est encore venu des gens de l'hôpital. Mais on ne me laisse pas entrer. Tu ne sais pas l'heure qu'il est ?

— Tu viens de me le demander.

Le clocher de l'église, à ce moment, sonna douze coups.

— Minuit seulement ! s'écria Sharpless d'un air incrédule. Ce n'est pas possible. Il est sûrement beaucoup plus tard. Il y a si longtemps que j'attends !

— Frank, mon vieux, secoue-toi !

Courtney jugea opportun d'éloigner son ami de la maison. Il le conduisit à un banc placé sous un bouquet d'arbres et lui offrit une cigarette. Les fenêtres de la villa, presque toutes illuminées, trouaient l'obscurité environnante. On pouvait distinguer des ombres chinoises derrière les rideaux, des allées et venues, une agitation insolite. Alors que tout dormait dans l'avenue, dans la maison des Fane, on travaillait à conjurer les puissances adverses.

Sharpless, cependant, ne cessait de parler, dans un état de surexcitation extrême. Il évoquait son avenir avec Vicky, si Dieu voulait qu'elle guérît. Il trouvait des solutions à toutes ses difficultés professionnelles. Il formait mille projets fiévreux. Il espérait être transféré aux Indes où avaient déjà vécu plusieurs membres de sa famille.

La demie de 2 heures sonna qu'il parlait encore.

Dix minutes plus tard, la porte de service de la maison Fane s'ouvrit et la voix virile de M^{rs} Propper appela :

— M^r Sharpless !

Sharpless bondit vers elle, Courtney sur ses talons.

— On vous demande, entrez ! dit la cuisinière.

— Je... Je ne peux pas ! murmura la voix brisée de Sharpless.

— Voyons, Frank ! sois un homme ! dit Courtney en lui frappant sur l'épaule.

Frank traversa d'un pas de somnambule la cuisine, puis la salle à manger obscure, où il heurta une chaise. Dans le vestibule plein de monde, Sharpless reconnut seulement, comme dans un brouillard, le D^r Nithsdale, avec sa barbiche, sir Henry Merrivale et un infirmier en blouse blanche. Sir Henry s'avança vers lui et lui serra la main.

— Elle est morte ? demanda le jeune homme, dont le visage était livide.

— Non, répondit joyeusement sir Henry, elle est sauvée !

XIII

Le vendredi et le samedi passèrent. Le dimanche, Masters, qui n'avait pas perdu son temps, eut un entretien avec sir Henry Merrivale.

Philip Courtney n'était pas resté inactif lui non plus. Il avait couché environ quatre cent cinquante mille signes sur le papier. Il calculait qu'une fois les parties impubliables retranchées et le reste remanié, il resterait environ un cinquième du texte dicté par sir Henry.

Le travail ne s'effectuait pas sans peine, car sir Henry était appelé à chaque instant au téléphone. Le samedi matin, les formalités d'usage avaient eu lieu en présence du commissaire et le permis d'inhumer avait été délivré. En outre, sir Henry perdait beaucoup de temps à courir les pharmacies et les drogueries de la ville.

Courtney n'aurait jamais cru que ces établissements soient si nombreux à Cheltenham. Il comprenait que sir Henry suivait une piste, mais il s'étonnait qu'au lieu de prendre des photographies et de poser des questions, il se bornât à acheter un article quelconque et à échanger quelques phrases avec le vendeur. Il ne mentionnait aucun nom et ne procédait à aucun interrogatoire.

La major Adams, lui-même, finit par s'impatiser.

— Vous pourriez au moins acheter quelque chose d'utile ! marmotta-t-il, du savon, des lames de rasoir ou de la pâte dentifrice !... au lieu de ces quatre bouteilles de sirop contre la toux, douze flacons de gouttes pour calmer les nerfs, neuf fioles d'onguent pour les cheveux, et huit boîtes de...

— Fichez-moi la paix ! interrompit H.M. avec rudesse. Je sais ce que je fais.

Du jeudi au dimanche, Courtney n'avait pas revu Ann. Comme elle se rendait à Gloucester pour son travail pendant le jour, et que ses soirées à lui étaient occupées avec sir Henry, il ne lui avait pas été possible de rendre visite à la jeune fille.

Le dimanche s'annonça sombre et pluvieux. Courtney, fatigué d'écrire, éprouva un certain soulagement en voyant arriver Masters après le déjeuner et en apprenant qu'il désirait avoir un entretien avec sir Henry.

— Quoi de neuf ? demanda ce dernier.

— Beaucoup de choses ! répondit Masters d'un air important. M^{rs} Fane est maintenant en état d'être interrogée. Elle va beaucoup mieux... Je m'en réjouis car, pour mon compte, j'incline à penser que l'histoire de Polly Allen est authentique.

— Ah ! ah !

Bien qu'il ait l'air sûr de son affaire, Masters ne s'avança qu'avec prudence.

— On ne sait encore rien d'absolument certain, précisa-t-il, mais je vous garantis que je ferai parler M^{rs} Fane... Agnew et moi, nous avons interrogé quelques personnes qui connaissent, ou plutôt qui connaissaient Polly Allen.

— Et d'après votre enquête, quelle sorte de fille était-ce ?

— Pas ce que vous croyez ! répondit Masters. Elle fréquentait très volontiers les endroits où l'on s'amuse et recherchait les invitations. Cependant elle était assez... comment dire ? assez inaccessible. Elle aimait les hommes jeunes et ne s'inquiétait pas de leur état de fortune. Ce serait plutôt sympathique, n'est-ce pas ?

— De quoi vivait-elle ?

— Personne ne sait ! répondit Masters en plissant le front. Toutefois, on ne croit pas qu'elle ait été entretenue. Elle n'avait que des connaissances passagères et racontait à ses amis qu'elle appartenait à la troupe d'un théâtre de variétés.

— Qu'y faisait-elle ?

— Elle ne le disait pas. Elle aimait à s'entourer de mystère. Mais on pourrait enquêter auprès des agences théâtrales. J'ai sa photo ici...

Masters retira de son portefeuille une petite éprouve que sir Henry contempla longuement, tandis que Courtney et Masters regardaient par-dessus son épaule.

C'était un instantané pris au bord de la mer. Il représentait une mince jeune fille d'environ dix-huit ans, vêtue d'un maillot de bain exigü, en tissu fleuri. Elle riait et tendait les bras comme pour rattraper une balle. Tous les détails étaient parfaitement clairs, le luisant des cheveux foncés, la bouche aux lèvres charnues, le petit nez retroussé.

— Masters ! est-ce que cette jeune fille ne vous rappelle pas quelqu'un que nous connaissons ?

— Qui donc ? fit Masters d'un air ébahi.

— Regardez-la attentivement. Vous ne trouvez pas ? Qu'en dites-vous, Courtney ? Ai-je raison ?

Courtney fit un signe d'assentiment. La ressemblance l'avait frappé aussitôt qu'il avait jeté les yeux sur la photo.

— Elle me rappelle miss Ann Browning, dit-il. Les cheveux ne sont pas de la même couleur, mais les traits et l'expression...

— Ça se peut ! dit Masters avec humeur. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Il y a tant de gens qui se ressemblent.

Courtney frémit en pensant à la mésaventure d'Ann trois jours auparavant, et il se dit qu'elle avait peut-être échappé au sort de l'infortunée Polly Allen. Il avait raconté l'agression à sir Henry, qui avait paru attacher peu d'intérêt à l'incident. Ce dernier reposa la photographie sur le bureau, sans plus de commentaire.

— Poursuivez votre rapport, ordonna-t-il à l'inspecteur.

— Le 15 juillet, à 8 heures du soir, dit Masters en consultant son carnet, Polly Allen a été vue pour la dernière fois...

— Ah ! cela m'a l'air de concorder avec la déclaration de miss Browning, n'est-ce pas ?

— Oui. Vers 8 heures, Polly Allen se trouvait avec deux amies au bar de l'hôtel Victoria ; elle leur annonça qu'elle était pressée, parce qu'elle devait se rendre à un rendez-vous très important.

— A-t-elle parlé à quelqu'un d'Arthur Fane ? Ses amies savaient-elles quelle le connaissait ?

— Non... Elle semble avoir gardé le silence là-dessus. Cela se comprend, du reste. Les amies de Polly Allen assurent qu'elle était de très bonne humeur et même gaie, en les quittant ce soir-là. Depuis ce moment, personne ne l'a revue. Elle occupait une chambre au-dessus d'un magasin, situé à Walk Street. Ses affaires y sont toujours. Comme elle avait payé son loyer d'avance jusqu'à la fin août et qu'elle partait souvent en voyage sans prévenir et sans donner d'adresse, sa logeuse ne s'est pas autrement émue de sa disparition.

— Par ailleurs, s'enquit sir Henry, avez-vous appris quelque chose de nouveau ?

— Ma foi, fit Masters avec une grimace, nous nous sommes documentés non sans peine sur la situation financière des personnes impliquées dans le crime. En pure perte, d'ailleurs, car les renseignements recueillis ne jettent aucune clarté sur l'affaire. La fortune d'Arthur revient, comme vous le savez, à sa veuve, puisque à la mort de ses parents, il s'est trouvé être le seul héritier des Fane. Cette fortune est constituée par l'immeuble de l'avenue Fitzherbert, une assurance sur la vie et environ deux mille livres en argent liquide. Ce n'est pas le Pérou pour M^{rs} Fane, hein ?

— Ah ! mais, pardon ! intervint Courtney avec véhémence.

Les deux hommes le regardèrent d'un air surpris.

— Lorsque j'étais dans la chambre à coucher des Fane, au cours de la nuit du drame, expliqua Courtney, j'ai par hasard jeté un coup d'œil sur le relevé bancaire d'Arthur Fane qui se trouvait sur la table. Eh bien, rien qu'au compte courant figurait un montant de deux mille deux cents livres.

— Cela ne signifie rien ! dit l'inspecteur en chef. Il y avait une grande confusion dans ses affaires. Il faut croire qu'il avait besoin de beaucoup d'argent liquide puisque le gros de sa fortune était dans ce compte courant. Il court d'ailleurs certaines rumeurs ; on prétend que l'étude Fane & Randall était en train de sombrer. Il y a six mois, Arthur Fane a engagé son assurance sur la vie, mais il l'a dégagee depuis lors. Quant aux dettes qui restent à payer, il semble qu'elles soient toutes couvertes. L'affaire est parfaitement propre, aussi propre qu'une épingle !

— Ah ! s'écria Courtney, ne parlez plus de cela. Assez d'épingles dans cette histoire ! Ou plutôt si ! Bien que je ne sois mêlé en rien au drame et que je ne prétende pas l'élucider, m'est-il permis de poser une question ?

— Allez-y, jeune homme !

— Sir Henry, comment se fait-il que vous ayez trouvé ce soir-là une épingle rouillée dans la coupe de verre sur la table de toilette ? Car ce fait est bien exact, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Eh bien, moi, je suis prêt à jurer que l'épingle dont s'est servi le Dr Rich n'était pas rouillée. Je l'ai vue briller !... Je ne sais pas si elle était infectée, mais elle était certainement nette d'aspect. Pourquoi avez-vous pris des empreintes digitales et conféré si longtemps avec les médecins, sir Henry ? Je voudrais bien le savoir...

— Pourquoi ? soupira celui-ci. Parce que nous avons failli être victimes d'une erreur effroyable...

— Une erreur ?

— Oui, une erreur dans laquelle l'assassin voulait nous faire tomber... Écoutez-moi bien !... L'assassin était au courant de la piqûre faite par le docteur. C'était pour lui une occasion inespérée de mettre à exécution son crime sans se compromettre. Il lui suffisait de déposer sur la coiffeuse une épingle rouillée et... d'agir. Il n'existe pas un médecin qui, mis en présence de ce fait et des symptômes qui se sont manifestés, n'eût diagnostiqué, comme on l'a fait... le tétanos ! Si

M^{rs} Fane avait succombé, on aurait attribué sa mort à un accident et accusé de négligence Richard Rich, médecin suspect exclu du corps médical. On l'aurait rendu responsable. Les médecins n'auraient eu aucun soupçon de la vérité et l'affaire aurait été classée...

— Un moment ! dit Courtney en levant la main. C'est pourtant bien de la piqûre que M^{rs} Fane a failli mourir ?

— Non !

— Comment non ?

— Vous n'avez donc pas deviné que M^{rs} Fane n'a jamais eu le tétanos ? Elle a été empoisonnée avec de la strychnine !

XIV

Phil Courtney bondit.

— De la strychnine ! s'écria-t-il.

— Ce qu'il y a de curieux, reprit H.M. en allumant tranquillement un cigare, c'est que les symptômes du tétanos sont à peu près les mêmes que ceux de l'empoisonnement par la strychnine, avec cette seule différence dans la nature des crampes. Chez les tétaniques, la contraction des muscles est constante. Mais lorsqu'un médecin est suggestionné par son propre diagnostic, il n'attache pas d'importance à ces détails. Ce n'est pas nous, ajouta-t-il en tirant sur son cigare de grosses bouffées de fumée, qui avons sauvé M^{rs} Fane, mais simplement le fait que l'assassin lui a fait ingurgiter une dose de strychnine si forte qu'elle s'est neutralisée elle-même. Il n'y avait plus qu'à vider l'estomac de son contenu...

— Quand a-t-on administré la strychnine à M^{rs} Fane ? demanda timidement Courtney.

— Jeudi après-midi, vers 4 heures, répondit Masters. C'est-à-dire vingt minutes avant l'apparition des premiers symptômes. La strychnine agit en général dans ce délai.

— Elle a dû absorber le poison dans un grape-fruit, si je ne me trompe ? continua Courtney.

— Tiens ! dit sir Henry en élevant les sourcils. Je vois que vous avez joué au détective, jeune homme. Du reste, c'est exact, puisque M^{rs} Fane n'a rien pris d'autre jeudi. En outre, la saveur acide de ce fruit était tout indiquée pour dissimuler le goût particulier de la strychnine.

— Est-ce qu'on a retrouvé le grape-fruit ? questionna encore Courtney.

— Non, dit Masters, nous avons d'autres chats à fouetter à ce moment-là. M^{rs} Fane était suspecte de meurtre, si vous vous souvenez bien. La cuisinière, que sir Henry a interrogée, a déclaré avoir jeté la pelure dans le seau à ordures. On l'a cherchée plus tard, mais quelqu'un avait prévenu notre curiosité... le fait est qu'on n'a rien trouvé. Il a été facile, reprit-il en traçant dans son carnet des signes cabalistiques, de faire disparaître toute trace du grape-fruit, attendu que le seau à ordures se trouvait à ce moment au jardin, près de la porte de service. Il serait intéressant de savoir qui s'est promené dans

ces parages à la tombée de la nuit. Il faudrait aussi demander à M^{rs} Propper qui se trouvait près d'elle pendant qu'elle préparait le fruit.

— Vous ne voulez tout de même pas insinuer...

Épouvanté de sa maladresse, Courtney s'arrêta net, sous les regards inquisiteurs qui convergeaient vers lui.

— Achevez votre phrase, pria Masters.

— Je voulais dire, poursuivit Courtney avec un rire nerveux, que l'hypothèse de la culpabilité de Frank Sharpless... est tellement absurde que je ne comprends pas qu'on s'y arrête un seul instant.

— C'est lui cependant qui a porté le grape-fruit dans la chambre de M^{rs} Fane, dit Masters. Il y a là une évidence sur laquelle on ne peut fermer les yeux.

— Votre théorie de l'évidence ne semble pas avoir très bien joué jusqu'ici ! ne put se retenir de lancer Courtney, indigné. Il ne vous reste plus qu'à conclure que personne n'a pu trouver l'occasion d'empoisonner le grape-fruit.

Le coup porta, et Masters jeta au jeune homme un coup d'œil furieux, tandis que sir Henry gloussait.

— En tout cas, reprit l'inspecteur, avec un calme affecté, cette discussion me semble stérile. Nous ferions peut-être mieux d'aller poursuivre l'interrogatoire de M^{rs} Fane et de M^{rs} Propper.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes se trouvaient dans la maison Fane ; Daisy, radieuse, leur ouvrit la porte. Masters la salua familièrement.

— Comment se porte M^{rs} Fane ? demanda-t-il.

— De mieux en mieux ! répondit Daisy d'une voix joyeuse. Elle a pu s'asseoir un instant dans son lit...

— Peut-elle nous recevoir ?

— Certainement ! En ce moment, miss Browning est auprès d'elle. Je vais vite vous annoncer. Entrez, je vous prie !

— Oh ! cela ne presse nullement. Je voudrais dire auparavant quelques mots à M^{rs} Propper... Il ne faut pas vous inquiéter, miss Daisy, continua l'inspecteur en voyant le visage de la bonne se rembrunir. Nous avons besoin d'un renseignement que M^{rs} Propper est à même de nous fournir !

— Vous la trouverez à la cuisine !

À ce moment, Ann Browning, qui venait de quitter Vicky, descendait l'escalier. Elle portait une robe bleu-marine, à manches

courtes, et elle avait si bien maquillé son ecchymose qu'on n'en voyait plus trace. Masters la salua avec une amabilité un peu forcée.

— J'ai appris avec regret que vous avez été victime d'une agression, miss Browning, dit-il.

Ann s'arrêta net.

— Vous avez bavardé, dit-elle d'un ton de reproche à Courtney. J'aurais préféré que vous vous taisiez.

— Mais c'est une chose très sérieuse, Ann ! s'écria Courtney. Vous n'avez pas l'air de vous douter du danger que vous avez couru.

— Vous exagérez. N'en parlons plus. Ça me serait très désagréable qu'on parle de cet incident... Vous venez sans doute voir M^{rs} Fane, dit-elle en s'adressant aux compagnons du jeune homme. Est-ce qu'on a appris quelque chose de nouveau ?

Masters prit un ton faussement enjoué, qui déplut infiniment à Courtney :

— Oui et non, répondit-il. (Puis, baissant la voix :) En tout cas, vous pouvez vous féliciter d'avoir été avec nous dans le jardin du major Adams, jeudi dernier vers les 4 heures.

Tandis qu'Ann, ahurie, se demandait ce que signifiaient ces paroles, sir Henry et l'inspecteur, suivis de Daisy, disparurent dans la salle à manger. Courtney se préparait à les suivre, lorsque Ann le retint et, les yeux baissés, murmura :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné ? J'espérais...

— Vraiment ? murmura Courtney, que la joie fit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

Ann hocha la tête sans lever les yeux.

— Le temps m'a manqué..., balbutia Courtney. Et puis, vous m'aviez quitté si brusquement jeudi soir. J'ai eu l'impression que vous désiriez rester seule quelques jours.

— Oubliez cela, Philip... J'étais exténuée, vous avez dû le remarquer, et j'avais les nerfs brisés. Mais depuis...

— Depuis ?...

— Je n'ai pas cessé de penser à vous.

Le cœur de Courtney se mit à battre avec violence. Il prit la jeune fille dans ses bras. Ann, confiante, posa sa tête blonde sur son épaule... Mais, bientôt, d'un mouvement brusque, elle se dégagea :

— Il faut que nous rejoignons les autres. On va se demander ce que nous faisons là, dans le vestibule.

Les jeunes gens gagnèrent la cuisine, où sir Henry, familièrement appuyé contre le frigidaire, un pied sur un tabouret, conversait avec M^{rs} Propper. Il leur parut tout à fait rentré dans les bonnes grâces de la cuisinière.

— M^{rs} Propper, disait H.M., je dois vous informer d'un fait grave, mais auparavant, je vous prierai de garder rigoureusement le secret pendant quelques jours.

— Soyez tranquille, sir Henry, je saurai tenir ma langue.

— Eh bien, M^{rs} Fane n'a pas failli mourir du tétanos, mais d'un empoisonnement par la strychnine.

— Seigneur ! s'écria M^{rs} Propper.

La brave femme changea de couleur et, du coup, s'assit. Son ample séant débordait de son siège.

— Et le poison semble lui avoir été administré dans le grape-fruit que vous lui avez préparé vous-même jeudi après-midi, si vous vous en souvenez bien.

Il fallait toute l'autorité et le cran de sir Henry pour oser assener ainsi un tel coup, en pleine face, à la cuisinière, dont chacun dans la maison redoutait l'humeur irascible et les bruyants éclats. Elle essuya son front moite avec son tablier, et sa lèvre ornée d'un léger duvet trembla.

— Dieu me protège, dit-elle, j'ai toujours été une honnête femme et...

— Personne n'en doute, M^{rs} Propper. Rassurez-vous, nous sommes convaincus de votre innocence. Mais vous devez nous aider à trouver le coupable. Faites appel à votre mémoire. Quand vous avez préparé le grape-fruit, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal ? Est-ce qu'un détail vous a frappée ?

La cuisinière faisait des efforts visibles pour rassembler ses souvenirs.

— Le fruit était entier, lorsque vous l'avez pris, n'est-ce pas ?

— Oui, sir Henry, c'est moi-même qui l'ai coupé avec un couteau à fruit...

Il était évident que M^{rs} Propper s'efforçait d'être aussi précise que possible.

— Qui se trouvait à la cuisine à ce moment ?

— Seulement Daisy et moi.

— Qu'avez-vous fait de l'autre moitié ?

— Je l'ai mangée moi-même...

Sir Henry échangea un rapide coup d'œil avec Masters.

— Vous avez donc coupé le pamplemousse, et puis... Continuez !

— J'ai posé la coupe sur un plateau, avec une cuiller et un petit sucrier ; en outre, j'ai moi-même sucré légèrement le grape-fruit...

— Ah ! ah ! murmura H.M., voilà qui est intéressant !... vous avez saupoudré vous-même ! Il faut que je vous dise, M^{rs} Propper, que la strychnine et le sucre en poudre se ressemblent à s'y méprendre. Le Poison était peut-être mêlé au sucre...

— C'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ensuite, j'ai abondamment... enfin, je veux dire j'ai un peu sucré la moitié qui m'était destinée, en puisant dans le même sucrier. Et cependant, vous voyez que je me porte bien.

Sir Henry semblait avoir perdu une partie de son assurance. Il rajusta ses lunettes et transperça M^{rs} Propper de son regard aigu.

— Êtes-vous bien certaine, lui demanda-t-il, que personne ne s'est approché du grape-fruit pendant que vous le prépariez ?

— Absolument certaine...

— Alors, poursuivez votre récit. Que s'est-il passé ensuite ?

— Au même instant, voilà le capitaine Sharpless qui entre dans la cuisine. Il venait de là-haut naturellement, il y est toujours fourré ! Et il me dit : « Ne prenez pas la peine de monter, M^{rs} Propper, je porterai le grape-fruit à M^{rs} Fane ! » Puis, il a emporté le plateau. Dieu me pardonne ! si quelqu'un a empoisonné le grape-fruit, ce ne peut être que le capitaine Sharpless !

Le diapason de la voix de M^{rs} Propper s'était singulièrement haussé, et elle cria presque les derniers mots.

On entendit craquer le plancher de la salle à manger, un pas rapide s'approcha de la porte, qui s'ouvrit soudain en heurtant violemment l'épaule d'Ann Browning, et Frank Sharpless passa la tête dans l'entrebâillement.

— Alors quoi ? dit-il d'une voix enjouée. Que dit-on de moi ?

XV

Personne ne répondit.

— Eh bien, s'étonna Frank Sharpless, après avoir posé un regard scrutateur sur chacun des assistants. Que signifie cette réunion ? Il y a du nouveau ?

M^{rs} Propper le regardait avec un effroi non déguisé, mais le jeune homme n'y prit pas garde. Il avait l'air de quelqu'un qui s'est réveillé d'un cauchemar, et, avec son sourire radieux, sa jeunesse et sa belle santé, il semblait la personnification de l'innocence.

Masters reconnut, au mouvement des lèvres de M^{rs} Propper, qu'elle était sur le point de crier : « Assassin ! » au jeune homme et il se hâta d'intervenir.

— Nous étions justement en train d'éclaircir quelques points de cette affaire, dit-il d'une voix si forte que la cuisinière comprit l'avertissement. Vous souvenez-vous, capitaine, que jeudi soir... ou bien ?... non, je ne me trompe pas, c'était bien jeudi soir, vous avez porté à M^{rs} Fane une moitié de pamplemousse, sur un petit plateau ?

— Si je m'en souviens ! dit Sharpless avec un sourire. Je n'ai oublié aucun des détails de cette horrible journée.

— Avez-vous déposé le plateau quelque part ? Ou vous êtes-vous arrêté un instant pour parler avec quelqu'un ? Ou bien êtes-vous allé directement dans la chambre de M^{rs} Fane ? Dites-nous exactement comment la chose s'est passée.

Si l'étonnement de Sharpless était feint, le jeune homme était certainement le meilleur acteur de la terre. Sa mimique était telle que l'on pouvait suivre toutes ses pensées sur son visage.

— Je suis allé directement dans la chambre de M^{rs} Fane, déclara-t-il. Je vais y remonter maintenant. Nous nous reverrons plus tard, n'est-ce pas ?

Avec un léger signe de la main, il se retira, toujours souriant, et la porte se referma sur lui.

— Sir Henry, dit alors Ann d'une voix basse, mais claire et assurée, cet homme est innocent et vous le savez aussi bien que moi.

M^{rs} Propper gronda d'indignation.

Masters, qui n'avait cessé de craindre que la cuisinière ne fît un

éclat, ouvrit la porte et fit signe aux autres personnes de le suivre. Ann, sir Henry Merrivale et Courtney sortirent avec lui.

Masters alluma une cigarette.

— Nous nous trouvons dans la même situation qu'au point de départ, remarqua-t-il. La seule personne qui aurait pu échanger les poignards est M^{rs} Fane, mais elle n'avait aucun motif plausible de le faire. La seule personne susceptible d'avoir empoisonné le grape-fruit est le capitaine Sharpless. Or, il avait les meilleures raisons pour ne pas le faire. Si ce petit jeu continue, je sens que je vais devenir fou.

Sir Henry souleva, en hochant la tête, le couvercle du seau à ordures qui se trouvait devant la porte de la cuisine, jeta un coup d'œil sur son contenu et le referma bruyamment. Puis il alla ouvrir la porte du hangar, constata qu'il abritait une tondeuse pour les pelouses, une échelle, quelques transatlantiques, une brouette et divers outils de jardinage.

On entendit crisser le gravier de l'allée menant à la roseraie et on vit apparaître Hubert Fane, vêtu de gris, cravaté de noir et la boutonnière ornée d'une rose blanche. Le soleil faisait briller ses fins cheveux d'argent, semblables à du verre filé, et accentuait le relief de ses tempes. Il avait l'air grave et bienveillant. Il tenait à la main un sécateur.

— Bonjour, mon petit, dit-il à Ann avec un sourire paternel. Bonjour, messieurs ! Je connais déjà l'inspecteur en chef Masters, mais je n'ai pas encore eu le plaisir de saluer sir Henry Merrivale.

Sir Henry s'inclina poliment.

— Je vois, dit-il, que vous faites du jardinage.

— C'est ma passion, répondit Hubert en posant son sécateur et en s'essuyant les mains avec un mouchoir de soie. J'adore les roses !

— Êtes-vous aussi connaisseur en matière de pamplemousse ? interrogea sir Henry à brûle-pourpoint.

Hubert eut l'air surpris et dit en remettant son mouchoir dans sa poche :

— Je les connais, mais d'une autre façon. Mes seuls rapports avec les grape-fruits sont empreints d'une cordiale antipathie. C'est un fruit que je déteste, tandis que ma nièce les aime beaucoup. Mon infortuné neveu partageait d'ailleurs ce goût déplorable.

— Ah ! Arthur Fane aimait les grape-fruits ?

— Oui ! Pourquoi cette question ?

— Parce que c'est avec un grape-fruit que M^{rs} Fane a été

empoisonnée, dit H.M.

Hubert s'immobilisa, un demi-sourire aux lèvres, comme un homme changé en statue.

— Vous voulez dire, articula-t-il enfin, que ma nièce a été victime d'un nouvel attentat ?

— Non, non, c'est toujours le même. On a constaté que le grape-fruit qui lui a été apporté jeudi par le capitaine Sharpless avait été saupoudré de deux cents milligrammes de strychnine...

— Excusez-moi, sir Henry, dit Hubert en passant lentement la main sur ses cheveux, mais ce que vous me dites là me semble invraisemblable.

— C'est pourtant la vérité, répondit brusquement H.M. On a analysé les matières stomacales, de sorte que le doute n'est pas possible. Vous vous trouviez dans la maison au moment où le capitaine a porté ce fruit à M^{rs} Fane ?

— Oui !... Oui, je me souviens de l'avoir rencontré dans le vestibule. Mais...

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— Si, en le voyant, je lui ai dit : « Grape-fruit, n'est-ce pas ? » et il m'a répondu : « Oui, grape-fruit ! » puis il a continué son chemin. Voilà exactement en quoi a consisté notre entretien. Vous pouvez constater qu'il n'a brillé ni par la longueur ni par l'esprit. Mais je ne vois toujours pas ce que signifient ces questions ?

Sir Henry ne répondit pas. Il examinait, en clignant des yeux, des rosiers qui grimpaient aux espaliers, comme si ce spectacle le ravissait.

— Je présume, reprit Hubert Fane, que vous êtes venu pour parler à ma nièce ?

— Précisément.

— Pourrais-je vous prier d'user de ménagements à l'égard de la pauvre enfant ? Vous savez sans doute que je lui suis très attaché, car c'est grâce à elle que j'ai trouvé un foyer pour mes vieux jours. À mon avis elle n'est pas encore assez bien portante pour recevoir des visites...

— Je partage l'opinion de M^r Fane, dit vivement Ann. Je crains qu'elle ne s'agite trop et que cela ne lui fasse du mal.

— N'ayez aucune crainte, promet H.M. d'une voix rassurante, nous aurons tous les égards nécessaires. Vous venez, Masters ? et vous deux ? ajouta-t-il en regardant Ann et Courtney.

— Nous préférons demeurer au jardin, répondit Courtney d'un ton

significatif.

Lorsque sir Henry, Masters et l'oncle Hubert furent rentrés, Courtney se tourna vers Ann, pour reprendre leur tendre entretien, mais il en fut empêché par l'arrivée du D^r Rich, qui débouchait en courant d'un sentier derrière la maison. Son aspect épouvanta le jeune homme. En quelques jours, Rich avait vieilli de dix ans ; ses cheveux semblaient n'avoir pas été brossés depuis une semaine, et cependant, son visage rayonnait.

— Pardonnez-moi, dit-il après avoir salué en hâte. Sir Henry est-il encore ici ? La bonne assure l'avoir vu dans ce coin du jardin.

— Il vient justement de rentrer, mais je ne crois pas qu'il soit possible de lui parler en ce moment. Il désire s'entretenir avec M^{rs} Fane. Il s'agit d'une affaire importante ?

— Je voulais seulement le remercier, répondit simplement le D^r Rich en s'essuyant le front avec son mouchoir. Il m'a écrit, car je n'ai pas le téléphone... pour rectifier une erreur et m'annoncer la découverte de la strychnine. En outre... (Rich fouilla fiévreusement dans ses poches et finit par trouver la lettre qu'il cherchait.) Écoutez plutôt ce que sir Henry m'écrit : « J'ai une certaine influence dans les milieux médicaux et je m'occuperai de votre cas. Il me semble que l'on doit pouvoir vous réhabiliter. Courage, donc ! Vous n'êtes pas un homme fini. » Dieu soit loué !... fit le docteur en fourrant la lettre dans sa poche et en relevant son visage transfiguré. Si l'on m'avait dit, il y a quelque temps, que j'aurais l'occasion de remercier Dieu, je ne l'aurais pas cru. Mais aujourd'hui, je le remercie...

— Docteur, s'excusa Ann d'un air embarrassé, et les yeux baissés, j'ai été agressive à votre égard, récemment. Je vous prie d'oublier les paroles que j'ai prononcées dans un moment de surexcitation. Je les regrette sincèrement.

— Mais je vous en prie, miss Browning, dit le docteur avec un sourire indulgent. Il y a longtemps que je vous ai pardonné. Vous regardez ma main ?... je ne suis plus maître de mes nerfs depuis jeudi soir et je me suis coupé en me rasant. C'est pourquoi j'ai mis ce petit pansement. Ce n'est rien ! Est-ce qu'on ne pourrait pas s'asseoir un instant ?

Ils marchèrent tous trois le long du sentier jusqu'à un banc de pierre, placé sous un pommier.

— Excusez-moi si je me montre indiscrète, questionna Ann lorsqu'ils furent assis, mais à quoi fait allusion cette expression de la lettre « votre cas » ?

— C'est vrai, dit le docteur, que vous n'êtes pas au courant. Vous

n'étiez pas présente lorsqu'il en a été question... Au fond, ce n'est pas grand-chose... Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? ajouta-t-il d'un air pensif. Vous avez bien le droit de savoir à qui vous avez affaire, après tout... J'ai été exclu du corps médical parce que... parce que l'on a prétendu que... Bref, on m'a accusé d'avoir hypnotisé une de mes patientes et d'avoir abusé d'elle...

— Oh !

— J'étais innocent. Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde. Un jour viendra peut-être où je serai réhabilité.

Ann leva les yeux vers le feuillage du pommier dans lequel on entendait bourdonner les abeilles.

— Écoutez, docteur, dit alors Courtney d'une voix tranquille après avoir lentement bourré et allumé sa pipe. Il faut que je vous avoue quelque chose... Lorsque vous avez réveillé M^{rs} Fane, je me trouvais sur le balcon de sa chambre à coucher.

— Et vous avez entendu ?

— Oui ! Je n'en avais pas l'intention, mais je ne pouvais pas faire autrement. Je n'ai pas oublié les questions que vous avez posées à M^{rs} Fane après le départ de miss Browning...

— Vraiment ?

La voix de Rich s'était assourdie et ses mains se crispaient au bord du banc.

— Aussi je voudrais vous demander pourquoi vous n'avez pas mis la police au courant ? L'occasion ne vous a pas manqué de vous confier à sir Henry, mais vous n'en avez pas profité.

Le docteur, avant de se justifier, demanda :

— La police est au courant ?

— Oui.

— Alors ce n'est plus qu'une question de temps...

— Vous pensez à votre interrogatoire ? C'est vrai, je m'étonne qu'il n'ait pas encore eu lieu.

— Jeune homme, dit le docteur, en reprenant une certaine assurance, toute cette affaire m'a mis dans une série de situations très difficiles... Quant aux questions posées à M^{rs} Fane, j'ai obéi à une simple curiosité d'ordre professionnel... En ma qualité de psychiatre, je...

— Soit, concéda Courtney, mais pourquoi ensuite...

— Un instant ! dit le docteur. J'irai plus loin, au risque de me

compromettre, mais pendant que j'y suis... Il faudra bien, du reste, que je finisse par parler. Lorsque M^{rs} Fane a répondu à mes questions, elle a prononcé un certain nom...

— Oui, je me souviens d'avoir vu votre visage se contracter et vous avez serré les poings.

— Eh bien, dit Rich, qui avait fermé les yeux, pendant un moment, lors de mes tournées, il y a environ deux ans, j'avais une assistante... dont le nom a failli m'échapper dans mon entretien avec sir Henry Merrivale. Heureusement, j'étais sur mes gardes et je me suis retenu à temps.

— Oui, dit Courtney, je me souviens. Vous avez dit : « Le nom n'a pas d'importance. » Votre assistante se nommait Polly Allen, n'est-ce pas ?

XVI

Le D^r Rich s'assombrit.

— Est-ce que la police sait cela aussi ? demanda-t-il avec amertume.

— Non... je ne le pense pas, du moins pas jusqu'à présent. Mais sir Henry ne manquera pas de l'apprendre quand on enquêtera auprès des agences théâtrales. C'est moi qui suis venu à cette conclusion. J'ai fait une association d'idées : Polly Allen avait travaillé au music-hall et elle s'entourait de mystère... D'autre part, vous aviez une assistante, dont vous ne désiriez pas révéler le nom.

— Vous comprenez ma situation, maintenant ? gémit le docteur.

— Vous craignez qu'on vous accuse...

— D'avoir voulu me venger d'Arthur Fane...

— Ce n'était donc pas votre intention ?

— Certainement non, répondit Rich avec un rire bref. Il n'en était pas question. Je vous en prie, ne vous y trompez pas !... Mes relations avec Polly Allen étaient exclusivement professionnelles. Du reste, elle n'aimait que les hommes très jeunes et elle aurait ri au nez d'un quadragénaire, pour ne rien dire d'un quinquagénaire... Lorsque M^{rs} Fane a prononcé ce nom, j'ai eu peur, je vous l'avoue, et j'ai résolu de me taire.

— Je vous comprends très bien, approuva Courtney, sentant renaître en lui la sympathie et l'estime qu'il avait éprouvées dès l'abord pour le médecin.

— Je crois, dit Rich en se levant, que le moment est venu pour moi d'aller confesser ma faute.

— Vous êtes hors de cause, assura Courtney, puisque vous n'étiez pas dans la maison jeudi après-midi.

— Pourquoi cela ?... Ah ! oui, la strychnine ! Mes propres soucis m'avaient fait oublier cette histoire. Sir Henry m'a écrit que le poison a été incorporé à un grape-fruit...

Il regarda Courtney d'un air interrogateur.

— Oui, dit Courtney, et cette fois vous n'êtes pas plus suspect que miss Browning ou moi, ou n'importe qui.

— Qu'en savez-vous ? dit Ann en souriant d'un air amusé. Pour

mon compte, vers 2 heures, en me rendant chez le major Adams, je me suis arrêtée ici...

— Cela ne prouve rien, fit Courtney en riant.

— Comme c'est agréable de sentir qu'on ne peut pas vous soupçonner, n'est-ce pas, miss Browning ? fit le docteur d'un ton enjoué. Je me sens un autre homme, et quand je verrai sir Henry...

Il n'eut pas longtemps à attendre, car au même instant H.M. parut. Il semblait très pressé et coupa court avec impatience aux effusions de gratitude de Rich.

— Plus tard ! plus tard ! dit-il. Rentrez, maintenant. Masters a quelque chose à vous demander. Il est à la cuisine avec M^{rs} Propper. Allez-y vite !

— Avec plaisir, acquiesça Rich en s'éloignant d'un pied léger.

Bien que sir Henry s'efforçât de paraître calme, Courtney put constater qu'il était dans un état d'agitation extrême.

— Et vous deux, dit-il brusquement aux jeunes gens, allez tout de suite vers M^{rs} Fane. Elle demande à parler à miss Browning. Allez-y aussi, mon garçon, dit-il en réponse au regard de Courtney. Mais ne passez pas par la cuisine... vous tomberiez dans un guêpier !... Prenez la grande porte.

Courtney, jetant un regard en arrière, vit le célèbre détective s'asseoir sur le banc et se perdre dans la contemplation de ses chaussures.

Les deux jeunes gens trouvèrent le vestibule du premier étage désert. Ann frappa à la porte de Vicky.

La chambre parut tout autre à Courtney. Rien n'y était changé cependant, sauf que les objets appartenant à Arthur Fane avaient été enlevés. Mais le jeune homme avait passé par tant de phases depuis la nuit du drame, que les choses se présentaient à lui sous un aspect nouveau.

Vicky était assise dans son lit, appuyée à une pile de coussins. Courtney la trouva infiniment plus séduisante que la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle tourna la tête avec une certaine difficulté, mais montra un visage animé et presque souriant.

— Vous êtes M^r Courtney, n'est-ce pas ? dit-elle. Frank m'a beaucoup parlé de vous.

Le jeune homme ne savait guère quelle contenance adopter. Il lui semblait aussi peu convenable de présenter ses condoléances à la veuve d'Arthur Fane que de la féliciter de ses fiançailles probables avec Frank Sharpless. En outre, il se rendait compte que la santé de

Vicky était loin d'être rétablie, malgré l'effort qu'elle faisait pour paraître bien portante. Vicky annonça avec enthousiasme qu'elle n'avait plus besoin d'une garde-malade ; puis, posant sa petite main blanche sur celle de son amie, elle demanda de sa voix encore faible et lasse :

— Peux-tu me rendre un grand service, Ann ?

— Tout ce que tu voudras, répondit Ann sans hésitation.

— Je voudrais que tu restes avec moi cette nuit... et peut-être demain soir aussi... L'inspecteur Masters m'a promis de prévenir le colonel Race que tu viendrais un peu en retard au bureau pendant quelques jours.

Le temps s'était assombri et des éclairs sillonnaient ce que l'on voyait du ciel entre les arbres. L'air qui entraît par la fenêtre fraîchit soudain.

— Mais oui, naturellement ! accepta Ann stupéfaite. Mais tu te crois vraiment menacée par un danger ?

Vicky essaya de rire, mais y renonça, comme si l'effort lui faisait mal.

— Non ! non ! dit-elle, mais j'aimerais avoir quelqu'un avec moi et je ne peux pas très bien demander à M^{rs} Propper ou à Daisy de venir coucher ici. Tu comprends, Ann, continua-t-elle en baissant les yeux et en tirillant la laine de sa couverture, à leurs yeux, je suis une meurtrière...

— Mais Vicky !

— Et c'est la vérité ! Il serait ridicule de le nier. C'est moi qui ai tué Arthur... Je l'ai fait sans m'en douter, mais je l'ai fait.

— Non !... tu n'es coupable en rien, tu n'as été qu'un instrument.

— Pourquoi a-t-il fallu que ce soit moi, Vicky Fane, qui aie été cet instrument...

— Vicky ! s'écria Ann en lui coupant la parole. Qu'est-ce que les policiers t'ont raconté au juste ?

— Très peu de chose ! J'ai deviné qu'ils s'efforçaient de me ménager.

— Moi aussi, Vicky, je voudrais t'épargner. C'est pourquoi je ne t'ai encore rien demandé, mais je voudrais savoir si lu te souviens de ce qui s'est passé.

— Mal !... Je me rappelle distinctement la voix du D^r Rich et cette pièce de monnaie qui brillait. Mais après, je ne sais plus rien, sinon que je me suis réveillée sur ce lit, complètement épuisée, avec le bras

de Frank autour de moi... J'ai eu peur et je l'ai supplié de me lâcher, à cause d'Arthur. Là-dessus, Frank m'a appris... Donne-moi un verre d'eau, Ann, je t'en prie ! Cela me fait toujours mal d'avaler, mais j'ai le gosier desséché...

Ann prit aussitôt la grosse carafe qui se trouvait sur la table de chevet et en remplit un verre que Vicky porta à ses lèvres. Elle buvait avec précaution, à petites gorgées.

— Ne te laisse jamais hypnotiser, Ann, dit-elle en reposant le verre et en souriant d'un air reconnaissant.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda Ann, après une pause.

— J'épouserai Frank... plus tard, répondit Vicky en tournant ses yeux bleus du côté de Courtney. À condition, naturellement, de ne pas entraver sa carrière. Mais j'espère que cela s'arrangera pour le mieux.

— N'en doutez pas, M^{rs} Fane, assura Courtney. Il s'agit seulement de découvrir le coupable...

— Celui qui a tenté de me supprimer, moi aussi, murmura Vicky, les yeux sur ses mains et un frémissement dans la voix.

— Tu le sais donc ? s'écria Ann.

— Oui, oui ! Du reste, j'avais remarqué que le grape-fruit avait un drôle de goût...

— Tu es bien sûre que c'était le grape-fruit qui t'a empoisonnée ?

— Absolument ! Je l'ai supposé tout de suite. Il n'y a pas de doute possible. J'avais posé la cuiller sur la table de chevet, de sorte que Daisy ne l'a pas emportée quand elle est venue chercher le plateau. J'ai oublié de la lui donner plus tard, quand elle a apporté le thé, parce que je commençais déjà à me sentir mal. Maintenant, cette cuiller est chez l'inspecteur Masters, qui va l'examiner pour voir si elle porte des traces de strychnine.

Personne n'eut le courage de demander à Vicky si elle se souvenait qui lui avait apporté le grape-fruit. Il était clair que ni sir Henry, ni Masters ne s'étaient appesantis sur ce détail.

— Ne t'agite pas, Vicky, conseilla Ann avec douceur. Recouche-toi, maintenant, et repose-toi !

— Tu as raison. Le docteur m'a recommandé de ne pas trop parler. Mais tu restes ce soir, n'est-ce pas ?

— Naturellement. Le temps de faire un saut chez moi chercher ce qu'il me faut pour la nuit.

— Je te suis bien reconnaissante, murmura Vicky. Ce n'est pas que j'aie peur, insista-t-elle, tandis que ses regards démentaient ses

paroles... mais je préférerais ne pas rester seule. Je fais des rêves, d'épouvantables cauchemars !

Courtney eut soudain le sentiment qu'une menace planait dans l'air. Dehors, le temps s'était encore obscurci et l'on entendait gronder le tonnerre dans le lointain.

XVII

La pluie d'orage tombait à verse. Dans le bureau d'Agnew, sir Henry Merrivale, Masters et Agnew lui-même étaient assis autour de la table sur laquelle se trouvaient des dossiers et divers objets, entre autres une cuillère à thé attachée au rapport du chimiste officiel. Ce rapport mentionnait qu'une quantité infime de strychnine avait été trouvée dans le jus du grape-fruit qui adhérerait encore à la cuillère.

Il était environ 10 heures du soir.

— Nous sommes tous d'accord sur le fait qu'il n'y a qu'un seul coupable, conclut sir Henry en aspirant voluptueusement la fumée de son cigare.

Masters assena un coup de poing furieux sur la table.

— Oui, dit-il, nous avons été joués sur toute la ligne. L'assassin a usé de ruses diaboliques. Mais cette fois, nous le tenons. Là, continuait-il en désignant un dossier, nous avons le motif... Ici le rapport du chimiste, qui constitue une preuve. Grâce à la perspicacité d'Agnew, nous savons que le poignard — il souleva l'arme du crime — a été acheté à Gloucester. Et pour finir, voilà le petit cornet de strychnine. Toutefois, il nous reste à découvrir comment s'est opérée la substitution des poignards. C'est le nœud de l'affaire. Sur ce point nous ne sommes pas plus avancés qu'au premier jour.

— Croyez-vous ? murmura sir Henry d'un ton suave.

Les deux hommes restèrent bouche bée.

— Je vois, reprit sir Henry, que je ne peux pas me dispenser de vous faire une démonstration dans toutes les règles. Il ne nous reste plus qu'à nous rendre sur les lieux du crime. Je l'avais prévu, aussi ai-je prié le major Adams... Bon Dieu !... et moi qui ai oublié Courtney !

— Quoi donc ? qu'y a-t-il encore ? demanda Masters avec impatience.

— Je n'ai pas revu mon jeune ami, dit alors H.M., l'air désolé, depuis que je l'ai expédié avec miss Browning chez M^{rs} Fane. Je lui avais fait dire que je désirais lui dicter un nouveau chapitre ce soir et qu'il veuille bien m'attendre à 9 heures chez le major Adams... Ce pauvre garçon aura reçu toute cette pluie pour rien... et il est déjà 10 heures !

— Téléphonez-lui ! conseilla Masters, que ces lenteurs

exaspéraient.

H.M. étendit la main pour prendre le récepteur, eut une hésitation, puis se décida à demander le numéro du major Adams.

— Occupé, lui fut-il répondu.

Il remplaça bruyamment le récepteur.

— Occupé ! dit-il. Je voudrais bien savoir ce que fait ce garçon.

Courtney aurait sans doute répondu à cette question sans aménité. Depuis une heure qu'il attendait dans la bibliothèque du major, le maître de céans lui avait infligé une véritable conférence sur la vie au Soudan. En homme bien élevé, Courtney avait fait contre mauvaise fortune bon cœur. Les radotages du major l'ennuyaient incroyablement. Ses chaussures et son pantalon étaient trempés, car pour se protéger des torrents de pluie il n'avait eu qu'un parapluie exigu, obligeamment prêté par le portier de son hôtel. Son impatience croissait de minute en minute et il ne savait comment s'expliquer l'absence prolongée de H.M.

— Une aventure extraordinaire, ne trouvez-vous pas ? demanda le major en s'étirant béatement, mais il m'en est arrivé une plus étrange encore... C'était à Khartoum, en l'année 1909...

À ce moment on entendit la sonnerie du téléphone.

Courtney se leva d'un bond.

— C'est sans doute pour moi, dit-il. Excusez-moi, major...

Et il se précipita hors de la pièce.

Il décrocha et entendit une voix de femme. Elle parlait bas et vite, comme quelqu'un qui a peur, et il était difficile de comprendre ce qu'elle disait.

— Je voudrais parler à sir Henry Merrivale.

— C'est vous, M^{rs} Propper ?

— Oui, c'est moi !... Chut, Daisy, taisez-vous ! Est-ce que vous voulez qu'on nous égorge toutes les deux ?... Ah ! mon Dieu !

— Écoutez-moi, M^{rs} Propper ! Ici, Courtney...

— Le secrétaire de sir Henry ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Venez vite, chuchota la voix, que la terreur étranglait, venez tout de suite. Il y a un voleur dans la maison... je l'ai entendu distinctement.

— Alors, appelez M^r Hubert Fane.

— Je ne sortirai pas de cette chambre ! fit la voix de la cuisinière, pas pour un million !

— Où êtes-vous en ce moment ?

— Dans ma chambre !... Oui, je vous appelle de l'appareil qui s'y trouve... Je vous en supplie, M^r Courtney, dites à sir Henry de venir tout de suite, ou bien venez vous-même !

— Bon, je viens ! mais qui m'ouvrira ?

Il y eut un chuchotement à l'autre bout du fil. M^{rs} Propper se concertait sans doute avec Daisy.

— Quand vous arriverez, dit enfin M^{rs} Propper, vous sonnerez trois fois. Nous saurons que c'est vous et nous descendrons vite pour vous ouvrir.

— Bon ! à tout à l'heure !

Bien que Courtney essayât de maîtriser son agitation, le major Adams se leva en le voyant.

— Il est arrivé quelque chose ? demanda-t-il.

— C'est la cuisinière de M^{rs} Fane qui vient de téléphoner. Il y aurait un cambrioleur dans la maison. J'y vais de ce pas...

Le major insista pour prêter au jeune homme un ciré beaucoup trop petit pour lui et un fusil avec lequel il avait, assura-t-il, tué un tigre à cinq cents mètres.

— Bonne chasse, lui cria-t-il.

La porte se referma sur Courtney qui partit en courant. Mais le pavé de l'avenue Fitzherbert était si glissant qu'il fut forcé de ralentir sa course. La pluie tombait avec violence et, malgré l'imperméable du major, le jeune homme fut bientôt ruisselant.

Mais il ne sentait rien, angoissé à l'idée qu'Ann se trouvait toute seule au premier étage avec son amie malade. Qu'elle était peut-être terrorisée. Le gros fusil ridicule dont il s'était laissé encombrer le gênait et lui donnait de l'assurance tout à la fois.

Arrivé près de la porte du jardin, il hâta de nouveau le pas. Aucune fenêtre n'était éclairée. Courtney se dit que lorsque le cambrioleur entendrait sonner, il se dissimulerait. Il gravit le perron qui conduisait à la porte d'entrée. Le bref parcours qu'il venait de faire lui avait paru une éternité. Il sonna trois fois de suite, selon le signal convenu, et attendit.

Rien ne remua dans la maison. Courtney ne percevait que le bruit de la pluie. Plusieurs minutes passèrent ainsi. Le jeune homme sonna de nouveau trois fois, dans l'espoir d'être entendu. Mais personne ne

vint... il eut soudain l'explication. La sonnette ne fonctionnait plus.

XVIII

Courtney redescendit les marches du perron et regarda la maison. Il était clair que la sonnerie était détraquée, car en temps ordinaire, on l'entendait distinctement du dehors. La porte était fermée à clé, il avait pu s'en convaincre.

Il se demanda s'il ne ferait pas bien de lancer un caillou contre les fenêtres, de façon à attirer l'attention de M^{rs} Propper. Mais il ne savait pas où se trouvait la chambre de la cuisinière. En outre, il craignait d'épouvanter les deux domestiques, qui, dans l'attente du signal convenu, n'auraient probablement pas osé s'approcher de la fenêtre. Il ne restait plus qu'à essayer de réveiller Ann.

Le jeune homme se sentit tout à coup profondément ridicule. Il se trouvait là, sous la pluie, armé d'un gros fusil de chasse, accouru au secours de quatre femmes, et incapable d'arriver jusqu'à elles. Le plus absurde de toute l'affaire était que probablement aucun péril ne les menaçait. Il arrive si souvent que des femmes nerveuses prennent pour les pas d'un voleur les craquements d'une boiserie...

Du reste, comment avait-on pu pénétrer dans une maison dont les fenêtres et les portes étaient toujours fermées ?

En faisant le tour du jardin, il se souvint soudain que sir Henry avait constaté la présence d'une échelle dans le hangar.

D'une main maladroite, il tira le verrou rouillé de la porte du hangar, faillit tomber sur la tondeuse, et, grâce à la lueur d'une allumette, il put trouver l'échelle en question. Elle était assez courte et il doutait qu'elle arrive plus haut que les fenêtres du rez-de-chaussée. Mais c'était toujours mieux que rien. Il la dégagea avec peine et la plaça sur le sentier pavé qui longeait la maison et en appuya l'extrémité sur le rebord d'une fenêtre. Courtney savait que cette fenêtre était une de celles du salon. Arrivé à cette hauteur, il put se rendre compte qu'elle n'était pas assujettie. Il s'aperçut également qu'il avait oublié son fusil sur le sentier. Mais comme cette arme encombrante ne pouvait lui être d'aucune utilité dans un moment où seules la souplesse et l'adresse étaient nécessaires, il la laissa où elle se trouvait, et, après beaucoup de tentatives inutiles, il réussit à ouvrir la fenêtre et à pénétrer dans la pièce.

Il avait entendu dire à plusieurs reprises que le plancher du salon craquait, cela ne l'empêcha pas de tressauter à chaque craquement. Il

s'arrêtaient, puis posait le pied avec d'infinies précautions... Ne connaissant pas la pièce, il ne savait où trouver les commutateurs et il fut finalement obligé de frotter une allumette.

Sur le canapé où Polly Allen avait été étranglée, une forme était étendue, immobile, les tempes maculées de taches sombres.

L'allumette s'éteignit et l'obscurité, après cette vision, parut effrayante.

— Qui est là ? cria Courtney. Répondez ! Qui est là ?

Il frotta une deuxième allumette, qui s'alluma difficilement, car ses doigts mouillés avaient humecté la boîte. Se dirigeant vivement vers la porte, il y vit trois commutateurs. Il en tourna un sans succès, mais, au deuxième essai, une petite lampe placée à côté du canapé jeta sa lueur dans le salon.

Le canapé avait été avancé de telle manière que la lumière tombait sur l'épaule gauche de la personne qui était couchée là. Le corps était soutenu par le dossier rembourré, sans lequel il eût glissé à terre.

Hubert Fane gisait, le visage ensanglanté, le bras gauche appuyé au dossier, un journal ouvert sur les genoux.

Son smoking impeccable, le soin avec lequel il avait remonté son pantalon pour en conserver le pli, ses chaussettes de soie noire et ses fins souliers vernis contrastaient atrocement avec son visage livide et la plaie béante d'où le sang avait cessé de couler.

Courtney fit un effort sur lui-même pour s'approcher. Malgré sa répugnance, il se força à toucher le corps de Fane. Il souleva la paupière sous laquelle le blanc de l'œil seul était visible, toucha le crâne qui semblait avoir été enfoncé et constata enfin que Hubert respirait encore faiblement.

C'était parfaitement clair. Hubert s'était installé à son aise dans cette pièce confortable lorsque quelqu'un s'était glissé derrière lui. Frapper l'homme étendu, éteindre la lumière, quitter la pièce... tout ceci devait n'avoir été l'affaire que de quelques minutes.

Mais là-haut ?

Courtney, bouleversé par sa sinistre découverte, n'avait plus pensé, depuis quelques minutes, qu'Ann se trouvait là-haut. Il prêta l'oreille, mais il n'entendit que le bruit de la pluie torrentielle.

Il se précipita dans le vestibule, où une faible lumière lui permit de voir l'escalier. Il monta les degrés quatre à quatre. Le palier du premier étage n'était pas éclairé, mais une traînée de lumière filtrait sous la porte de la chambre de Vicky. Courtney n'eut pas une seconde l'idée qu'il était peu correct de s'introduire, sans prendre le temps de

frapper, au milieu de la nuit, dans la chambre d'une femme qu'il connaissait à peine. Ayant trouvé la poignée de la porte, il entra.

La lampe de chevet était allumée. Vicky Fane, les bras étendus sur une couverture de laine d'un vert pâle remontée jusque sur la poitrine, deux coussins maintenant sa tête haute, dormait profondément. Elle respirait régulièrement, et faisant entendre, à chaque aspiration, une sorte de sanglot.

Ann Browning, qui avait jeté un peignoir de velours sur son pyjama de soie bleu, se tenait près du lit, penchée sur la malade. Dans sa main droite, Courtney vit une petite seringue à injections dont la longue aiguille brillait.

Lorsque Ann releva la tête, ses yeux se dilatèrent et sa bouche trembla.

— Que faites-vous ici, Phil ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Vous ?... balbutia-t-il éperdu. Oh ! non !

Il parlait comme en rêve ; sans savoir ce qu'il disait, mais la scène qu'il venait de surprendre se gravait dans son esprit avec tous ses détails, la longue aiguille luisante, la carafe pleine d'eau, la petite boîte de cachets, les rideaux soigneusement clos et, surtout, le cerne entourant les yeux bleus de Vicky et la souffrance qui lui crispait les traits.

Il lut sur le délicat visage d'Ann Browning une terreur folle.

— Vous n'allez pas croire..., murmura-t-elle et elle laissa échapper l'aiguille qui roula sur la couverture.

Vicky eut un gémissement.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Courtney d'une voix dure. Vous savez qu'un cambrioleur s'est introduit dans la maison ?

— Un cambrioleur ? Comment le savez-vous ?

— M^{rs} Propper m'a appelé au téléphone. Vous ne m'avez pas entendu crier dans le jardin ?

— C'est donc vous qui avez fait tout ce bruit, il y a une demi-heure ?

— De quel bruit parlez-vous ?

— Vicky venait de prendre son somnifère et s'était endormie. J'étais sur le point d'en faire autant aussi quand j'ai entendu du bruit dans la maison, des pas, tout un remue-ménage. Je ne peux pas dire d'où cela venait. Je suis descendue pour découvrir la cause de ce tapage, mais j'ai eu si peur, quand je me suis trouvée dans l'obscurité que je suis revenue ici aussitôt... Je n'ai rien vu...

— Et alors ?

Ann serra des deux mains son visage brûlant ; elle semblait obsédée par une seule idée et chercha de nouveau à se défendre.

— Phil, vous ne pensez pas que je...

— Je ne sais vraiment que penser, répondit Courtney en lui coupant la parole. Hubert Fane est au salon sans connaissance et le crâne enfoncé. Il s'est passé quelque chose.

Les idées du jeune homme se brouillaient et il avait l'impression que tout tournait autour de lui.

Ann se cramponnait au lit, comme si elle avait peur de tomber.

— Comme je ne pouvais pas dormir, dit-elle, je suis allée chercher de l'eau fraîche pour prendre un des cachets de Vicky, mais en ouvrant la boîte, j'ai remarqué la présence de cette seringue. Je ne l'avais pas remarquée avant. Je pense que le docteur l'a oubliée... C'est cela, sans doute ! Vous ne croyez pas que...

— Combien de temps êtes-vous restée hors de la pièce ?

— À peu près deux minutes...

À ce moment, Vicky gémit de nouveau. Courtney, dont l'imperméable ruisselant dégouttait sur le tapis, sortit son mouchoir de sa poche et fit tomber une goutte de liquide sur la toile. Ce liquide était clair comme de l'eau. Le jeune homme s'en humecta le bout du petit doigt et le porta à ses lèvres ; il sentit nettement un goût amer. Courtney cracha aussitôt dans son mouchoir.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Encore de la strychnine.

— En êtes-vous sûr ?

— Je ne suis ni chimiste ni docteur. Mais la chose ne fait pas de doute. J'ai bien peur que, cette fois, les médecins ne réussissent pas à sauver votre amie.

Ann fut secouée d'un frisson si violent qu'il ressemblait à une crampe. Puis elle se ressaisit, ramena autour d'elle son peignoir, et regarda Courtney dans les yeux.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ?

— Connaissez-vous le numéro de téléphone du D^r Nithsdale ?

— 17 222... c'est aussi mon médecin.

— Je vais descendre et lui téléphoner. Pendant ce temps, allez appeler M^{rs} Propper et Daisy. Il est possible qu'on ait besoin de leur assistance.

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, répondit Ann avec

calme. Mais après cela, je ne vous adresserai plus jamais la parole.

Courtney, peu disposé à discuter, descendit rapidement l'escalier en répétant le numéro de téléphone qu'Ann venait de lui indiquer. Quelle que fût la répugnance du jeune homme à se trouver de nouveau en tête à tête avec le blessé, il entra résolument et s'approcha du téléphone d'un pas qui voulait être assuré. Le son musical qu'il perçut, lorsqu'il tint le récepteur à son oreille, lui sembla le bourdonnement du sang dans sa tête. Il gardait les yeux fixés sur l'appareil, s'efforçant de ne pas regarder vers le canapé. Deux minutes s'écoulèrent... cela n'en finissait pas. Enfin la voix du D^r Nithsdale répondit.

Courtney lui expliqua brièvement de quoi il s'agissait et, avant que le médecin ait pu répondre, il ajouta :

— Apportez aussi le nécessaire pour panser un homme qui a le crâne défoncé.

— Vous avez perdu l'esprit ? demanda le docteur d'une voix irritée, ou bien vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout ! cria Courtney à bout de nerfs, Hubert Fane est sans connaissance. Il a peut-être une commotion cérébrale. Je ne connais rien à ces choses-là. Dites-moi vite ce qu'il faudrait faire si, entre-temps, M^{rs} Fane allait...

— Dans ce cas-là, répondit sèchement le médecin, il n'y aurait rien à faire. Ni vous ni moi ne pourrions plus rien pour elle. À tout à l'heure !...

Courtney replaça le récepteur, puis se cacha le visage dans les mains. À côté de lui, par la fenêtre ouverte, la pluie inondait le parquet, sans qu'il y prît garde.

Relevant la tête, il se tourna du côté de Hubert Fane, et ce qu'il vit le fit tressauter.

Hubert n'avait pas remué. Il gisait dans la même attitude qu'auparavant, mais il avait les yeux grands ouverts et regardait fixement Courtney.

— Bonsoir, dit le blessé d'une voix lointaine. Il me semble que j'ai dormi... Je me sens tout drôle...

XIX

Au regard étrangement vide de Hubert, Courtney comprit qu'il n'avait pas repris ses sens. Le cas lui vint à l'esprit d'un de ses amis, qui, violemment frappé à la tête par une portière de wagon, avait succombé à une commotion cérébrale. Peu après l'accident, le jeune homme s'était senti très bien ; il s'était même rendu à son travail, comme à l'ordinaire. Mais quelques heures plus tard, il s'écroulait comme une masse.

Hubert tenta de se soulever et jeta autour de lui un regard égaré. Le journal glissa de ses genoux.

— Dites-moi, M^r Courtney, savez-vous comment il se fait que je me trouve dans cette pièce ? Je ne me souviens de rien. Et puis, faites-moi le plaisir d'enlever cet imperméable... il est beaucoup trop petit pour vous... vous avez une allure ridicule ! (Il passa sa main sur son front.) Je ne m'explique pas, gémit-il, cette bizarre sensation dans la tête. Je n'ai pourtant pas beaucoup bu au dîner.

— Qui était avec vous ici ? demanda Courtney.

— Puisque je vous dis que j'ignore même comment il se fait que je sois ici ! reprit Hubert d'un air de doux étonnement. Je me souviens que je lisais à la bibliothèque. Le salon est lié à tant d'événements douloureux que je n'y viens jamais si je peux l'éviter... Je crois que je ferais bien de mettre une compresse froide sur mes yeux...

— Halte ! s'écria Courtney en voyant Hubert se dresser sur ses jambes tremblantes. Restez étendu !... Vous êtes blessé !

— Vous dites ?

— Vous êtes grièvement blessé, M^r Fane !

— Mon cher ami, quelles sornettes me débitez-vous là ? s'étonna Hubert.

Une seconde après, il s'effondra sur le sol.

Courtney regardait autour de lui, désespéré et ne sachant à quel saint se vouer, lorsqu'il vit sir Henry Merrivale appuyé au rebord de la fenêtre, les yeux fixés sur lui. Il portait un manteau de caoutchouc transparent, dont il avait relevé le capuchon. Avec ses énormes lunettes d'écaille aux verres ronds, luisants de pluie, il offrait un aspect peu propre à calmer les nerfs tendus de Courtney, qui recula, épouvanté.

— Que faites-vous ici, demanda sir Henry, et qui a placé cette échelle devant la fenêtre ?

— C'est moi, il fallait bien que je trouve un moyen d'entrer dans la maison.

H.M. désigna le corps étendu par terre.

— Qu'est-ce encore que ce macchabée ?

Courtney haussa les épaules avec désespoir.

Sir Henry Merrivale se hissa sur la fenêtre avec difficulté, après quoi il se laissa glisser dans le salon. Il s'avança vers le blessé, tandis que l'eau de ses vêtements trempés formait un petit ruisseau derrière lui et, se penchant avec effort, il examina le corps inanimé.

— Commotion cérébrale ! dit-il brièvement.

— Ne vous occupez pas de lui ! supplia Courtney que le sort de Hubert Fane laissait indifférent. Montez, je vous en prie ! On a de nouveau attenté à la vie de M^{rs} Fane... et le D^r Nithsdale dit que...

Il fut interrompu par un fracas effroyable. C'étaient Masters et l'inspecteur Agnew, ruisselants de pluie, qui venaient de sauter dans la pièce. Masters semblait hors de lui.

— C'est le château de la Belle au bois dormant ! fulmina-t-il. On sonne, on frappe... on appelle... personne ne répond !

Cependant, Courtney secouait avec force le bras de sir Henry.

— Je vous en prie ! la vie de M^{rs} Fane est en danger. Elle a perdu connaissance et nous avons trouvé une seringue auprès d'elle. Quelqu'un a dû s'introduire dans la chambre, pendant qu'Ann était sortie un instant. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Vraiment ? murmure H.M. avec flegme.

— Ne comprenez-vous donc pas ce qu'on vous explique, sir Henry ? vociféra Courtney, qui ne se maîtrisait plus. Je vous dis qu'on l'a empoisonnée de nouveau... J'ai goûté au liquide qui restait dans la seringue. De la strychnine, sans doute, c'était amer...

H.M. contempla d'un œil réprobateur la mare qui s'était formée autour de ses chaussures. Il semblait désolé de la voir s'étendre ainsi.

— Ah ! ah ! Et cela vous a laissé la langue comme engourdie, n'est-ce pas ?

— Non...

— Vous en êtes bien sûr ?

— Oh ! oui, tout à fait...

— Eh bien, ce n'était pas de la strychnine, déclara H.M. avec

sérénité.

Masters et Agnew semblaient attendre des ordres. Les yeux de Courtney allaient de l'un à l'autre.

— Quelqu'un aurait-il l'obligeance de m'aider à me relever ? fit soudain une voix qui venait du plancher. Je me sens parfaitement bien, mais j'éprouve une certaine difficulté à me tenir sur mes jambes.

— Emportez cet homme dans sa chambre ! ordonna brièvement H.M. Sa blessure est grave. Et moi, dit-il en se tournant vers Courtney, je vais tout de même aller voir M^{rs} Fane.

Après son départ, Masters alla examiner le canapé, et poussa une exclamation en découvrant sous le meuble un gros vase de grès rugueux qu'il souleva des deux mains.

— Dix à douze livres, estima-t-il. Une arme mortelle... Je présume qu'il n'y a pas l'ombre d'une empreinte digitale. C'est rudement bien machiné...

Courtney abandonna Masters à ses réflexions et monta l'escalier en courant. Il trouva sur le palier du premier étage M^{rs} Propper et Daisy qui venaient aux nouvelles. La cuisinière semblait rassérénée par la seule présence de sir Henry, en qui elle croyait voir une sorte de génie tutélaire.

Lorsque Courtney, suivi d'Ann, entra dans la chambre à coucher, H.M. avait déjà terminé son examen. Debout à côté du lit, il tâtait le poulx de la jeune femme.

— Alors ? demanda Courtney hors d'haleine. Pourra-t-on la sauver ?

— Elle se porte très bien, répondit laconiquement H.M. et comme cette affirmation provoquait une certaine surprise, il s'expliqua :

— Elle dort profondément, grâce au somnifère. Vous pouvez vous vanter d'avoir de l'imagination, mon bon Courtney. Qu'est-ce que cette histoire de voleur ? Quand je suis arrivé chez le major, il m'a dit que vous étiez parti en chasse et qu'il vous avait armé de son propre fusil... Pouvez-vous me dire, poursuivit-il d'un air ironique, où se cache ce cambrioleur ?

— Les domestiques ont entendu du bruit dans la maison pendant la nuit. Elles se sont effrayées et m'ont alerté... j'ai cru bien faire en venant à leur secours, s'excusa Courtney, gêné devant Ann et ne sachant comment se racheter.

Mais Ann, raidie dans son ressentiment, ne lui adressa pas un regard.

Sir Henry grommela quelques paroles confuses, où Courtney

distingua seulement l'expression de « femme hystérique ». Puis il tourna le commutateur et tous trois quittèrent la pièce au moment précis où Sharpless arrivait à son tour, également trempé.

— J'ai téléphoné chez le major Adams pour parler à Phil, commença-t-il, et on m'a appris que... Vicky ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Tranquillisez-vous, M^{rs} Fane se porte aussi bien que possible. Laissons-la dormir.

Ann proposa alors de servir du thé et d'allumer un feu dans la cheminée du salon pour permettre aux hommes de se sécher.

— Voilà la première parole sensée que j'entends prononcer dans cette maison de fous ! approuva sir Henry, dont le visage s'épanouit.

Ann se retira pour passer une robe. M^{rs} Propper et Daisy disparurent dans la cuisine pour préparer le thé. Sharpless, seul, resta sur le palier du premier étage, visiblement inquiet et soucieux de veiller sur le sommeil de Vicky. H.M. et Courtney se rendirent au salon, où Masters les attendait, l'air rébarbatif.

— Alors ? demanda-t-il.

— Eh bien, répondit H.M., il fallait s'y attendre, il est clair que notre homme a fait une nouvelle tentative...

— Avec la seringue ?

— Précisément.

— Cet incident simplifiera peut-être notre tâche, fit Masters d'un air pensif. Mais à mon avis, il faut user encore de prudence. Vous tenez toujours malgré tout à faire la reconstitution du crime ?

— Quelle reconstitution ? demanda Courtney.

— Sir Henry va nous démontrer comment a été assassiné Arthur Fane.

— Vous le savez donc ? s'écria Courtney, stupéfait.

— Naturellement. Nous savons aussi le nom du criminel et le motif qui l'a poussé.

Courtney croyait rêver en voyant sir Henry disposer les meubles de la même façon que pour la séance d'hypnotisme. L'affaire était-elle donc éclaircie... ? Pourtant, Courtney n'arrivait pas à se débarrasser du pressentiment qu'il se tramait quelque chose.

— Il nous faudrait quelqu'un qui ait assisté à la séance, dit H.M. après avoir vérifié l'arrangement des chaises. Ainsi, tout sera parfaitement exact.

Courtney sortit pour aller chercher Ann Browning, qui se dirigeait justement vers la cuisine.

— Sir Henry vous demande, dit le jeune homme. Il veut nous donner une petite représentation...

— Je vous ai dit, répondit Ann avec raideur, que je ne vous adresserai plus jamais la parole.

— Ann, je vous en conjure, ne me punissez pas d'un moment d'effolement. Mettez-vous à ma place ! Tous ces événements m'ont brisé ; je travaille jour et nuit pour sir Henry. Par moment je sens ma raison chavirer et mon jugement est complètement obscurci ! En vivant dans cette atmosphère de cauchemar nous en sommes venus à douter de nous-mêmes. Quand je vous ai surprise, cette nuit, dans l'attitude que vous savez, j'ai eu un réflexe douloureux, je l'avoue. Mais cela n'a duré que quelques minutes. Vous devez l'oublier. Dites-moi que je suis pardonné !

— Je vous répéterai les paroles mêmes que vous m'avez adressées tout à l'heure, répondit la jeune fille : « Je ne sais que penser »... Que veut donc faire sir Henry ?

— Une reconstitution du crime. Vous devez y participer, puisque vous étiez présente.

Ils passèrent au salon.

— Fermez cette porte, Courtney ! cria H.M. et vous, miss Browning, dites-moi si les meubles sont bien disposés comme ils l'étaient mercredi dernier ?

— Oui ! murmura Ann.

— Et l'éclairage ?

Après un instant d'hésitation, Ann se dirigea vers la lampe, quelle plaça de manière à faire tomber la lumière sur le fauteuil. Le reste de la pièce était dans une demi-obscurité.

Sir Henry, les manches retroussées, les poings sur les hanches et mesurant de l'œil les distances qui séparaient les meubles, avait l'air d'un déménageur.

— Vous êtes bien sûre que c'était comme cela ?

— Absolument certaine.

— Bon ! Masters, veuillez poser le poignard sur la table.

Courtney remarqua que l'inspecteur en chef était aussi nerveux que Ann et lui-même. Masters fit ployer la lame de caoutchouc avec méfiance, comme pour prévenir toute nouvelle surprise.

— Maintenant, mettez-vous dans le fauteuil qu'occupait Arthur

Fane, commanda sir Henry.

Masters obéit sans une seconde d'hésitation.

— Et vous, Courtney, prenez la place du D^r Rich.

Ann indiqua au jeune homme l'endroit où le docteur se tenait.

— Nous n'avons pas de revolver, constata sir Henry, mais cela n'a pas d'importance. Et pourtant, personne ne soupçonne le rôle que cet accessoire a joué ; sans l'épisode du revolver, la substitution des poignards n'aurait pu avoir lieu. Bon Dieu ! ajouta-t-il en secouant la tête, comme c'était simple !... Mais il fallait y penser. Je me suis fait fabriquer par le chauffeur du major Adams un petit outil qui était indispensable à la reconstitution du crime. Vous allez vous en rendre compte dans quelques minutes...

Il se dirigea vers le canapé, sur lequel il avait jeté son imperméable, et Courtney, fasciné, le suivit des yeux. Il le vit mettre la main à sa poche et se dit que l'énigme allait enfin être résolue, le malaise pesant sur chacun se dissiper, et la vie normale renaître.

Mais au même instant, on entendit venir du premier étage un cri si perçant qu'un frisson secoua le jeune homme. Ensuite, ce fut un bruit sourd, comme provenant de la chute d'un corps, puis de nouveau des sons discordants, que dominait une voix rauque.

Masters, pâle comme un linge, regardait sir Henry.

— C'est le dernier acte qui se joue, conclut le détective, en indiquant de l'index le premier étage.

Courtney fut incapable, plus tard, de se rappeler qui avait couru le premier ; il se souvint seulement que Masters était arrivé en tête, suivi à peu de distance d'Ann et de lui-même. Dans le vestibule de l'étage supérieur, il aperçut son ami Sharpless appuyé au mur, les yeux rivés sur un homme qui, étendu sur le sol et solidement maintenu par l'inspecteur Agnew, se démenait en ruant, jurant et gémissant.

Masters, poussant brutalement Ann qui le gênait, se jeta dans la mêlée et tira quelque chose de sa poche.

— Pardonnez-moi, miss Browning, dit-il en assujettissant les menottes aux poignets de Hubert Fane, je regrette de vous avoir bousculée. Mais le temps pressait... Hubert Fane est un de ces criminels dangereux avec lesquels il faut toujours s'attendre au pire.

XX

Environ une semaine plus tard, le 3 septembre, plusieurs personnes se trouvaient rassemblées dans le salon de la maison Fane.

Vicky Fane, complètement rétablie, était assise à côté de Frank Sharpless, tandis que Courtney s'appuyait au dossier du fauteuil d'Ann. Rich s'était placé un peu à l'écart. Le D^r Nithsdale, venu pour une dernière visite à sa patiente, M^{rs} Fane, avait choisi une place plus en vue, mais c'était, sans contredit, la personnalité de sir Henry Merrivale qui dominait l'assemblée.

Il se rendait compte de l'importance de son rôle et son attitude le disait clairement.

— Oui ! déclara-t-il en appuyant les doigts sur ses tempes, ce qui caractérise l'affaire, c'est que nous sommes tous partis sur de fausses pistes, à commencer par vous, M^{rs} Fane.

— Moi ? fit Vicky d'un air effrayé.

— Vous avez des circonstances atténuantes, lui dit H.M. avec un sourire rassurant. L'erreur était parfaitement excusable. Vous croyiez que votre mari était un assassin et Hubert Fane un maître chanteur. En réalité, c'était le contraire. Hubert était l'assassin et M^r Fane le faisait chanter. Hubert avait tué Polly Allen et votre mari, qui le savait, en profitait pour extorquer de l'argent à son oncle. Voilà donc le point de départ.

Sir Henry croisa les jambes et se renversa commodément dans son fauteuil.

— Voyez-vous, M^{rs} Fane, continua-t-il, votre erreur a considérablement retardé notre travail. Vous étiez convaincue de la culpabilité de votre mari... Mais à qui deviez-vous cette conviction ? Si vous y réfléchissiez bien, vous constaterez que tous vos renseignements sur le meurtre de Polly Allen vous venaient de Hubert Fane. Le seul indice que vous ayez découvert vous-même, c'était le mouchoir de la victime. Vous aviez également entendu votre mari parler de ce crime en rêve et nommer Polly Allen. Ce meurtre lui pesait effectivement sur la conscience, mais pas de la manière que vous pensiez. Vous en êtes venue à la conclusion logique que Arthur Fane était l'assassin. N'importe quelle femme aurait raisonné comme vous ! Vous vous êtes ouverte de votre secret à Hubert et celui-ci vous a fait là-dessus un des jolis contes bleus dont il avait le talent.

Une ombre passa sur le visage pâle de Vicky Fane.

— Malheureusement, reprit H.M., ni Masters ni moi n'étions informés de ce détail, puisque vous ne nous en avez fait part que dimanche dernier. Autrement, nous aurions exercé une surveillance plus étroite sur Hubert Fane et le dénouement se serait produit plus tôt.

» Tout le monde, poursuivit sir Henry après une pause, se demandait si Hubert Fane avait ou non de l'argent. Il était riche, mais il avait l'air de se faire passer pour pauvre, car il était excessivement avare. Il trouvait le moyen de vivre aux dépens de personnes qu'il savait gênées et auxquelles il n'aurait pas donné un centime pour les tirer d'embarras. Il arrive assez souvent que des gens de cet espèce soient doués d'un charme personnel, dont ils savent se servir pour en tirer profit. C'était le cas de Hubert Fane.

» Dimanche matin, l'inspecteur en chef est venu me trouver avec un riche butin d'informations, continua His Majesty avec un sourire bienveillant à l'adresse de Masters. Il s'était renseigné sur la situation des deux Fane et il avait découvert que Hubert avait de la fortune, mais que, par contre, la situation financière d'Arthur présentait des particularités extraordinaires. Six mois avant sa mort, il était tellement criblé de dettes qu'il s'était vu obligé d'engager son assurance sur la vie. Un peu plus tard, il la dégageait. À partir de la mi-juillet, son crédit en banque commença à s'arrondir, et, bien qu'il eût payé des quantités de dettes, il avait à la mi-août une situation parfaitement en ordre.

» Lorsque Masters m'a présenté son rapport, nous avons eu avec vous l'entretien que vous savez, M^{rs} Fane, dit-il en regardant Vicky par-dessus ses lunettes. Et quand vous m'avez avoué que votre mari avait tué Polly Allen et que Hubert, le sachant, en profitait pour lui extorquer de l'argent, j'ai compris que c'était exactement le contraire qui s'était produit et j'ai découvert ce que je cherchais en vain depuis le début : un motif !

Vicky, les sourcils froncés, demanda d'une voix lente :

— Alors Arthur n'avait pas...

— Certainement non, répondit catégoriquement H.M. C'était un mari absolument fidèle. Il disait et il croyait qu'il n'y avait pas de ménage plus heureux et plus uni que le vôtre.

Vicky se cacha le visage dans ses mains et sir Henry eut l'air mai à son aise.

— L'oncle Hubert, reprit-il après avoir toussé pour se donner une contenance, l'oncle Hubert était le roi des bluffeurs. Il aimait à poser

auprès des femmes pour le charmant quinquagénaire qui éprouve pour le beau sexe un de ces faibles auquel les femmes sont toutes sensibles. Il n'était pas vieux. S'il n'est pas malade, un homme n'est pas vieux à cinquante-cinq ans... Je tiens à ce que vous sachiez que le mérite d'avoir démasqué Hubert Fane revient au D^r Rich !

Tous les regards se tournèrent vers le médecin qui baissait modestement la tête.

— Vous rappelez-vous, docteur, nous avoir dit que si vous aviez été un homme dans le genre de Hubert Fane, vous auriez compris qu'on vous eût accusé d'avoir hypnotisé une femme dans le but d'abuser d'elle ?

— Je m'en souviens effectivement ! répondit Rich.

— Eh bien, cela m'a servi de point de départ ! C'était Hubert et non Arthur qui courait le guilledou, sous le masque du bon oncle aux sentiments paternels. Toute sa façon d'être, de se vêtir, de parler était révélatrice... Il les aimait fines et délicates, comme Polly Allen et comme...

— Pourquoi me regardez-vous ? demanda Ann en rougissant.

— Parce que je suis prêt à parier que le bon oncle vous a fait des avances, à vous aussi. Et vous nous l'auriez dit franchement, si nous ne nous étions pas fourvoyés en vous demandant comment Arthur Fane s'était comporté avec vous. Ainsi vous n'avez eu ni l'occasion ni le courage d'aborder le sujet. Mais je me souviens fort bien de votre expression lorsque je vous ai questionné au sujet de Polly Allen, dans le jardin du major Adams. Vous m'avez répondu : « D'après ce que je sais de sa famille, je le crois capable de ce crime... » La « famille », dans ce cas, ne pouvait pas être sa femme. Ce devait être son oncle, puisqu'on ne lui connaissait pas d'autre parent. Est-ce que je me trompe ?

— Non, dit Ann, dont le visage s'était empourpré.

— C'est ainsi, fit H.M. avec un rire féroce, que notre doux et inoffensif oncle Hubert a pu approcher Polly Allen. Nous ne pourrions jamais savoir s'il n'était pas attiré par une autre personne, inaccessible à ses désirs... Polly Allen a commencé par se moquer de lui. Mais elle était sans doute flattée de ses hommages, sinon elle n'aurait pas accepté son invitation pour le soir du 15 juillet. Nous savons du reste qu'elle était de très bonne humeur ce jour-là... À mon avis, elle n'avait pas l'intention d'accorder quoi que ce soit à Hubert. Elle n'aimait que les hommes jeunes et leur situation de fortune la laissait indifférente. Mais Hubert se figurait qu'une fille comme Polly Allen se montrerait facile. La maison était vide, Arthur étant resté à son bureau pour y

travailler, et le cœur du quinquagénaire palpitait agréablement. Hélas ! rien n'est plus cruel que d'être tourné en dérision lorsqu'on s'attendait à un consentement facile. Polly, qui ne comprenait rien à la psychologie masculine, s'est probablement moquée de cet amoureux trop mûr... Elle a agi sans malice, en petite fille imprudente qui joue avec le feu. L'amoureux bafoué a sans doute perdu la tête et il a étranglé la malheureuse dans un accès de rage. Arthur Fane, rentré plus tôt que son oncle ne l'attendait, s'est trouvé en présence du fait accompli, et Hubert, aux abois, a offert à son neveu d'acheter son silence... lui révélant ainsi l'existence de cette fortune qu'il avait si jalousement cachée jusqu'alors. Le hasard a voulu qu'Arthur eût justement besoin d'argent à ce moment... Et voilà...

— ... la raison pour laquelle... il a aidé à faire disparaître le cadavre, termina Ann Browning, qui avait écouté en retenant son souffle.

— Parfaitement, mademoiselle Minerve. L'attitude étrange d'Arthur Fane, quand vous l'avez vu le 15 juillet, était due non pas à ce que nous croyions, mais au travail de croque-mort qu'il était en train de faire. Nous ne savons pas et nous ne saurons peut-être jamais ce qu'est devenu le cadavre, mais il est certain que la pauvre Polly ne repose pas à Lekhampton Hill comme le supposait M^{rs} Fane.

» C'est à partir de ce soir-là, continua H.M. en regardant Vicky, que l'attitude d'Arthur envers Hubert s'est modifiée – fait qui a été également mal interprété par vous. Bien qu'Arthur fût le maître chanteur, c'était Hubert qui avait le dessus. Il tenait son neveu, car un avocat qui aide à faire disparaître un cadavre se met dans une situation grave ; c'est un homme fini. Du reste il y avait longtemps que Hubert avait décidé de se défaire de son complice.

Un murmure courut parmi ses auditeurs.

— Tout d'abord, il avait eu l'intention de lui faire ingurgiter un grape-fruit saupoudré de strychnine. C'est dans ce but qu'il s'était procuré le poison...

— Un moment ! interrompit Courtney. Comment justement avait-il pu se procurer ce poison ? Est-ce pour éclaircir ce point que vous avez fait toutes ces mystérieuses visites aux drogueries et pharmacies de Cheltenham ?

Sir Henry s'expliqua d'un air modeste :

— Oui, je m'étais demandé comment j'aurais procédé si j'habitais une petite ville comme celle-ci et que j'avais fait le projet d'empoisonner quelqu'un...

— Le ciel ait pitié de votre malheureuse victime, si jamais ça vous

arrive ! s'écria Courtney en riant.

— Je n'aurais pas la naïveté d'aller acheter ouvertement mon poison ! répondit H.M. en prenant un air digne. La plupart des boutiquiers de petites villes sont des gens affables qui aiment à faire un brin de causerie avec le client. Il est très facile de leur jeter de la poudre aux yeux. Il suffit de regarder autour de soi et de savoir choisir le moment de se servir soi-même. Au cours de la conversation, on repère le flacon dans lequel se trouve le produit et, à la première occasion, on en prélève quelques grammes. À mon avis, Hubert a volé la strychnine dans une pharmacie où le flacon se trouvait à portée de sa main. Il lui en fallait si peu que le pharmacien n'a rien remarqué... Et même s'il avait remarqué une différence de poids, allez chercher le voleur parmi tous les clients ! Donc, tel était le plan original du criminel. Mais deux événements sont survenus qui en ont modifié la teneur : Hubert a rencontré le D^r Rich, une vieille connaissance, et M^{rs} Fane a amené sur le tapis l'affaire de Polly Allen. Sa nièce était loin de soupçonner la vérité, c'était l'évidence même, mais il fallait l'entretenir dans son erreur. Il a donc joué jusqu'au bout le rôle du maître chanteur. Il préférerait passer pour un individu sans scrupules, mais inoffensif, que pour ce qu'il était réellement, c'est-à-dire un criminel. Quand le sort a mis sur sa route le D^r Rich, il a vu là une occasion magnifique. Il l'a invité, persuadé que tôt ou tard la conversation roulerait sur l'hypnotisme. Au besoin, il aurait soulevé le sujet lui-même. L'intervention du capitaine Sharpless lui a permis de mettre à exécution un nouveau projet et de faire une pierre deux coups. Il escomptait en effet que la culpabilité de M^{rs} Fane serait bien établie et qu'une fois cette personne condamnée, il ne courait plus aucun risque d'être découvert. N'a-t-il pas caché le poignard fictif dans l'encoignure du canapé, pour qu'on le suppose tombé de la manche de M^{rs} Fane ? Tout a marché comme sur des roulettes et les sinistres desseins de Hubert Fane ont bientôt été en voie de réalisation. Il ne faut pas oublier que la séance du D^r Rich se déroule toujours de la même manière et qu'on sait à quel instant les diverses péripéties se produisent.

— Oui, dit le docteur en hochant la tête, cela fonctionne pour ainsi dire automatiquement. Je commence, par principe, toujours à 9 heures.

Sir Henry chassa le nuage de fumée qui s'épaississait autour de lui et poursuivit son exposé :

— Je ne saurais dire ni quand ni où Hubert Fane avait assisté à une de ces séances. Cela n'a du reste aucune importance. Le fait est qu'il y avait assisté, peut-être même plusieurs fois, et qu'il ne lui restait plus qu'à régler les détails de son plan.

» Quand on dit à un bookmaker écossais à qui l'on doit cinq livres, reprit H.M. avec un petit gloussement, de se trouver à un certain endroit, à une heure déterminée, pour toucher son argent, on peut compter sur lui pour être là à une minute près. C'est pourquoi Donald Mac Donald est arrivé juste au moment où l'on venait d'endormir M^{rs} Fane. Cet incident prémédité a permis à Hubert de quitter le salon...

Penchés en avant, tous les auditeurs étaient suspendus aux lèvres du narrateur.

— Il était possible de prévoir avec certitude, continua H.M., qu'à un certain moment de la séance, l'attention des spectateurs serait si fortement concentrée sur M^{rs} Fane ou sur Arthur Fane que personne ne remarquerait ce qui se passait dans un autre secteur du salon... Savez-vous quel était ce moment ? demanda H.M. en promenant autour de lui un regard triomphant. Non ?... Eh bien ! je vais vous le dire, c'était le moment même où le docteur ordonnait à M^{rs} Fane de saisir le revolver et de tirer sur son mari... Ai-je raison ?

— C'est vrai, dit Ann ; comment n'y avons-nous pas pensé ?

— Hubert est donc resté sur le seuil de la porte avec son bookmaker. Il avait l'œil sur sa montre. Lorsqu'il a jugé que le moment était venu, il a expédié son Écossais avec les cinq livres. C'est alors que Daisy l'a vu se diriger vers la salle à manger. Dites-moi, jeune homme, dit alors H.M. en désignant du doigt Courtney, que faisait Hubert Fane quand vous l'avez vu pour la première fois ?

— Il était près du dressoir, dans la salle à manger obscure, répondit Courtney, après un instant de réflexion, et il buvait du cognac à même la bouteille...

— Oui, dit sir Henry, comme il avait coutume de le faire... Daisy, le voyant se diriger vers la salle à manger, a cru qu'il allait se livrer à son péché mignon. Mais cette fois, il a traversé à pas de loup la cuisine, dont la porte, vous l'avez remarqué, est la seule de la maison qui ne grince pas, puis il a passé au jardin. Il savait que la cuisine était déserte puisque M^{rs} Propper se couche toujours à 9 heures et que Daisy épiait la séance à travers la porte.

» Au jardin, il a trouvé ce qu'il avait préparé, vous devinez ce que c'était, jeune homme, vous qui avez eu la même idée dimanche soir...

— Oui, répondit brièvement Courtney, c'était une échelle.

— Parfaitement, une échelle qui arrivait jusqu'au rebord des fenêtres du rez-de-chaussée. Voilà pourquoi il n'y avait pas d'empreintes digitales sur la poussière de la fenêtre, ni de traces de pas dans la terre des plates-bandes. Il n'y a rien de plus pratique

qu'une échelle quand on ne veut pas laisser de traces et pour simplifier les choses, le hasard a tracé sous vos pas un sentier pavé. J'en arrive à l'essentiel, la pierre d'achoppement, sur laquelle nous avons tous buté. Chacune de nos suppositions était fausse, parce que, en considérant la fenêtre comme un moyen d'accès possible, nous nous demandions comment on aurait pu pénétrer dans la pièce de cette façon, sans être vu... Mais personne n'est entré, attendu que ce n'était pas nécessaire !

Un silence étonné accueillit cette affirmation, puis Sharpless risqua une objection :

— Mais il aurait fallu un temps fou pour faire tout cela ?

— J'étais sûr que quelqu'un m'opposerait cet argument, dit H.M. avec un petit rire. Regardez ! continua-t-il en sortant de sa poche une montre à dé clic, nous allons chronométrer la manœuvre. Sharpless, allez maintenant à la salle à manger, et lorsque vous m'entendrez crier : « Allez-y », vous partirez et vous referez le trajet de Hubert Fane. L'échelle est en place.

Sharpless ayant quitté le salon, sir Henry tendit la montre à Courtney. Quelques secondes plus tard on entendit Sharpless crier de la salle à manger qu'il était prêt.

— Allez-y ! commanda alors H.M. d'une voix de stentor, pendant que Courtney appuyait sur le dé clic.

L'aiguille se mit à tourner. Soudain, on vit apparaître dans l'encadrement de la fenêtre d'abord le haut d'une échelle, puis la tête de Sharpless. Courtney arrêta aussitôt la montre et jeta un regard sur le cadran.

— Elle doit être détraquée, s'écria-t-il, elle ne marque que treize secondes...

— Non, mon garçon, elle marche très bien, répondit H.M. Et maintenant, miss Browning, fit-il en se tournant vers Ann, auriez-vous l'obligeance de placer la table où elle se trouvait ce soir-là ?

Ann aidée de Courtney s'empressa de déplacer le meuble, qu'elle poussa à quelque distance de la fenêtre.

H.M. se leva, et, l'air solennel, alla placer sur la table le poignard de caoutchouc.

— Maintenant, attention !

Et il sortit de sa poche un objet sur lequel tous se penchèrent avec curiosité. C'étaient des ciseaux, dont les lames étaient remplacées par une série de petites lattes de bois parallèles, terminées par une sorte de pince.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda Ann.

— C'est une pince extensible ! répondit H.M. Cela ne m'étonne pas que vous n'en ayez jamais vu... on en trouve chez les marchands de jouets.

Il ouvrit les ciseaux et l'on vit les lattes, qui étaient articulées et jointes bout à bout, s'écarter et former une suite de losanges qui allaient en s'aplatissant au fur et à mesure que les ciseaux s'ouvraient, et qui finirent par ne former qu'une seule ligne, semblable à une canne à pêche. Sir Henry referma soudain les ciseaux et le jouet revint à ses dimensions premières.

— L'idée de ce joujou m'est venue jeudi. Je sais que les prestidigitateurs emploient ce genre de pince... Les prétendus spiritistes le connaissent également fort bien. C'est avec cela qu'ils font planer toutes sortes d'objets au-dessus de la tête des spectateurs. L'instrument est tout indiqué pour mettre en mouvement la main du fantôme...

» Une fois que j'ai eu cette idée, continua H.M., elle ne m'a plus lâché, on aurait dit qu'elle me hantait... Je voyais la pince partout. Les rosiers, là, dehors, grimpent à un espalier en losanges. C'est là que Hubert Fane cueillait les roses blanches qu'il aimait à mettre à sa boutonnière. Dans le bureau d'Agnew, le téléphone est fixé à un mécanisme extensible, en losanges lui aussi, qui permet de le faire avancer et reculer à volonté... Bref, partout où je posais mes regards, je voyais des losanges qui faisaient penser à cette pince.

» Il est probable, reprit-il, que Hubert avait fabriqué lui-même sa pince, un outil solide au moyen duquel il pouvait saisir et retirer des objets même assez lourds. Quand le docteur a donné à M^{rs} Fane l'ordre de tirer sur son mari et que tous les regards ont été rivés sur eux, la pince extensible a pu être glissée entre les rideaux, le poignard de caoutchouc a été happé, escamoté, aussitôt remplacé par l'autre... Lorsque le D^r Rich a compté « trois », un éléphant aurait pu entrer sans que personne s'en aperçoive. À ce moment, la pince a été retirée comme elle avait été introduite. Le caoutchouc dont on avait revêtu le manche du poignard a assourdi le bruit fait par l'arme en tombant sur le sable. Du reste, personne n'avait d'yeux ni d'oreilles pour autre chose que M^{rs} Fane visant son mari. J'ai pu vérifier que l'échange des poignards a été l'affaire de dix secondes au maximum.

» Et maintenant, dit sir Henry, en s'adressant à Sharpless, allez replacer votre échelle dans le hangar et revenez aussi rapidement que possible. Courtney contrôlera le temps que vous mettrez.

Personne ne prononça une parole pendant que l'aiguille de la montre avançait. Lorsque Sharpless ouvrit la porte, Courtney arrêta le mécanisme.

— C'était un peu plus long, cette fois, constata le jeune homme, dix-sept secondes...

— Treize, dix et dix-sept font quarante, calcula sir Henry. Quarante secondes, même pas une minute. Comptons tout de même une minute, car Hubert Fane n'avait plus l'agilité d'un jeune homme. Cela vous surprend-il encore que Daisy soit prête à jurer que le cher vieux monsieur n'a pas passé plus d'une minute dans la salle à manger, pour s'humecter un peu le gosier ?

Sir Henry referma soigneusement la pince extensible et la remit dans sa poche. Il continua :

— Lorsque Hubert est revenu au salon, il avait sur lui le poignard de caoutchouc. Il l'a fourré dans le canapé à la première occasion. Quant à la pince, je ne sais ce qu'il en a fait, mais je ne serais pas étonné qu'on la trouve dans la roseraie, camouflée en tuteur de rosier.

— Expliquez-nous la suite, supplia Ann, qui suivait les paroles du détective avec un intérêt passionné.

— Eh bien ! rien ne s'est passé comme Hubert s'y attendait et il n'a pas dû rire tous les jours. Comment aurait-il pu supposer que le D^r Rich poserait à M^{rs} Fane endormie certaines questions embarrassantes ? Et comment lui serait-il venu à l'esprit que mon ami Courtney entendrait les réponses de M^{rs} Fane ? Il a fallu que j'insiste beaucoup pour arracher à Courtney le secret qu'il avait découvert. Pendant que je le confessais, Hubert Fane était à la fenêtre de sa chambre et il écoutait lui aussi... Cette révélation a dû lui porter un coup dur. C'était ce qui pouvait lui arriver de pire... que la police soit mise au courant de la disparition de Polly Allen. Il était à peu près certain que Vicky Fane aurait à subir un interrogatoire... par conséquent, il fallait lui fermer la bouche, pour l'empêcher de raconter ce qu'elle croyait savoir sur la mort de Polly Allen.

» C'est moi-même, je le crains, dit sir Henry en fronçant le sourcil, qui lui ai fourni, à mon insu, une suggestion pour le nouveau crime. Car je n'ai pas caché à Courtney ce que je pensais de la négligence du D^r Rich, dans l'emploi de l'aiguille non désinfectée... il est probable aussi que Hubert a lu l'article relatif au tétanos, dans l'encyclopédie de la bibliothèque. C'est là qu'il aura appris que les symptômes du tétanos sont à peu près les mêmes que ceux de l'empoisonnement par la strychnine. C'était justement l'occasion de se servir de sa petite provision de strychnine.

Le cigare de sir Henry s'était éteint, mais le détective n'en continuait pas moins à tirer dessus machinalement.

— Le lendemain jeudi, M^{rs} Fane se sentait mal en point et il était

facile de prévoir qu'elle ne prendrait, selon la coutume en pareil cas, que des grape-fruits à ses repas. L'oncle Hubert n'avait donc qu'à attendre le moment de se servir du poison, qu'il tenait tout prêt.

— Quelle occasion aurait-il pu avoir ? demanda Sharpless avec agitation. Puisque c'est moi-même qui ai reçu le grape-fruit des mains de la cuisinière et qui l'ai porté à M^{rs} Fane ?... Je pourrais mettre ma main au feu...

— Gardez-vous bien de l'y mettre, mon garçon ! Laissez-moi plutôt vous poser une ou deux questions. Qu'est-ce qu'il y avait sur le plateau ?

— La moitié du grape-fruit dans une coupe de verre et une cuiller.

— Oui, et quoi encore ?

— Rien qu'un petit sucrier avec du sucre en poudre.

— Précisément !... Lorsque vous avez traversé le vestibule, Hubert Fane est venu à votre rencontre et il est resté devant vous, n'est-ce pas ?

— Oui, mais à peine une seconde. Je ne me suis pas même arrêté, je...

— Je sais ! je sais... Et Hubert Fane vous a dit : « Grape-fruit, n'est-ce pas ? »... Est-il exact ou non ? Et qu'est-ce qu'il a fait en disant ces mots ? Il a étendu la main pour désigner le grape-fruit, n'est-ce pas vrai ?

— Oui, mais il n'a pas touché le fruit !...

— Ce n'était pas nécessaire. Pendant que vos yeux suivaient la main qui montrait le grape-fruit, l'autre main versait la strychnine sur le sucre en poudre.

Sharpless se frappa le front du plat de la main.

— M^{rs} Propper avait mis très peu de sucre sur le fruit, parce qu'elle savait que M^{rs} Fane aimait à sucrer elle-même. Ce qui a sauvé M^{rs} Fane, c'est le fait qu'elle a sucré abondamment son grape-fruit de sorte qu'elle a absorbé une trop forte dose de strychnine. Hubert qui était persona grata à la cuisine, a eu ensuite mille occasions de vider le sucrier et de le remplir de sucre. Il savait qu'il n'avait rien à craindre de ce côté, puisqu'il avait mis une épingle rouillée, bien en évidence, sur la table de toilette. Il a été grandement étonné lorsque je lui ai appris que sa chère nièce avait été empoisonnée avec de la strychnine. Cette nouvelle l'a bouleversé. Il a eu de la peine à s'en remettre et il est resté longtemps en proie à la peur à arpenter sa chambre de long en large. Il avait fini par craindre tout le monde et il a même perdu sa présence d'esprit au point de s'attaquer à miss

Browning.

— C'était donc lui ?... murmura Ann, les yeux pleins d'épouvante au souvenir de cette soirée.

Courtney posa d'un geste rassurant sa main sur son bras.

— Oui, fit H.M., c'était lui, et vous devez une fière chandelle à Courtney d'être intervenu. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un criminel de cette espèce quand il se sent traqué.

Ann, qui avait enfin pardonné au jeune homme, leva sur lui des yeux reconnaissants.

— Nous en venons maintenant au dernier acte de la tragédie, continua H.M. Le bon oncle Hubert nous avait priés de ne pas fatiguer Vicky, en lui posant trop de questions. Inutile de vous dire que nous nous sommes gardés de suivre ce conseil si bien intentionné et que M^{rs} Fane nous a dit ce qu'elle savait. Ceci nous a permis de reconstituer le crime dans tous ses détails. La malchance a voulu que la garde-malade ait été congédiée précisément ce jour-là...

Vicky eut un frisson.

— Nous ne pouvions pas faire grand-chose. Toutefois aucune précaution n'a été négligée. Nous avons prié miss Browning de passer la nuit au chevet de M^{rs} Fane, pensant ainsi empêcher l'assassin d'attenter à la vie de sa nièce. En outre, nous avons fouillé la chambre de Hubert et nous y avons découvert la provision de strychnine, que nous avons remplacé par une poudre inoffensive... Il fallait surtout éviter qu'il se doute de nos soupçons et modifie ses plans, car nous l'attendions au tournant. Nous voulions le confronter le lendemain avec le marchand de Gloucester, auquel il avait acheté le poignard.

» Mais cet homme-là avait l'intuition du criminel-né. Il s'est senti démasqué et il s'est mis à l'œuvre avec autant de promptitude que d'habileté. Il a fait croire à M^{rs} Propper qu'un cambrioleur s'était introduit dans la maison et il s'est arrangé pour que des bruits suspects fassent sortir Ann Browning de la chambre de son amie. Pendant que celle-ci se trouvait seule, profondément endormie par un somnifère, il s'est introduit dans sa chambre, lui a injecté ce qu'il croyait être de la strychnine et il a disparu aussi vite qu'il était venu... Il avait au préalable coupé le fil de la sonnerie électrique. J'en viens maintenant à son chef-d'œuvre : il s'installe au salon et fait tomber sur sa propre tête une grosse cruche de grès, une cruche sur laquelle aucune empreinte digitale n'est restée et qui a roulé sous le canapé où Masters l'a trouvée. C'était la dernière et la plus sottise action de sa vie.

— Une minute, sir Henry, fit le D^r Rich. Il y a une chose que je ne comprends pas. Vous parlez toujours de Hubert Fane au passé ? et

vous venez de dire « la dernière action de sa vie... » ?

Sir Henry jeta au docteur un regard de biais.

— Je vous demande pardon ! dit-il. Je croyais que vous étiez au courant. On ne vous a donc rien dit ?

— Mais non !...

— Hubert Fane a succombé lundi matin à une commotion cérébrale...

— Consécutive à la chute ? demanda le docteur en poussant une exclamation d'étonnement.

— Oui !... c'était un coup dont la plupart des gens se seraient remis sans difficulté. Mais, vous qui êtes médecin, vous avez dû remarquer les particularités de sa tête... ses tempes concaves et la forme de son crâne ? Il était un de ces rares individus qui ont la paroi crânienne fragile comme une coquille d'œuf et le choc, qui n'aurait fait qu'étourdir un autre homme, devait lui être fatal. Mais il ne s'en doutait pas, et c'est de la meilleure foi du monde qu'il a organisé cette mise en scène, pour faire croire qu'un attentat avait été dirigé contre sa personne. Il croyait, de cette manière, écarter tous les soupçons... Mais il en est mort, épargnant ainsi beaucoup de désagrément à son entourage.

— Vous faites allusion..., dit Sharpless d'une voix mal assurée et les yeux baissés, au scandale ?...

— Précisément, car j'imagine que vous avez toujours l'intention d'épouser M^{rs} Fane ?

— Oui, répondit Sharpless en saisissant la main de M^{rs} Fane et en tournant vers elle son visage illuminé de joie.

Sir Henry les regarda avec un sourire.

— Eh bien, soyez heureux que Hubert Fane n'ait plus la possibilité de s'adresser à des juges humains et que les journaux ne soient informés de rien. Vous pouvez être sûr que, s'il avait vécu, Hubert se serait chargé de renseigner la presse et il aurait fait un beau scandale, avant d'expier ses crimes. C'était un triste sire qui se cachait sous le masque du bon petit oncle... À moi aussi, il m'a fait grand tort, conclut H.M. d'un air rancunier, il m'a beaucoup retardé dans mon travail.

— Nous allons rattraper le temps perdu, promit Courtney.

— Je vous croyais retenu par ailleurs, gémit le détective avec un regard jaloux du côté d'Ann.

— Je lui donne congé demain soir, dit la jeune fille en riant, à

condition que vous me laissiez assister à la dictée !

— Bon, répondit mélancoliquement H.M., il ne me reste qu'à obtempérer. On ne peut tout de même pas séparer des fiancés !

— Fiancés ! s'écria le D^r Rich d'un air ébahi. Mais tout le monde se marie donc ! Je vous félicite de tout mon cœur. Grâce à vous, il me semble que le monde est meilleur que je ne le croyais il y a quinze jours.

Voilà comment il se fit que, le soir suivant, trois personnes se trouvaient réunies dans la bibliothèque du major Adams : une jeune fille aux tresses dorées qui suivait d'un œil attendri un jeune homme occupé à sténographier les paroles que sir Henry Merrivale, confortablement installé dans son fauteuil, dictait d'une voix sonore :

« Un jour, avant de terminer la quinzième année de ma vie, je jouai à mon entourage un des tours les plus réussis de mon adolescence, comme vont s'en convaincre mes chers lecteurs... »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN 58,
rue Jean Bleuzen – Vanves – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 • 7024 • 1647-0

ON N'EN CROIT PAS SES YEUX

Peut-on ordonner à une personne hypnotisée de commettre un crime ? C'est ce que le Dr Rich se propose de démontrer ce soir, au salon, devant tous les invités, grâce à une expérience fort simple. Il a choisi son cobaye : Mrs Fane. Elle sera endormie et devra tuer quelqu'un. Son mari en l'occurrence. Bien entendu, un sujet sous hypnose n'accomplit que des actes voulus, ou du moins tolérés par son subconscient. Ainsi, Mrs Fane n'obéira que si elle nourrit à l'égard de son tendre époux quelque grief secret.

Un jeu bien dangereux... Même avec un poignard de caoutchouc et un revolver factice...

Une fois encore, le grand Dickson Carr s'attache à démontrer l'impossible avec génie et humour.



9 782702 416471

52 / 0988 / 7

Dépôt légal Impr. 3487-5 Édit. 0679 9/1985